Sciences Humaines

Penser comme un virus
Entretien avec **Frédéric Keck**

SCIENCES HUMAINES

Rêver
Nos vies oniriques décryptées

SOCIOLOGIE
Les **jeunes surdiplômés** vont-ils **changer la société** ?

ÉDUCATION
Comment enseigner **le civisme** aux élèves

PSYCHIATRIE
La **psychothérapie institutionnelle** : un changement de regard sur **la folie**

BEL/LUX 6,40 € – SUISSE 10,60 CHF – CANADA 10,99 $CAN – ESP/GR/ITA/PORT CONT 6,90 € – D 7,40 € – DOM/S 6,90 € – TOM/S 950 XPF – MAROC 68 DH – TUNISIE 9,60 TND
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 336 - MAI 2021 - 5,90 €
L 18925 - 336 - F: 5,90 € - RD

« Réparer ce qui a été abîmé, restaurer des facultés, c'est le travail des rééducateurs.

Chez votre marchand de journaux

Disponible sur commande **www.scienceshumaines.com**
Par téléphone au **03 86 72 07 00**

ment est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

SCIENCES HUMAINES

38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
REPRÉSENTANTE LÉGALE ET DIRECTRICE DE PUBLICATION : Nadia Latrèche
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Héloïse Lhérété

VENTES ET ABONNEMENTS
03 86 72 07 00 - Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi
Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot - Sandra Millet

RÉDACTION
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Héloïse Lhérété - 03 86 72 17 20
RÉDACTRICE EN CHEF
Martine Fournier - 03 86 72 07 09
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10
CONSEILLÈRE DE LA RÉDACTION
Martha Zuber
RÉDACTEURS
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
Hélène Frouard - 03 86 72 17 31 (cheffe de rubrique Actu)
Nicolas Journet - 03 86 72 07 03 (chef de rubrique Lire)
Maud Navarre - 03 86 72 07 16 (cheffe de rubrique Point sur)
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Renaud Beauval - 03 86 72 17 27
Céline Reichel
DIRECTION ARTISTIQUE
Isabelle Mouton
ICONOGRAPHIE
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
DOCUMENTATION
Alexandre Lepême 03 86 72 17 23
SITE INTERNET
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
WEBMESTRE :
steve.chevillard@scienceshumaines.fr

MARKETING - COMMUNICATION
Nadia Latreche - 03 86 72 07 08
PROMOTION/PUBLICITÉ
Patricia Ballon - 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr
DIFFUSION
• En kiosque MLP – Contact : À juste titres, Laetitia Canole : 04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr

LIVRES DES ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot : agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total - 03 86 72 17 21
COMPTABILITÉ
Ophélie Keskas - 03 86 72 07 02
Sandra Millet - 03 86 72 17 38
IMPRESSION
Imprimerie SIEP
ZA Les Marchais - 77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.005 kg/t
CONCEPTION GRAPHIQUE ET CONCEPTION DE LA COUVERTURE :
Isabelle Mouton
Couverture : ©Frédérick Allaerts

Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire :
0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Un encart « Études » et un encart « L'Éléphant » sont posés sur une partie des abonnés France.

Sommaire

Mensuel – N° 336 – Mai 2021 – 5,90 €

8 à 19 Actualité
Sociologie - Les jeunes surdiplômés vont-ils changer la société ?
Histoire - Pour Dieu et pour le roi

20 à 25 Point sur…
Enseigner la morale et le civisme

26 à 29 Entretien avec…
Frédéric Keck
Penser comme un virus

© Jérôme Bonnet

30 à 49 Dossier
Notre vie onirique décryptée
COORDONNÉ PAR HÉLÈNE FROUARD

32 Des scientifiques au chevet des rêveurs
JACQUELINE CARROY

36 La mécanique des rêves
HÉLÈNE FROUARD

39 Songes d'ailleurs
NICOLAS JOURNET

42 Les cauchemars, source d'histoire
ADÈLE CAILLETEAU

46 Sociologie de nos nuits
GAÉTANE POISSONNIER

47 « Dans le rêve, vous vous parlez à vous-même »
ENTRETIEN AVEC BERNARD LAHIRE

49 Rêver par temps de pandémie
JUSTINE CANONNE

Au sommaire du prochain numéro (en kiosques le 13 mai)
Les nouvelles mutations du travail

© Ladybirdanna/Adobe

50 à 53 Référence
L'aventure de la psychothérapie institutionnelle

54 Lire Livre du mois, livres

MAGAZINES, JOURNAUX, CARNETS, ENVELOPPES...

LA BOUCLE DU RECYCLAGE DES PAPIERS

20 kg : c'est le poids moyen des papiers triés par habitant et par an. Cahiers, papiers brouillon, catalogues, enveloppes, magazines... tous les papiers se recyclent. Pour leur donner une nouvelle vie, il suffit de bien les trier. Découvrez les grandes étapes de la boucle de recyclage des papiers.

1. LE TRI

À la maison, au bureau, en vacances, nous déposons tous nos papiers dans le bac ou le point de collecte le plus proche. Pas besoin de les froisser, de les déchirer, ni d'enlever les agrafes ou les spirales.

2. LA COLLECTE

Les papiers et les emballages recyclables sont collectés par les ripeurs et transportés jusqu'au centre de tri le plus proche.

Si vous triez vos papiers dans un bac séparé et dédié, ils seront directement acheminés vers l'usine papetière et ne transiteront pas par le centre de tri.

3. LE CENTRE DE TRI

Les papiers sont séparés des emballages recyclables manuellement et à l'aide de machines qui détectent les différents matériaux.

Les papiers sont ensuite compactés en balles pour être transportés plus facilement.

4. L'USINE PAPETIÈRE

En les mélangeant à de l'eau, les papiers deviennent de la pâte à papier. Nettoyée, étalée puis séchée, cette pâte est transformée en feuille géante de papier recyclé et enroulée en bobine.

La pâte à papier peut aussi servir à fabriquer de l'essuie-tout, des boîtes d'œufs ou de l'isolant pour les habitations.

5. L'IMPRIMERIE

Le papier recyclé est utilisé notamment pour fabriquer de nouveaux supports : journaux, livres, cahiers...

Près de 3 millions de tonnes de papiers graphiques sont commercialisées en France, fabriquées à partir de pâte à papier vierge ou de papiers recyclés.

TRIER, C'EST DONNER UNE NOUVELLE VIE À TOUS NOS PAPIERS

CITEO

ÉDITORIAL

Passage de témoin

Dans les années 1950, des psychiatres, psychanalystes et philosophes veulent changer le regard sur la folie. La psychothérapie institutionnelle naîtra de leurs initiatives *(p. 50)*. Elle est en fait l'un des signes précurseurs de l'émergence d'une « contre-culture » dont les idées vont mûrir dans les décennies suivantes. Les révolutions de 1968 en furent imprégnées. Il fallait donner le pouvoir à l'imagination, vivre sans temps mort et jouir sans entraves, oser l'impossible… Tel un joyeux tsunami, ces idées ont balayé un vieux monde balzacien, devenu insupportable aux nouvelles générations nées dans des sociétés qui se modernisaient grâce aux progrès scientifiques et aux leçons d'un passé qu'on ne voulait pas revivre. Les intellectuels les plus brillants se firent les chantres d'une pensée de la déconstruction. Une déconstruction pleine d'espérances, parfois utopiques, mais ressentie comme nécessaire et urgente.

C'est ainsi que nous sommes entrés dans ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler la « postmodernité ». Ce nouveau paradigme est né de la contre-culture : déconstruire les normes et les préjugés est devenu une pratique généralisée, voire une méthode académique. Elle engendre des débats multiples et variés, comme en témoignent actuellement ceux sur le genre, la race, la classe… Dans une époque devenue plus sombre, chargée d'inquiétudes sur l'avenir, on pourrait même les qualifier de sports de combat, non dénués d'affrontements agressifs, empreints d'une certaine violence. Aurait-on oublié l'ouverture d'esprit et la tolérance qu'ont appelées de leurs vœux les plus grands philosophes ?
Souhaitons pourtant que les passes d'armes actuelles fassent progresser les sociétés vers des démocraties plus ouvertes et apaisées. Les avancées sociales ont souvent connu des périodes de rétraction. Une fois filtrés leurs aspects les plus extrêmes, elles finissent par s'installer dans le paysage social.

On aura compris que ces propos sont nés des réflexions d'une jeune femme des années 1970 qui a observé, depuis, l'évolution du monde… Dans le prochain numéro, je repasse le flambeau à Héloïse Lhérété qui avait suspendu ses fonctions pour apporter sa contribution au renouvellement des générations. Une mission de première importance ! Car ce sont ces jeunes générations qui seront en charge d'œuvrer à la réalisation de ces souhaits. ■

MARTINE FOURNIER

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

COURRIER DES LECTEURS

Nicolas Journet

La campagne est-elle plus « verte » que la ville ?

À propos d'un texte de notre dossier « La France en révolutions » (n° 334, mars 2021), Guillaume Blanc soulève un débat intéressant :

J'ai lu avec intérêt l'article de Maud Navarre, « Des crises naissent les changements », dans le numéro de mars 2021. L'auteure écrit : *« La transition vers une société plus écologique est enclenchée. La crise de la covid-19 a accéléré, de gré ou de force, la volonté des Français de vivre au contact de la nature, loin des métropoles. »*

Cela m'a interpellé, car la transition écologique n'est pas un mouvement de migration de la ville vers la campagne. Selon la définition donnée sur un site gouvernemental d'aménagement du territoire, c'est *« une évolution vers un nouveau modèle économique et social, un modèle de développement durable qui renouvelle nos façons de consommer, de produire, de travailler, de vivre ensemble pour répondre aux grands enjeux environnementaux, ceux du changement climatique, de la rareté des ressources, de la perte accélérée de la biodiversité et de la multiplication des risques sanitaires. »*

Au contraire, même, la multiplication des habitats à la campagne consomme plus de ressources, notamment énergétiques et foncières, que la ville. Aller vivre à la campagne n'est pas vraiment écolo, même si cela rapproche de la nature. Je ne pense donc pas, malheureusement, que la transition écologique soit enclenchée, malgré les beaux rêves pendant le premier confinement de faire table rase du « monde d'avant ». Je crains qu'ils soient vite oubliés, et qu'on fonce tête baissée vers le mur des crises environnementales. D'ailleurs, vous n'en faites aucune mention dans votre dossier « La France en révolutions ». La seule qu'il serait urgent de mettre en place n'est pas mentionnée. Simplement parce que contrairement à ce que vous dites, elle est loin d'être enclenchée… Bien cordialement. ■

Guillaume Blanc

Merci pour votre message, mais je crains que vous ayez coupé un peu trop court la citation de notre collègue. En effet, à sa remarque sur l'attirance à vivre « près de la nature » consécutive à la crise sanitaire, elle ajoutait : *« Les transports ont été limités (avion, train, voiture), tandis que la marche et le vélo retrouvaient de l'intérêt car ils devenaient plus facilement compatibles avec un rythme de vie moins dense. Par ailleurs, la transition vers une économie verte est devenue l'un des leviers essentiels pour faire face à la crise, ainsi que le développement des recherches dans les domaines porteurs comme l'économie verte et le numérique. »*
Cela dit, vous soulevez une vraie question : l'habitat rural est-il objectivement plus écologique que l'urbain ? On a pu souligner qu'il se traduisait, en l'état actuel des choses, par des bilans énergétiques (transports, chauffage) moins bons qu'en centre-ville, mais pas forcément qu'en zone périurbaine. C'est tout un débat, que nous n'allons pas faire en quelques lignes. Mais si la transition écologique est une révolution (que vous jugez loin d'être en marche), elle doit se faire aussi dans les esprits. Or, on peut estimer que le désir de vivre près de la nature et hors des villes témoigne d'une sensibilité à l'écologie, qui s'accompagne souvent de mesures concrètes d'économie d'énergie et de protection de l'environnement à l'échelle individuelle. Que cela ne soit pas suffisant, c'est probable. Mais la remarque que vous citez ne voulait pas dire plus que cela. ■

Nicolas Journet

Des ONG du secteur social agissent auprès de l'Europe

À propos de notre *Grand Dossier* « Démocratie » (n° 62, mars-avril-mai 2021), Paul Tréhin nous a fait parvenir ces remarques :

J'ai été particulièrement intéressé par l'article « L'Union européenne, antidémocratique ? ». Pendant près de vingt années, j'ai participé aux travaux de plusieurs ONG du secteur social au niveau européen, et il me semble

ÉCRIVEZ-NOUS
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante :
nicolas.journet@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

surprenant que ce domaine des activités démocratiques n'ait pas été mentionné dans l'article de Chloé Rebillard. Toutes ces ONG participent activement aux travaux de la Commission européenne et aux travaux des intergroupes parlementaires du Parlement européen. Le cas de la Plateforme sociale européenne en est un exemple vivant. Cette plateforme sociale apporte des contributions à la Commission européenne en étudiant et en proposant des modifications au premier document appelé « livre vert », qui deviendra « livre blanc » suite aux délibérations de la Commission. Dernier point : les membres de la Plateforme sociale ont apporté leurs contributions à la rédaction du projet de texte constitutionnel de l'Union européenne. Notre frustration a été grande d'entendre que ce projet de texte était technocratique, et ne tenait pas compte des points de vue de la société civile européenne. Pour en savoir plus, vous pouvez visiter le site de la Plateforme sociale européenne : www.socialplatform.org. ■

Paul Tréhin

Merci d'avoir pris la peine de nous rappeler ces faits pas toujours suffisamment connus et mis en valeur. Nous reconnaissons sans détour que tous les aspects de la représentation des intérêts de la société civile auprès de la Commission européenne et du Parlement n'ont pas été traités dans cet article. Toutefois, nous n'avons à aucun moment qualifié de « technocratique » le projet de Constitution européenne auquel vous avez pu contribuer par vos activités. Le texte de Chloé Rebillard rappelait simplement que, suite aux refus français et hollandais opposés par référendum, beaucoup des grandes lignes de cette Constitution avaient été reprises par le traité de Lisbonne. Ce qui pouvait être vu comme une manière de ne pas tenir compte de ces consultations populaires. Nous n'avons pas porté de jugement sur le contenu de ce projet constitutionnel, seul le procédé semble peu démocratique. ■ **N.J.**

Erratum

L'entretien avec Pierre Rosanvallon, que nous avions par erreur, dans les *Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 62, « Démocratie : Avancées et reculs dans le monde », attribué à Gaétane Poissonnier, a de fait été réalisé par Jean-Marie Pottier. Toutes nos excuses à nos lecteurs et particulièrement à nos deux collaborateurs.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 AN Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	58 €	82 €

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an

OPTION HORS-SÉRIE
12 € SEULEMENT* !
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS
*Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Cochez les cases correspondantes :

- OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de ______ €
- OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de ______ €
- OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de ______ €
- **Je règle aujourd'hui la somme de ______ €**

- Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
- Par Carte bancaire
  Expire le
  Cryptogramme
  (3 derniers chiffres CB)

Date et signature obligatoires

- Par Virement La Banque Postale
  IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

Mes coordonnées :

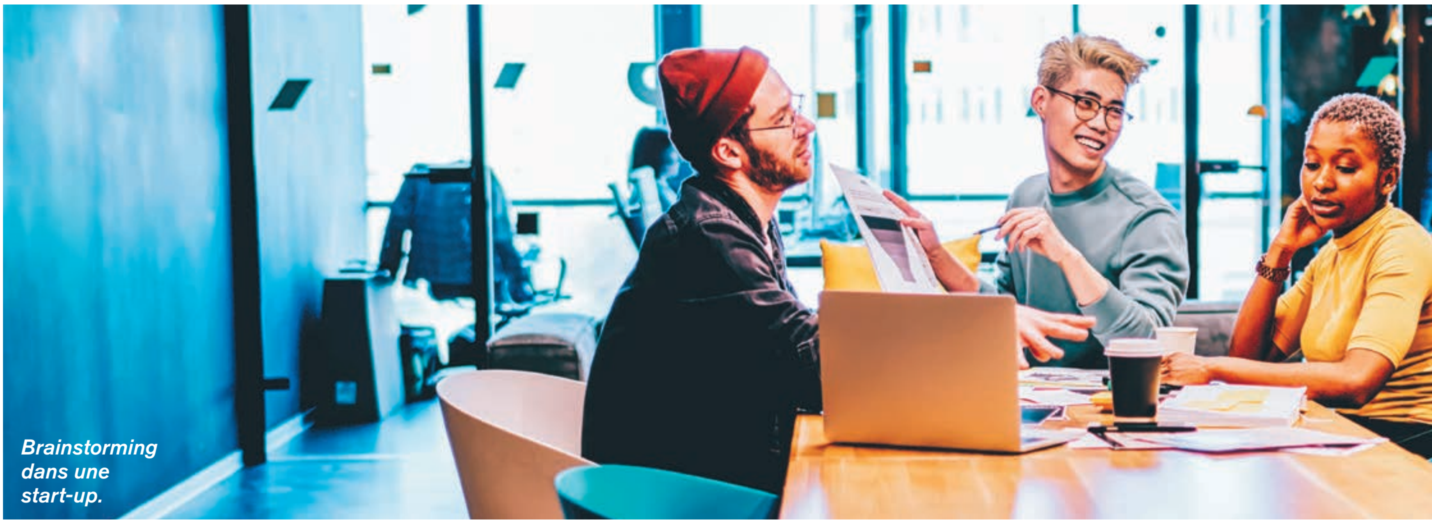
Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex

Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **336**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021



Brainstorming dans une start-up.

Les jeunes surdiplômés vont-ils changer la société ?

Consultants, *startuppers*, youtubeurs, dirigeants de firme multinationale, créateurs de tiers-lieux, les surdiplômés innovent : ils réinventent le travail et les modes de vie.

Aujourd'hui, 23 % des moins de 40 ans ont un diplôme de niveau bac + 5 et plus. Parmi eux, 14 % ont un master 2 ; 1 %, un doctorat ; et 8 % sont diplômés des grandes écoles (IEP, Ena, HEC, Essec, Polytechnique, Mines et autres écoles de commerce et d'ingénieur). Comment ces jeunes « surdiplômés » vivent-ils ? Quelles sont leurs valeurs ? Quelle influence ont-ils sur la société ? La sociologue Monique Dagnaud et le journaliste Jean-Laurent Cassely ont mené l'enquête. Entrecroisant les sondages et des entretiens auprès de 37 d'entre eux, âgés de 25 à 40 ans, ils montrent les aspirations de ce groupe social situé, selon leurs diplômes et leurs choix personnels, entre l'élite (les 1 % les plus riches) et la nébuleuse des classes moyennes.

Trois orientations

Leur long parcours dans l'enseignement supérieur ne s'effectue pas sans rencontrer des difficultés et parfois des bifurcations *(encadré)*. Les jeunes surdiplômés développent ainsi un mental qui combine des qualités d'ascèse, un effort sans limite pour le travail, un esprit stratège, une confiance en soi nourrie dès la plus tendre enfance grâce à l'encadrement bienveillant de leurs parents et confirmée par la réussite scolaire, mais aussi une farouche volonté de liberté, une curiosité à toute épreuve et le goût du risque. Ces « jeunes talents », comme les appellent les entreprises qui cherchent à les recruter, ont de fortes ambitions et exigences.

Leur originalité s'exprime dans le monde du travail. Se distinguent ici trois orientations. D'abord, ceux qui se destinent à faire carrière et veulent progresser jusqu'aux sommets : ils occupent rapidement de hautes fonctions de direction dans de grands groupes. Par exemple, Pierre, 33 ans et diplômé de HEC, a rejoint la filiale française d'une multinationale. Il gagne jusqu'à 200 000 euros par an. Ces jeunes à hauts revenus constituent la nouvelle élite sociale.

Ensuite, ceux qui ne trouvent pas leur compte dans ce type d'emploi : faibles marges de manœuvre, pesanteurs, ennui… Ils préfèrent agir directement et rapidement, quitte à gagner un peu moins. Créatifs, innovants, ces jeunes se lancent souvent dans l'entrepreneuriat : ils développent des *start-up*, par exemple dans les nouvelles technologies, ou deviennent consultants. Leur carrière est horizontale, passant d'un projet à un autre. Les auteurs de l'enquête les décrivent comme une « sous-élite » par rapport au premier groupe.

Enfin, une « alterélite » se dessine. Elle aspire à allier travail et éthique sociale et

[VERBATIM]

La vie expérimentale de Cédric

« J'ai mûri une idée qui consiste à vivre par tranches de vie plutôt que d'avoir une seule vie qui nous mènerait jusqu'à la sacro-sainte retraite. Une vie séquencée par phases de trois, quatre ou cinq ans, dans laquelle je changerais de vie professionnelle, de lieu, de source de revenus, d'environnement à chaque fois. » ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

BullRun/Adobe

environnementale : proche des consultants de la sous-élite, ces jeunes se perçoivent comme des facilitateurs qui mettent en relation ceux qui ont des problèmes avec ceux qui ont des solutions. Il s'agit par exemple de créateurs de tiers-lieux tels que Yes We Camp, qui gère des lieux confiés par des organismes publics ou privés pour y développer des activités culturelles et d'économie sociale et solidaire ; de fondateurs de plateformes de finance alternative (Ulule) ; ou d'entrepreneurs qui gèrent les ressources humaines en accordant une grande importance à l'épanouissement personnel (par exemple, 80 % du temps de travail est consacré à des tâches assignées et 20 % aux projets personnels). Moins bien rémunérés, ces emplois attirent des jeunes surdiplômés adeptes de l'expérimentation et soucieux avant tout des valeurs portées à travers l'activité professionnelle.

Les jeunes surdiplômés recherchent un équilibre entre bien-vivre, bien-être et bien-faire. Ils oscillent ainsi entre l'attractivité des villes-bureaux (Paris concentre la majorité des emplois s'adressant à eux) et des villes-qualité de vie comme Bordeaux, Nantes, Rennes ou Angers, plus petites, mais jugées plus agréables à vivre.

Fervents des modes alimentaires, ils recherchent des styles de vie sains (minimalistes ou proches de la nature) et de nouvelles expériences ludiques. Ceux de l'élite paieront plusieurs milliers d'euros pour le canapé d'un grand créateur quand les autres préféreront le minimalisme chic, la mode éthique, le bio ou le DIY (*do it yourself*) ; l'altérélite pour sa part aspirera à la décroissance et à l'alterconsommation (récupération, Emmaüs, amap).

S'adapter, innover, rebondir

Les surdiplômés influencent-ils le reste de la société ? C'est ce que laissent entendre les auteurs, avec quelques réserves. Si ces jeunes peuvent apprécier les catégories sociales plus modestes, ils ne sont pas pour autant toujours bien vus par les milieux populaires. Ces derniers sont avant tout préoccupés par les problèmes d'argent et se montrent peu réceptifs aux pratiques culturelles alternatives.

En outre, les jeunes surdiplômés votent, se montrent concernés par la vie publique, mais ils ne cherchent pas à s'y impliquer. Souvent de gauche (la droite étant jugée trop conservatrice), peu d'entre eux se revendiquent d'un parti politique. Leur engagement vise surtout à mettre en adéquation leurs convictions personnelles avec leur environnement immédiat, et non pas à changer la société dans son ensemble.

Enfin, la crise de la covid pourrait redistribuer les cartes. Les auteurs notent que les emplois de consultant dont raffolent les surdiplômés risquent de devenir plus rares avec les difficultés économiques. L'avenir dépendra donc de la capacité de ces jeunes à s'adapter, à innover, pour mieux rebondir. ■

Maud Navarre

Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely, *Génération surdiplômée. Les 20 % qui transforment la France*, Odile Jacob, 2021.

[PORTRAIT]

Jeanne, de la banque d'affaires au commissariat

Jeanne voulait être avocate depuis qu'elle a réalisé un stage professionnel dans un cabinet d'avocats à 14 ans. Un bac littéraire (mention AB) en poche, elle essaie de rejoindre les bancs de la faculté de droit Paris-Assas, l'une des plus renommées. Elle n'y parvient pas et doit réaliser sa première année de droit dans une faculté privée. Ses parents, ouvriers, contractent un crédit pour la financer. Elle intègre la faculté d'Assas l'année suivante et poursuit son cursus en licence, puis master de droit privé international. Prise de doute, notamment sur la possibilité de concilier les nombreux voyages avec sa vie privée, elle renonce.

Son beau-frère qui travaille pour la banque UBS à Londres lui conseille d'y postuler. Jeanne est recrutée : elle supervise des contrats pour les affaires courantes. Elle gagne bien sa vie, découvre le pays et économise. Mais l'omniprésence de l'argent ne lui convient pas. Elle rencontre un commissaire de police par l'intermédiaire de son beau-frère et se découvre une passion pour ce métier. De retour à Paris, elle finance avec ses économies un master 2 spécialisé pour le concours de commissaire de police. Après une première tentative sans succès, elle réussit le concours l'année suivante. Aujourd'hui, elle s'épanouit dans ce métier qui lui permet de vivre confortablement, de rendre un service public et de découvrir la société dans sa diversité. ■ M.N.

- Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely, *op. cit.*.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

PSYCHOLOGIE

BSIP/UIG/Getty

Les conditions indignes de **l'isolement psychiatrique**

La dignité des personnes placées en isolement et sous contention (attachées à leur lit) est régulièrement bafouée, d'après une enquête menée par des représentants des familles d'usagers malades et/ou handicapés psychiques, auprès d'un tiers des établissements hospitaliers ayant recours à ces pratiques en psychiatrie. L'objectif était de dresser un bilan deux ans après la Loi de modernisation du système de santé. *« Une chambre d'isolement sur cinq est dépourvue de sanitaires, ce qui amène souvent les soignants à mettre un seau hygiénique à disposition des patients. Dans une sur quatre, il n'a pas été jugé opportun de faire l'achat d'une pendule et de l'accrocher à la vue des patients, ce qui les prive de repères temporels. Dans une sur trois, il n'y a pas de bouton d'appel, ce qui conduit les patients à crier ou taper sur la porte pour voir un soignant »*, révèle l'étude. Dans 10 % des cas, l'état des chambres est dégradé (murs souillés, etc.). Enfin, une chambre d'isolement sur quatre est équipée d'un système de vidéosurveillance, ce qui contrevient aux recommandations de la Haute Autorité de santé rappelant que la caméras ne peut remplacer *« une surveillance physique et une interaction relationnelle »*. Ces conditions sont davantage observées dans les services psychiatriques des hôpitaux que dans les centres hospitaliers spécialisés. ■

FLORINE GALÉRON

Alain Monnier, « Isolement et contention : éléments pour un état des lieux. Résultats d'une enquête des CDSP », *L'Information psychiatrique*, vol. XCVII, n° 1, 2021.

Les mots **du désamour**

Nos déboires sentimentaux affecteraient-ils notre manière de nous exprimer ? Une équipe de recherche a analysé plus d'un million de publications de près de 7 000 utilisateurs du réseau social Reddit dans l'année précédant et suivant leur rupture. Ces travaux montrent que des marqueurs linguistiques d'une rupture amoureuse imminente sont observés trois mois avant qu'elle survienne, avec un point culminant la semaine de la séparation. Parmi ces indices, les chercheurs ont relevé une augmentation de l'emploi du « je » et de mots suggérant un recentrage sur soi. Le vocabulaire utilisé devient plus personnel et informel et, à l'inverse, la pensée analytique est moins présente. *« L'usage du mot "je" peut être lié à la dépression et la tristesse. Quand les gens sont déprimés, ils ont tendance à se focaliser sur eux-mêmes et ne sont pas en mesure de s'intéresser autant aux autres »*, analyse Sarah Seraj. Cette transformation du langage est remarquée en moyenne pendant les six mois suivant la rupture. Mais elle peut perdurer un an après chez certains internautes qui n'en finissent plus de ressasser leur dernière histoire. ■ F.G.

Sarah Seraj, Kate Blackburn et James Pennebaker, « Language left behind on social media exposes the emotional and cognitive costs of a romantic breakup », *Pnas*, vol. CXVIII, n° 7, février 2021.

Moins d'hystériques, **plus de pervers narcissiques**

Deux sociologues, Marc Joly et Corentin Roquebert, se sont intéressés à la façon dont la notion de « pervers narcissique », forgée en 1978 par le psychiatre et psychanalyste Paul-Claude Racamier, s'est s'imposée peu à peu dans le vocabulaire courant. Étudiant l'occurrence du mot dans la presse, les deux chercheurs montrent que le terme, utilisé avant tout pour parler des relations dans le couple, ne s'est pas implanté dans notre vocabulaire courant en raison d'une psychologisation accrue du vocabulaire mais en raison de sa réorganisation – des termes comme « névrosé », « parano » ou « hystérique » disparaissant au profit d'autres comme celui-ci. Cette expansion a été portée, entre autres, par son usage chez les professionnels des thérapies conjugales et familiales et les experts judiciaires. ■ HÉLÈNE FROUARD

Marc Joly et Corentin Roquebert, « De la "mère au narcissime pervers" au "conjoint pervers narcissique". Sur le destin social des catégories "psy" », *Zilsel*, n° 8, 2021/1.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

ÉDUCATION

Être un bon parent… mais pas trop

« Les parents hélicoptères sont de véritables dangers pour leurs enfants », titrait en janvier dernier le magazine *AuFéminin*. Le terme désigne ces pères, et plus encore ces mères, qui surinvestissent et surprotègent leur enfant. En intervenant en permanence dans son quotidien, en voulant à tout prix lui éviter l'échec, ils l'empêcheraient de devenir autonome et seraient responsables de ses difficultés psychologiques et sociales. Mais ce reproche de surinvestissement n'est-il pas paradoxal à une époque qui *« fait au contraire la promotion de la parentalité intensive »* ? C'est la question que posent Ellie Lee et Jan Macvarish dans le récent numéro de la revue *Lien social et politique*. Pour y répondre, ils reviennent sur la généalogie de la notion de « parent hélicoptère ». Si celle-ci émerge dans le monde anglo-saxon au début des années 1990, le concept de surinvestissement parental est bien plus ancien, rappellent-ils. Dès le début du 20e siècle, trop dorloter ou gâter ses enfants est dénoncé par les experts. Le surinvestissement parental conduirait à fabriquer des enfants nerveux, sans caractère. Mais dans les années 1950 se déploie en parallèle la critique de la « mère réfrigérateur » distante et froide, qui serait responsable de l'autisme ou de la psychose de son enfant. Dès lors, voilà le parent enjoint de naviguer sur la crête étroite entre la démission (un reproche qui a longtemps été fait aux classes populaires) et le surinvestissement (accusation ciblant avant tout les classes moyennes). Pour les parents, le poids porté est d'autant plus lourd que notre société est marquée par une « parentalisation du social », comme le souligne l'introduction du numéro, c'est-à-dire l'idée que la socialisation primaire de l'enfant dans sa famille est aux sources de son destin. ■ H.F.

Lien social et politiques, n° 85, 2020.

L'autocensure des élèves ruraux

Perçues comme petites, isolées et peu modernes, les écoles rurales sont réputées être de faible niveau. Des études montrent que ces stéréotypes sont infondés et que les élèves ruraux ont un niveau scolaire comparable, voire supérieur, à leurs camarades urbains. Mais ces représentations ne sont pas sans conséquence.

Parce qu'ils l'intériorisent, beaucoup des jeunes venant des espaces non urbains s'autocensurent lorsqu'il s'agit de choisir leur orientation.

Ils choisissent des filières perçues comme moins difficiles, un bac technologique au lieu d'un bac général par exemple, car ils sous-estiment leurs propres capacités. Ainsi, Blandine en terminale scientifique confie : *« Je pensais faire un bac ST2S. Je n'avais aucune confiance en moi, et finalement mes profs m'ont dit que je pouvais aller en filière générale. »*

Ce sentiment d'illégitimité peut être renforcé par des facteurs annexes. La faible offre d'orientation à proximité limite les projections dans les études supérieures. La volonté de rester ancré dans son territoire d'origine quand les grands pôles estudiantins sont à plusieurs heures de route freine les ambitions de jeunes étudiants, qui préfèrent se limiter à un BTS proche plutôt que de partir pour de longues études. L'auteur rappelle néanmoins que si le facteur urbain/rural joue dans les décisions d'orientation des élèves, il ne faut pas écarter d'autres causes : le niveau d'études des parents et l'appartenance à une classe favorisée permettent une meilleure intégration dans des filières scolaires valorisées. ■ CHLOÉ REBILLARD

Rentrée des classes à l'école de Puy-Saint-Vincent, commune des Hautes-Alpes de 296 habitants.

© Olivier Buteux/Le Dauphiné/Max PPP

Romain Guillemard, « Espaces ruraux, inégalités scolaires et stéréotypes de lieux en France, le cas du Roannais (Loire) », *Géoconfluences*, janvier 2021.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

HISTOIRE

TROIS QUESTIONS À ALEXANDRE DUPONT

Pour Dieu et pour le roi

De nouveaux travaux renouvellent notre connaissance des réseaux contre-révolutionnaires du 19e siècle.

DR

ALEXANDRE DUPONT
Maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Strasbourg, auteur de **Une internationale blanche. Histoire d'une mobilisation royaliste entre France et Espagne dans les années 1870** *(Éditions de la Sorbonne, 2020) et de « Contre-révolutionnaires de tous les pays… Bilan d'étape sur l'internationale blanche »* (Revue d'histoire du 19e siècle, *n° 68, 2020/2).*

Vous êtes spécialiste de l'internationale blanche : de quoi s'agit-il ?
Les chercheurs se sont intéressés depuis longtemps aux internationales socialistes et ouvrières du 19e siècle. Mais il existe aussi à cette époque des réseaux internationaux royalistes et catholiques. Certes, ils n'ont pas d'organisation centralisée : l'internationale blanche est un terme forgé par les historiens et n'existe pas en tant qu'institution. Mais ces réseaux sont bien réels. On les trouve en particulier dans l'Europe catholique – France, Espagne, Italie, Autriche, etc. – mais ils ont aussi des résonances, encore mal connues, hors de l'Europe. Ils soutiennent des insurrections armées et des guerres civiles, comme en Vendée, dans le Sud de l'Italie ou en Navarre.

Qui sont ces contre-révolutionnaires ?
L'internationale blanche repose avant tout sur des réseaux nobles et ecclésiastiques. Les circulations humaines, notamment celle des exilés politiques, jouent un rôle important. C'est le cas par exemple du français Henri de Cathelineau, sorte de pendant contre-révolutionnaire de Garibaldi : actif dans le soulèvement vendéen de 1832, il participe ensuite aux combats en faveur du roi absolutiste portugais Michel Ier et du prétendant espagnol Don Carlos. On retrouve Cathelineau un peu plus tard à Rome, où il défend les États pontificaux. Mais il est intéressant de noter qu'une partie des classes populaires se retrouve aussi dans ces mouvements contre-révolutionnaires, ce qui d'ailleurs provoque parfois des tensions. Dans le sud de l'Italie par exemple, les populations locales n'acceptent qu'avec réticence le soutien des volontaires espagnols venus les aider. Enfin, les femmes jouent un rôle actif, même s'il est encore méconnu. Ce rôle se déploie dans les domaines traditionnels de l'engagement féminin – soin aux blessés, rôle de *care* – mais ne s'y limite pas : on les retrouve aussi impliquées dans la recherche de financement par exemple. Ces mouvements contre-révolutionnaires sont donc plus complexes qu'on ne l'a longtemps pensé.

Leur objectif politique est-il un retour à la royauté ?
Émergeant en réaction aux révolutions de la fin du 18e siècle, ces contre-révolutionnaires veulent un retour à l'Ancien Régime, au roi, à Dieu. Mais ils utilisent des méthodes novatrices, par exemple en construisant des réseaux de financement internationaux, en utilisant les armements les plus en pointe, et ont parfaitement compris l'importance de la communication de masse. Et ils ont conscience que le monde a changé. C'est là tout leur paradoxe : ils considèrent que Dieu régit les destinées humaines, que les hommes sont des instruments de Dieu. Ils veulent donc revenir à un monde apolitique. Mais pour y parvenir, ils passent par une mobilisation politique, par le recours au peuple, parfois même par le vote. Donc, en pratique, ils construisent un contre-modèle d'un nouveau genre. Ce faisant, ils ont marqué notre histoire. Certes, après 1880, ils perdent de leur force. Une partie se fond alors dans le nationalisme : on les retrouve par exemple dans l'Action française, ou encore parmi les engagés volontaires du côté franquiste dans la guerre civile espagnole. Mais ils ont eu un poids très important en leur temps. Au 19e siècle, la mobilisation de l'internationale blanche contre les héritages révolutionnaires et l'émergence des nouveaux régimes politiques a obligé le reste de la société à se positionner face à elle et à réagir. En cela, les contre-révolutionnaires ont contribué, involontairement, à forger notre modernité. ■

Propos recueillis par H.F.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

L'âge d'or de **l'autostop**

« Quelques jours avant votre départ, vous composez le mot Provoya sur le cadran de votre téléphone aussi bien pour proposer une ou plusieurs places si vous êtes automobiliste que pour chercher un véhicule si vous êtes piéton. » En 1962, une association propose de faciliter les contacts entre autostoppeurs et véhicules. C'est alors l'âge d'or de l'autostop, comme le raconte Arnaud-Dominique Houde. L'historien, enseignant à Sorbonne Université, s'est amusé à reconstituer l'histoire de cette pratique, née aux États-Unis et qui se popularise en France dans les années 1930 à une époque où les transports sont coûteux et les automobiles rares. Dès l'origine, rappelle-t-il, la pratique suscite à la fois engouement pour la liberté qu'elle offre, et méfiance pour ses dangers, supposés ou réels. Quelques préfets prononcent même des interdictions, comme dans le Vaucluse ou en Haute-Savoie. Mais l'autostop survit et connaît son âge d'or après-guerre, notamment dans la jeunesse – les adultes étant de plus en plus nombreux à posséder un véhicule. Des débats se nouent autour de cette pratique : qui est responsable en cas d'accident ? L'automobiliste risque-t-il de mauvaises rencontres ? Les autostoppeurs – et surtout les autostoppeuses – se mettent-elles en danger ? Des tentatives d'organisation émergent avec par exemple la création de l'Union fédérale stoppiste, dont le but est de promouvoir un « code de l'autostop ». On envisage aussi à plusieurs reprises – mais sans succès – l'idée d'une « carte nationale d'autostoppeur ». Et les soutiens se multiplient, de l'association Provoya créée en 1958 à l'émission *Les routiers sont sympas* sur RTL qui propose à partir de 1975 de mettre en relation voitures et autostoppeur. L'autostop sera peu à peu victime d'une sensibilité accrue aux risques routiers, d'une démocratisation de l'automobile et surtout de la diffusion du cyclomoteur, qui offre, à sa façon, une alternative à la soif de liberté des jeunes. ■ H.F.

Arnaud-Dominique Houte, « Le temps de l'autostop. Liberté, mobilité, sécurité en France des années 1930 aux années 1970 », *Revue d'histoire*, n° 148, 2020/4.

Le Tinder du 19e siècle

Bibliothèque nationale de France

Publicité pour une agence matrimoniale parisienne, fin 19e siècle.

On savait les mariages arrangés par la famille et les relations dans la bourgeoisie du 19e siècle… On savait moins qu'ils étaient parfois le fruit d'un travail d'agents matrimoniaux, rémunérés pour assortir des couples. L'historienne Claire-Lise Gaillard s'est plongée dans les registres d'une de ces agences matrimoniales parisiennes. Elle montre que ce sont surtout les hommes, notamment les provinciaux montés à Paris, qui sollicitent l'agence en espérant parvenir ainsi à s'élever socialement.

Pour tenir ses promesses de mariages avantageux, l'agence tient un registre de plus de 6 000 jeunes filles non mariées, avec des informations précises sur leur dot, leur physique, leurs tares éventuelles, les personnes influentes de leur entourage à rencontrer et à séduire pour obtenir leur approbation… Un véritable travail de renseignement, réalisé en toute discrétion : hors de question que la jeune femme approchée soupçonne le rôle de l'agence. À l'image des sites de rencontres d'aujourd'hui, les agences matrimoniales de l'époque n'ont pas bonne presse… C.-L. Gaillard estime qu'entre 7 et 28 % des mariés parisiens ont eu affaire à l'agence étudiée, ce qui laisse penser que le phénomène est loin d'être marginal. L'agence se rémunère *via* une commission de 5 % sur la dot.

L'historienne explique le succès de l'entreprise par une difficulté croissante à *« élucider le monde social »* dans le Paris du milieu du 19e siècle, encore bouleversé par *« l'onde de choc de la Révolution française »* et en proie à des transformations urbaines majeures. Les appartenances sociales sont moins nettes et plus mouvantes qu'avant, et l'agence permet de rendre lisible le marché matrimonial parisien. ■ Gaétane Poissonnier

Claire-Lise Gaillard, « Dans les coulisses d'une agence matrimoniale (Paris, 1842-1847) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 67, 2020/4.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

ÉCONOMIE

Quand **l'emploi éclate**

La fragmentation du marché du travail place de plus en plus de salariés en « emploi éclaté durablement précaire ». L'expression désigne des salariés qui occupent simultanément plusieurs emplois à temps partiel sur une longue période – par exemple en exerçant des activités de nettoyage pour plusieurs employeurs. C'était le cas de 8 % des salariés en 2014-2015. Ces salariés sont plus souvent des femmes et plus jeunes que la moyenne – et quand, à l'inverse, ils ont plus de 50 ans, ils restent plus longtemps dans cette situation. Certains secteurs, comme les services administratifs et de soutien, l'éducation, la santé et l'action sociale, la restauration et l'hôtellerie, y ont particulièrement recours. Au final, non seulement ces salariés travaillent moins et pour des salaires moins élevés (20 % d'heures en moins sur l'année et un salaire horaire net médian inférieur de 15 % environ) mais ils se retrouvent placés dans un « cercle vicieux » par la perspective d'une éventuelle perte d'emploi et par un recours à la formation plus complexe, malgré les efforts législatifs en la matière : avides de formation, ils sont pourtant moins informés en la matière et moins nombreux à y avoir recours. ■ **Jean-Marie Pottier**

Alexandra d'Agostino *et al.*, « Emploi éclaté, précarité et formation : sortir du cercle vicieux », *Céreq Bref*, n° 401, janvier 2021.

D'où viennent **les joueuses d'échecs ?**

Le succès de la série *Le Jeu de la dame* a suscité un fort intérêt pour la place des femmes dans le jeu d'échecs. L'économiste Maryam Dilmaghani a ainsi comparé les classements de 150 000 à 300 000 joueuses entre 2012 et 2018. Elle constate que non seulement certains pays comptent beaucoup plus de joueuses que d'autres mais que le classement moyen de ces dernières y est un peu plus élevé. De plus, les inégalités de genre s'y creusent moins à mesure qu'on monte dans la hiérarchie : au niveau d'entrée en compétition, on compte ainsi environ 39 % de joueuses au Vietnam contre seulement 6 % en France, et un tiers de ces joueuses atteignent même le niveau « candidat maître », contre moins d'une sur dix en France. Ce phénomène, qu'on observe aussi en Chine, en Mongolie ou en Géorgie, ne s'explique pas par le développement économique du pays ou son niveau actuel d'égalité de genre. L'auteure le relie plutôt à leur héritage de « socialisme d'État », avec une insistance sur la participation des femmes à l'économie et un fort accent mis sur l'excellence sportive. ■ **J.-M.P.**

Maryam Dilmaghani, « The gender gap in competitive chess across countries. Commanding queens in command economies », *Journal of Comparative Economics*, septembre 2020.

Anya Taylor-Joy dans la série Le Jeu de la dame *(Scott Frank et Allan Scott, 2020).*

Netflix/Wonderful Films

Pyramide de Ponzi : les femmes et les personnes âgées d'abord

Connaissez vous la pyramide de Ponzi ? Il s'agit d'une escroquerie très courante : quelqu'un en qui vous avez confiance vous propose d'investir votre capital dans une affaire en or, avec à la clé des rendements exceptionnels. En réalité, aucune affaire n'existe : les rendements qui vous sont effectivement versés au début ne le sont que grâce aux capitaux apportés par ceux que vous êtes invités à recruter à votre tour. Au final, si les premiers investisseurs tirent parfois leur épingle du jeu, les derniers perdent tout leur patrimoine lorsque la pyramide s'écroule. Une équipe vient d'étudier en détail les affinités sur lesquels ont reposé les recrutements d'une pyramide chinoise ayant sévi en 2016. Grâce aux données de l'enquête policière, ils montrent que les appartenances en termes de genre et d'âge ont joué un rôle décisif : les femmes et les personnes âgées étaient plus susceptibles d'être recrutées respectivement par d'autres femmes ou d'autres personnes âgées. Par ailleurs, les femmes étaient surreprésentées parmi les investisseurs, ce qui contredit l'idée tenace selon laquelle les femmes seraient moins enclines que les hommes à des prises de risque financier. ■ H.F.

Naomi Gershoni et Corinne Low, « The power of time. The impact of free IVF on women's human capital investments », *European Economic Review*, n° 143, avril 2021.

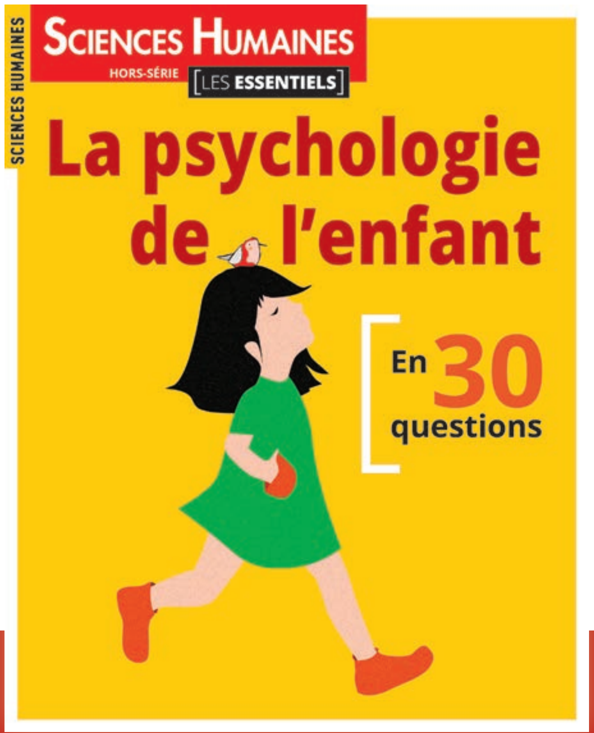
Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

SOCIOLOGIE

Le parcours d'obstacle du **RSA**

En tant qu'assistante sociale, Clara Deville a observé au quotidien les difficultés d'accès de certains publics aux droits sociaux. Des difficultés renforcées par le processus de dématérialisation des démarches à l'œuvre dans les administrations publiques.
La travailleuse sociale en a fait le sujet de sa thèse en sociologie, intitulée « Les chemins du droit. Dématérialisation du revenu de solidarité active (RSA) et distance à l'État des classes populaires rurales ». Soutenue en décembre 2019, sa recherche vient d'être récompensée, par le prix de thèse du Défenseur des droits. C. Deville a fait du Libournais, territoire rural du Sud-Ouest, où elle exerce, son terrain d'enquête. Son travail doctoral dévoile les multiples obstacles auxquels font face les personnes ayant droit aux *minima* sociaux, en particulier au RSA, pour en bénéficier de manière effective. Ces freins sont avant tout d'ordre pratique : dématérialisation des prises de rendez-vous auprès de la Caisse d'allocations familiales (Caf), difficulté à se rendre sur place lorsqu'on vit en milieu rural, utilisation de bornes numériques pour être orienté vers le bon service une fois sur le site… *« Il faut de plus en plus savoir communiquer avec des machines avant de voir quelqu'un »*, soulève ainsi C. Deville. Cette digitalisation croissante des guichets de l'aide sociale est en outre source d'inégalités au sein même des publics précaires, les plus défavorisés d'entre eux accédant moins rapidement aux droits sociaux. Autant de freins qui se doublent d'une intériorisation de la condition sociale de « pauvre » chez certaines personnes, qui renoncent dès lors à faire valoir des droits perçus comme trop complexes d'accès pour elles. ■ **Justine Canonne**

« Je ne suis pas raciste,
mais il faut bien
voir les choses en face :
les enfants ne sont pas
des gens comme nous. »
Pierre Desproges



Disponible sur commande :
www.scienceshumaines.com
Et par téléphone au **03 86 72 07 00**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

ARCHÉOLOGIE

Un bagne colonial pour enfants

Au 19e siècle, des établissements spécifiques pour les mineurs délictueux sont créés. On fonde notamment à partir de la loi de 1850 des colonies agricoles destinées à accueillir et éduquer les jeunes délinquants. Certaines sont bien connues, comme la colonie pénitentiaire de Belle-Île-en-Mer. Depuis l'an dernier, des fouilles ont commencé pour explorer une autre de ces institutions terribles. Il s'agit de la colonie de l'Îlet à Guillaume, fondée dans l'île de La Réunion en 1864. Située en pleine nature sur un plateau isolé, gérée par la congrégation missionnaire du Saint-Esprit, la colonie accueillit plus de 3000 enfants. Les travaux actuels ont pour but de mettre au jour et de mieux connaître le fonctionnement de ce lieu de réclusion, fermé en 1879 et devenu monument historique en 2008. ■ H.F.

Inrap, « Un pénitencier pour enfants à l'Îlet à Guillaume (La Réunion) », reportage (7' 11''), 26 janvier 2021.

Cœur de plomb

Inrap

Cœur en plomb sur un sarcophage découvert dans l'église de Flers, Normandie.

En 2014, les archéologues de l'Inrap fouillent l'ancienne église paroissiale de Flers (Normandie). Ils mettent au jour deux sarcophages de plomb des 17e-18e siècles. Ceux-ci contiennent les corps embaumés de deux membres masculins de la famille de Flers, autrefois puissante famille de la région. Sur l'un d'eux était posé un cœur en plomb ou cardiotaphe. C'est ce dernier qui vient faire l'objet de premiers travaux exploratoires. Une fois ouvert, le cardiotaphe révélait l'existence d'un vrai cœur humain en parfait état de conservation. Probablement d'abord plongé dans une solution alcoolisée ou bouilli, l'organe avait été ensuite embaumé grâce à un mélange contenant des plantes – d'où l'odeur de menthe poivrée. Prélever le cœur puis l'embaumer à part est une pratique en usage dans la royauté à partir du 13e siècle, puis reprise par l'élite européenne quelques siècles plus tard. La poursuite de l'exploration du cœur de Flers contribuera à la connaissance des pratiques funéraires de la noblesse à l'époque moderne. ■ H.F.

Inrap, « À cœur ouvert, le cardiotaphe de Flers (Orne) », 15 décembre 2020.

La trompe **des cavernes**

Il prenait la poussière depuis 1931. Ce coquillage découvert par les archéologues dans la grotte de Marsoulas (Haute-Garonne), conservé depuis au muséum de Toulouse, vient d'être identifié comme un instrument à vent, du type de ceux qu'on trouve dans le Pacifique. Une étude minutieuse a révélé que la conque avait été transformée pour produire un son plus clair et mieux dirigé, grâce à une embouchure dans lequel une anche était glissée. Des expérimentations ont également permis de reconstituer les sons produits, notamment un « do » guttural, qui devait produire un bel effet dans l'espace contraint de la caverne. Quels esprits les Magdaléniens convoquaient-ils ainsi, il y a 18000 ans ? L'intérêt des hommes préhistoriques pour la musique est maintenant bien connu. Des flûtes en os d'oiseau ont été retrouvées sur plusieurs sites en France et en Allemagne. Certaines sont même capables d'atteindre plusieurs octaves. Des traces de percussion sur des stalagmites prouvent également que les hommes préhistoriques baignaient dans une ambiance musicale. « *J'aime le son de la conque, le soir au fond de la grotte !* », aurait pu dire Alfred de Vigny. ■

ROMAIN PIGEAUD

Carole Fritz *et al.*, « First record of the sound produced by the oldest Upper Paleolithic seashell horn », *Science Advances*, vol. VII, n° 7, février 2021.
Carole Fritz et Gilles Tosello, *Marsoulas. Renaissance d'une grotte oubliée*, Errance, 2010.

ENVIRONNEMENT

Le continent de plastique en miettes

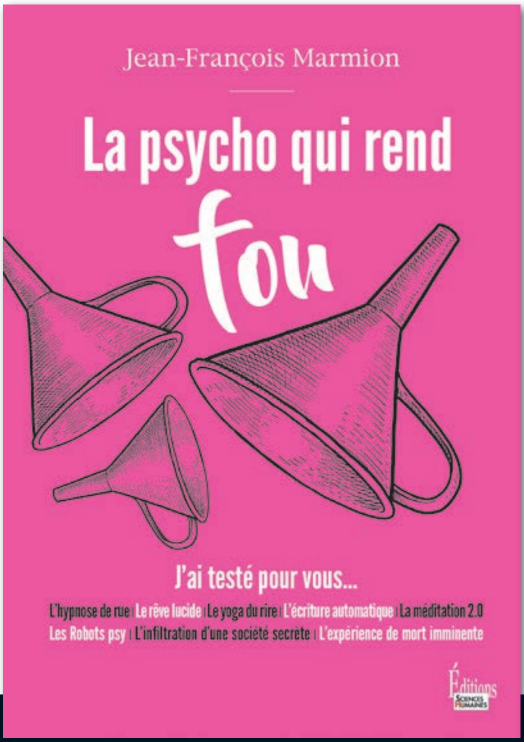
Depuis les années 2000, les médias invoquent volontiers l'existence d'un « continent de plastique » s'étant constitué dans l'océan Pacifique à partir de nos déchets. Or, si cette image de « continent » a pu s'avérer utile pour illustrer la gravité du phénomène de pollution des océans, elle est trompeuse. La réalité est plutôt celle d'une infinité de microparticules plastiques dispersées en mer, soulève le socioanthropologue Baptiste Monsaingeon, qui s'est penché sur les origines de cette métaphore de « continent ». Dès les années 1970, des concentrations de particules sont observées près d'Hawaï, dans la zone du Pacifique. C'est ensuite à un dénommé Charles Moore, retraité du commerce du bois reconverti en activiste environnemental et fondateur de la Algalita Marine Research Foundation, qu'est finalement associée, dans les années 1990, la découverte de l'*Eastern Pacific garbage patch*, la « plaque de déchets du Pacifique Est ». Un océanographe américain ami du capitaine Moore popularise l'expression. Mais celle-ci suscite rapidement la controverse dans le monde scientifique. Car si des débris plastiques sont bien présents à la surface des zones de convergence des grands courants océaniques, ils sont si minuscules et épars qu'ils ne sont en rien comparables à une terre en formation. Il apparaît dès lors impossible de « nettoyer » l'océan de ces microparticules, qui s'apparentent plutôt à une *« soupe détritique »*. *Exit* ainsi l'hypothèse d'une « pêche » aux déchets flottants, consistant à les recueillir dans des filets pour ensuite les recycler ou les incinérer à terre. Une telle opération serait en outre destructrice pour les biotopes marins, ce qui aurait finalement un impact écologique supérieur à celui de la pollution originelle.

Les solutions aujourd'hui envisagées s'orientent plutôt vers un « faire avec », pointe B. Monsaingeon, citant des initiatives de conception de radeaux à base de résidus plastiques, ou encore l'observation de la prolifération nouvelle d'écosystèmes dans ces derniers, à l'exemple d'une araignée d'eau se servant de particules en suspension comme support à la nidification de ses œufs. ■ J.C.

Baptiste Monsaingeon, « Un monde (en) plastique ? Une histoire de continents imaginaires », *Monde commun*, n° 5, 2020/2.

NOUVEAUTÉ

N'écoutant que son courage,
Jean-François Marmion
a testé pour vous
la psycho qui rend fou !



Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **editions.scienceshumaines.com**

ISBN : 978-2-36106-537-9
182 pages - 15,00 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

LITTÉRATURE

Liv Tyler jouant le rôle d'Arwen dans la trilogie Le Seigneur des anneaux *de Peter Jackson (2001-2003).*

Warner Bros. France

Les mille et une lectures **de Tolkien**

Des années 1960 à aujourd'hui, les livres de J. R. R. Tolkien ont touché plusieurs générations de fans. L'écrivain britannique a signé *Le Seigneur des anneaux* et *Le Hobbit*, mais aussi de nombreux autres récits et légendes qui se déroulent le plus souvent sur la terre du Milieu. Dans sa thèse, Laura Martin-Gomez, professeure agrégée d'anglais, a exploré l'appropriation variée de ce riche monde fictionnel par les communautés de fans français, britanniques et états-uniens, de la parution du dernier tome du *Seigneur des anneaux* en 1955 à l'arrivée d'Internet en 1992. À partir des années 1960 naissent de multiples communautés, parmi lesquelles des groupes qui se concentrent sur les langues elfiques créées par J. R. R. Tolkien. D'autres se penchent sur l'aspect artistique de cette œuvre-monde et préfèrent échanger des lettres, des poèmes et des dessins autour de celui-ci. Films d'adaptation, jeux de société et jeux de rôle occupent enfin les admirateurs en quête de divertissements dans les décennies suivantes. Les centres d'intérêt de chacun poussent parfois vers tel ou tel aspect de l'œuvre : les étudiants en histoire seront plus enclins à se pencher sur l'histoire du Gondor, tandis que les biologistes de métier vont s'intéresser à la botanique en terre du Milieu. Les lectures qui en sont faites reflètent par ailleurs les préoccupations des différentes générations. Aux États-Unis, une partie de la contre-culture des hippies l'a même brandie comme un message politique, criant «*Gandalf for president*», du nom d'un des héros de l'auteur, lors de manifestations. Derrière cette multiplicité se trouve au fond l'universalité des questions philosophiques et existentielles de J. R. R. Tolkien, telles que l'immortalité, interrogée à travers les elfes, ou les pouvoirs de la corruption qui menacent à travers l'Anneau. ■

TOM UMBDENSTOCK

Laura Martin-Gomez, «La réception de l'œuvre de Tolkien par ses fans aux États-Unis, au Royaume-Uni et en France (1955-1992)», thèse soutenue le 6 novembre 2020.

Le **radeau de la Méduse** sur Internet

«*Qu'on se peigne 147 infortunés abandonnés à eux-mêmes sur ce funeste radeau. Il manque des termes pour exprimer la profonde douleur qui était dans tous les cœurs.*» Ce récit relatant la terrible histoire du radeau de la Méduse est désormais accessible en quelques clics grâce au partenariat entre le réseau des médiathèques de Brest et le portail Gallica. On trouvera sur le site de cette nouvelle bibliothèque numérique, baptisée Yroise, d'autres témoignages sur la Méduse, mais aussi de nombreux périodiques, des plaques de verre, des photographies ou ces magnifiques alguiers réalisés au cours d'un tour du monde en 1858-1861, dans le Finistère en 1862 ou encore près de Quimper en 1838. ■ **H.F.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

SPORT

Des **athlètes kenyans** marginalisés

En course de fond, les athlètes kenyans sont les meilleurs. Courses sur piste, cross-country, courses sur route… Ils dominent toutes ces épreuves au niveau international, et ce depuis la fin des années 1990. Alors, quand ils viennent courir en France, ils montent systématiquement sur le podium. Les instances athlétiques françaises et kenyanes entretiennent des rapports particuliers depuis des décennies: les Kenyans sont très présents sur les courses françaises, et certains d'entre eux sont même licenciés dans des clubs français. Selon Pascal Charroin, Bastien Soulé et Cyril Thomas, les relations débutent en 1963 – lors de l'indépendance du Kenya – et s'intensifient après les Jeux olympiques de Mexico, les Kenyans y récoltant plusieurs médailles. Le succès grandissant de ces athlètes suscite l'intérêt des journalistes français, mais aussi de la Fédération française d'athlétisme et des ligues, qui invitent des athlètes kenyans à participer à leurs meetings. Une relation d'interdépendance se met alors en place. Les organisateurs français recherchent des coureurs performants pour dynamiser les courses, et les athlètes kenyans sont attirés par les primes versées – l'athlétisme se professionnalise. Résultat, le recours aux coureurs kenyans s'amplifie. Mais les athlètes européens n'arrivent plus à rivaliser et leurs résultats déclinent dès les années 1980. Les prouesses kenyanes commencent donc à gêner. Les institutions adoptent alors une stratégie d'évitement: elles tentent d'apporter de nouvelles opportunités aux coureurs européens en mettant à distance les athlètes africains, notamment avec la création des championnats d'Europe de cross-country en 1994. Pourtant, l'athlétisme kenyan domine encore les courses les plus prestigieuses. Dommage que les instances françaises le considèrent davantage comme un concurrent déloyal à rejeter, plutôt que comme une source d'inspiration. ■ **Salomé Tissolong**

Cyril Thomas, Pascal Charroin et Bastien Soulé, «De la curiosité à l'évitement: l'adaptation des instances françaises de l'athlétisme face à la domination du Kenya en course de fond», *Sciences sociales et sport*, vol. XVII, n° 1, 2021.

NOUVEAUTÉ

De Théodule Ribot
à Jacques Lacan,
un « tour du monde »
de la psychologie
en 88 livres.

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **editions.scienceshumaines.com**

ISBN : 978-2-36106-612-3
224 pages - 10,70 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Enseigner la morale et le civisme

Comment enseigner l'éducation morale et civique ? Les attentats terroristes de 2015, puis l'assassinat de Samuel Paty en 2020, justifient plus que jamais cette question. En quoi consiste cette discipline ? Depuis quand l'enseigne-t-on ? Est-elle suffisante pour faire de tous les élèves des citoyens républicains et éclairés ?

Catherine de Coppet
Journaliste indépendante.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Qu'est-ce que l'éducation morale et civique ?

Aujourd'hui, l'enseignement de l'éducation morale et civique (EMC) s'appuie sur la loi « pour la refondation de l'école de la République » de 2013, portée par Vincent Peillon. C'est l'aboutissement de réflexions menées depuis les années 2000 par différents intellectuels (Guy Coq, Jean Baubérot, Laurence Loeffel, Alain Bergougnioux, Jean-Paul Delahaye), appelant à un renouveau de la morale à l'école pour répondre au délitement des valeurs rassembleuses dans la société, menace à son bon fonctionnement. Cette loi entend instituer l'EMC comme discipline à part entière, du CE2 au baccalauréat, et étend son enseignement à toutes les filières (générales, techniques, CAP). L'EMC doit *« développer le sens moral et l'esprit critique et permettre à l'élève d'apprendre à adopter un comportement réfléchi »*, tout en préparant à *« l'exercice de la citoyenneté »*, à travers un socle de valeurs communes.

EMC et pédagogie spécifique

Effectif à la rentrée 2015, le nouveau programme est présenté comme une réponse aux attentats terroristes de janvier 2015 contre *Charlie Hebdo*. Pour l'élémentaire et le collège, les programmes d'EMC s'articulent autour de quatre dimensions : la sensibilité, le droit et les règles, le jugement, l'engagement. En 2018, les programmes scolaires ont été légèrement réécrits. Le ministère a parlé *« d'ajustement et de clarification »* par le Conseil supérieur des programmes (CSP), ce qui a conduit à un resserrement de l'EMC autour de trois piliers : respecter autrui, partager les valeurs de la République et construire la culture civique. Ces modifications ont été vécues par certains enseignants comme une accentuation de la dimension civique, au détriment des questions morales (dilemmes, construction du jugement, etc.). Au lycée, le programme d'EMC s'articule autour de trois thèmes déroulés sur les trois années : liberté (liberté et droits, laïcité, tolérance et respect), société (l'intérêt général et particulier, l'engagement, égalité et équité), démocratie (république et monarchie, autoritarisme, représentation politique).

Au collège, les heures d'EMC doivent être dispensées par les enseignants d'histoire-géographie, alors qu'au lycée, chaque établissement décide à qui confier cette mission. Dans les faits, ce sont essentiellement les enseignants d'histoire-géographie qui s'en chargent. Sur le fond, l'association de l'histoire-géographie et de l'EMC comporte le risque d'une confusion dans le cas où l'EMC s'appuierait sur le programme d'histoire : *« Le raisonnement historique et la mise en récit du passé ne peuvent sans doute s'affranchir de toute orientation axiologique, mais le jugement moral*

© F. Speich/La Provence/Max PPP

Cours d'éducation civique au collège de la Grande-Bastide, Marseille (2002).

n'est pas le lieu du travail de l'historien, qui cherche à établir des faits et à les expliquer de manière aussi objective que possible», pointe la philosophe de l'éducation Anne-Claire Husser. D'où la nécessité, pour les enseignants, de faire l'effort d'aborder distinctement les deux matières.

Dans tous les cas, et en particulier pour le premier degré, les programmes insistent sur l'importance d'associer l'EMC à une pédagogie spécifique: partir de situations concrètes, mettre en œuvre des projets, organiser des débats réglés, utiliser des situations de coopération et de mutualisation, etc. *(encadré)*. ■

▪ «L'enseignement moral et civique dans les établissements scolaires français, une transversalité consistante?» Anne-Claire Husser, *Éthique en éducation et en formation*, n° 4, 2017.

L'EMC a-t-elle toujours existé dans l'école française ?

En France, la nécessité d'enseigner le civisme à l'école prend ses racines dans la philosophie des Lumières et se concrétise par la création d'une discipline scolaire en tant que telle sous la IIIe République. La loi du 22 mars 1882, promulguée par Jules Ferry, institue l'«instruction morale et civique» en même temps que l'obligation scolaire. La circulaire de 1883 remplace l'ancienne «instruction morale et religieuse» par l'enseignement des valeurs républicaines: patriotisme, ordre social, suffrage universel, devoirs du citoyen. Les instituteurs en deviennent les porte-voix. Une réponse à la peur des troubles sociaux, héritée notamment de la Commune, et à la perte d'influence de l'Église, qui inquiète la bourgeoisie, croyante ou non.

Entre 1882 et 1941, la discipline reste dans cet esprit républicain, avec des modifications à la marge: en 1923, par exemple, elle disparaît du cours moyen et élémentaire pour viser les niveaux supérieurs.

La rupture intervient avec le régime de Vichy en 1941. L'«éducation morale et patriotique», instaurée dans les cours élémentaires et moyens, devient une discipline centrale au service de la devise de l'État français, *«Travail, famille, patrie»*. Un basculement à rebours des objectifs républicains, en témoigne la référence au christianisme dans les programmes scolaires. L'après- ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

[Témoignage]

Marguerite : le civisme par l'action

Marguerite Graaf enseigne l'histoire-géographie au lycée Auguste Renoir d'Asnières-sur-Seine (92) depuis 2011, après avoir enseigné pendant une dizaine d'années dans un collège REP+.
Sa démarche en EMC consiste à rendre les jeunes acteurs, à travers des projets qui dépassent souvent le cadre du cours *stricto sensu*. *« Nous avons organisé avec les élèves de première une collecte de jeux pour le Secours populaire. La prise de contact avec les associations, le vote pour le choix de l'association et tout le travail préparatoire s'est fait sur le temps d'EMC, et la collecte au moment des intercours. Il faut arriver à prendre ce temps dans des emplois du temps contraints et oser déborder du cours. »* L'investissement des jeunes est synonyme de valorisation pour eux. M. Graff a puisé l'inspiration notamment au contact d'une association américaine d'enseignants d'histoire (Facing History and Ourselves). Elle n'hésite pas ainsi à déconstruire régulièrement l'espace de la classe, par exemple pour spatialiser les différents points de vue d'un débat ou permettre aux élèves d'expliquer leurs choix moraux en binôme. Les attentats contre *Charlie Hebdo* et l'HyperCasher ont agi comme un détonateur chez elle et ses collègues, qui ont perçu la nécessité d'accueillir la parole des élèves sur certains sujets sensibles, comme la place de la religion dans la société. *« Il ne faut jamais oublier que les discours qui peuvent déranger, ce sont avant tout des paroles d'adolescents en train de se construire »*, pointe l'enseignante, qui insiste sur la nécessité d'instaurer une relation de confiance avant d'aborder les sujets les plus délicats. ■ c.c.

Collection Kharbine-Tapabor

L'Instituteur, *illustration de Jules Grandjouan dans le magazine satirique* L'Assiette au beurre *(1904).*

guerre signe le retour de l'instruction morale et civique, et son extension au secondaire. Il s'agit alors de développer les connaissances des élèves sur le monde.

Morale et crise de l'école

Les années 1960 marquent un abandon progressif de la référence à la morale, avec la suppression de la discipline dans le secondaire, puis dans le primaire en 1969. Le but est alors, selon le philosophe Ruwen Ogien, de *« séparer ce qui relève des règles de coexistence dans une société démocratique et les conceptions morales particulières* (…)*, un conflit latent depuis la loi de 1883 »*. Les programmes de la décennie suivante évoquent cependant une éducation morale et civique qui se doit d'être présente dans toutes les activités scolaires en primaire comme au collège. Il faut attendre l'impulsion de Jean-Pierre Chevènement en 1985 pour que l'éducation civique revienne au premier plan comme discipline spécifique à l'école primaire, sans référence à la morale, avec pour fin *« d'édifier la*

citoyenneté en utilisant des savoirs». Elle est étendue au collège (1995), puis au lycée (1999), sous différentes appellations, pointant ainsi un discours sur la crise de l'école qui se généralise. L'éducation civique veut répondre à la «crise de l'autorité pédagogique». 1989 marque également un tournant quant à la visée de cet enseignement, avec «l'affaire» du voile de Creil: il devient alors *«l'instrument d'un renforcement de la laïcité, censé répondre à une pluralité religieuse qui déstabilise l'institution scolaire et la société»*, analyse Ismail Ferhat, maître de conférences en sciences de l'éducation. En 2008, sous la présidence de Nicolas Sarkozy, la notion de morale est réintroduite dans l'éducation civique à l'école primaire, et se traduit par des directives plurielles et conservatrices (le recours à la maxime de morale par exemple). Poursuivant peu ou prou le même objectif (apprendre à distinguer le bien, et à le perpétuer), la loi «pour la refondation de l'école de la République» de 2013, portée par Vincent Peillon, institue l'éducation morale et civique (EMC) telle qu'elle est enseignée aujourd'hui, comme discipline à part entière. ■

- «Quelle morale, et pour qui? L'éternel retour de la morale à l'école» Ruwen Ogien, *La Vie des idées*, 6 décembre 2011.
- «Les valeurs de la République dans l'histoire des programmes scolaires» Isabelle Colas Degenne, *Administration & Éducation*, n° 148, 2015/4.
- Réformer l'éducation civique. Enquête du ministère à la salle de classe Thomas Douniès, Puf, 2021.

Quelle place pour l'EMC parmi les disciplines scolaires?

Sur l'ensemble de sa scolarité, un élève français doit recevoir 300 heures d'EMC. La réforme de 2013, devenue effective en 2015, marque le retour en force de l'éducation civique, censée éviter l'écueil d'un «catéchisme républicain», selon les termes de Jean-Paul Delahaye, à l'époque à la Direction générale de l'enseignement scolaire (DGESCO), et mettre fin à un enseignement souvent dénigré par les enseignants. *«Ses artisans espèrent produire (…) un coup double où, dans un même mouvement, le réenchantement de la vocation républicaine des enseignants doit redorer la légitimité de l'éducation civique dans l'ordre scolaire»*, résume le sociologue Thomas Douniès. La volonté d'en faire une discipline essentielle et nécessaire à la transmission des principes républicains reste une réalité actuelle, réactivée à l'automne dernier après l'assassinat terroriste de Samuel Paty, enseignant d'histoire-géographie au collège, dans un contexte de contestation d'un de ses cours d'EMC.

Le volume horaire dédié à cette discipline reste cependant bien en deçà des attentes politiques auxquelles elle est censée répondre, dans un contexte français où le nombre d'heures de classe est déjà très lourd en comparaison des autres pays. Représentant 36 heures par an à l'école élémentaire, l'enseignement de l'EMC est de 18 heures par an au collège et au lycée, soit environ 30 minutes hebdomadaires. En théorie, tous les enseignants peuvent s'en saisir au lycée. Une opportunité qui, dans les faits, existe peu, notamment en raison d'un déficit de formation. *«Les enseignants du secondaire, exceptés ceux d'histoire-géographie, ne sont pas formés explicitement aux valeurs civiques, à l'inverse des enseignants du premier degré»*, indique Ismail Ferhat, maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Picardie. Des modules d'EMC ont intégré les plans académiques de formation, mais ils ne sont pas toujours demandés. Sur le fond, l'enjeu est *«d'armer davantage les professeurs à gérer la conflictualité des convictions et à la traiter pédagogiquement»*, écrit la philosophe Anne-Claire Husser, qui plaide *«pour que la philosophie morale ne soit pas réservée aux seuls professeurs de philosophie, mais* ▶

[Témoignage]

Cécile: faire appel au vécu des enfants

Enseignante du premier degré pendant quinze ans, Cécile Berterreix, qui assure désormais au sein d'un institut national supérieur du professorat et de l'éducation (INSPE) la formation des enseignants du premier degré, souligne la possibilité, en école primaire, de faire vivre le programme d'EMC par des contributions disciplinaires multiples. Elle insiste sur la bascule qu'a constituée la réforme de 2015, en détachant l'EMC de l'histoire-géographie et en proposant plusieurs démarches pratiques pour la mettre en œuvre dans les classes: coopération et travail de groupe, démarche de projet au long cours; tutorat; étude de dilemmes moraux, jeux de rôles, débats; médiation, messages clairs. *«Je pouvais entre autres faire écho à une situation vécue par les enfants, mettre en place une démarche (débat, projet…), l'associer à un ou des domaines (littérature, sciences, arts, histoire…). Par exemple, relever les interrogations des enfants sur le régime alimentaire et s'appuyer sur la démarche d'investigation scientifique pour y répondre: construire des connaissances scientifiques, dans l'objectif aussi de mieux comprendre et respecter nos différences.»* ■ c.c.

- «L'éducation à la citoyenneté dans ses contradictions» François Audigier, *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, n° 44, avril 2007.
- «Identités et laïcité: du plaisir d'enseigner l'EMC» Marguerite Graaf et Caroline Latournerie, *in* Benoît Falaize, *Territoires vivants de la République. Ce que peut l'école: réussir au-delà des préjugés*, La Découverte, 2018.
- «Croyances et savoirs: cheminement d'une classe de CP/CE1» Cécile Berterreix, *in* Benoît Falaize, *op. cit.*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

puisse faire l'objet de formations destinées à l'ensemble des enseignants susceptibles d'investir le champ de l'enseignement moral et civique».

Une displine transversale

À ces deux limites (volume horaire, formation) s'ajoute une difficulté liée à l'ambiguïté quant à la séparation de l'EMC des autres disciplines. Le programme du CE2 à la sixième indique ainsi que l'EMC doit avoir un horaire dédié. Or, explique A.-C. Husser, *« tous les enseignements à tous les degrés doivent y être articulés en sollicitant les dimensions émancipatrices et les dimensions sociales des apprentissages scolaires, tous portés par une même exigence d'humanisme. Tous les domaines disciplinaires ainsi que la vie scolaire contribuent à cet enseignement. »* Pour cette philosophe de l'éducation, l'EMC, même si elle a des horaires dédiés, a été conçue comme une discipline transversale. Cela ne va pas sans poser la question de sa mise en œuvre effective dans les classes, qui varie en fonction du profil des enseignants, généralistes au premier degré ou spécialistes dans le secondaire. Dans les faits, l'EMC se retrouve souvent reléguée comme discipline mineure, une situation renforcée pendant longtemps par l'absence d'épreuve spécifique au baccalauréat général et technologique, contrairement au diplôme national du brevet (DNB). Thomas Douniès évoque ainsi un « *détournement* » des heures d'EMC, permis *« par des politiques d'établissement peu regardantes »* et un faible contrôle de l'inspection. Reste à voir si la récente réforme du lycée, qui intègre désormais l'EMC dans le baccalauréat *via* la prise en compte des notes de contrôle continu, changera cette donne. ■

- « L'enseignement des faits religieux et l'enseignement moral et civique "à la française" : des éthiques en tension ? » Anne-Claire Husser, *Éducation et Francophonie*, vol. XLVII, n° 1, 2017
- « Laïcité et religion au sein de l'école et dans la société : évaluation des attitudes civiques des collégiens et des lycéens » Nathalie Mons *et al.*, rapport du Cnesco, 2020.

Comment les enseignements de l'EMC intègrent-ils le fait religieux ?

Manque de confiance, peur de ne pas savoir accueillir les réactions des élèves, voire les attitudes négatives… Aborder en classe la liberté de croire et de ne pas croire, le fait religieux, n'est pas toujours une mince affaire. Les crispations de la société sur ces questions, en particulier la place de l'islam, que les attentats terroristes cristallisent, conduisent à mettre une certaine pression sur les enseignants quant à leur capacité à aborder ces sujets. S'il est difficile de mesurer ce qui se passe dans les classes, une étude du Cnesco révélait récemment qu'en 2020, très peu de chefs d'établissement (2 % au collège et moins de 1 % au lycée) ont déclaré rencontrer des problèmes importants de remise en cause des enseignements ou de refus de participer à certaines activités scolaires pour des motifs religieux.

À l'origine, l'enseignement du fait religieux est un enseignement à part entière, distinct de l'EMC, mais proposé sous forme transversale, au gré des programmes de différentes disciplines (français, histoire, musique et arts plastiques). Il a été promu dès la fin des années 1980 dans le rapport Joutard, puis en 2002 dans le rapport Debray. *« Dans les années 1980, le politique souhaite répondre à l'augmentation numérique des élèves issus de l'immigration : on intègre cette évolution de la société au sein des programmes scolaires, en abordant la question du pluralisme religieux et de la tolérance »*, souligne Ismail Ferhat, maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Picardie.

Discussions à propos de l'assassinat de Samuel Paty au lycée Honoré-d'Estienne-d'Orves, Carquefou (2020)

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Apprendre la laïcité

Parallèlement, depuis les années 1990, la laïcité, qui était principalement transmise via la charte affichée dans les établissements, a progressivement intégré les programmes scolaires, au point que certains n'hésitent pas, comme I. Ferhat, à parler d'« éducation à la laïcité ». *« En 2015, après les attentats de* Charlie Hebdo *et de l'HyperCasher, l'EMC est mobilisée pour réaffirmer les valeurs de la République, dans le but politique d'apaiser les tensions liées à la pluralité religieuse, dans un contexte où la société est, dans les faits, de moins en moins religieuse »*, indique le chercheur. Les heures d'EMC sont donc devenues le lieu privilégié pour transmettre des connaissances sur la laïcité et aborder la place du religieux dans la société. D'autres ressources externes ont été mises en place par les pouvoirs publics au fil des années pour appuyer cette démarche, comme les « référents laïcité et fait religieux » au sein des académies et aussi des INSPE, la « réserve citoyenne » constituée de bénévoles qui peuvent intervenir aux côtés des professeurs notamment sur ce thème, ou encore le vade-mecum laïcité, document de référence compilant conseils et fiches pratiques sur ce sujet à l'attention des enseignants et personnels. La mission destinée à *« harmoniser et améliorer la formation à la laïcité des enseignants et chefs d'établissement »*, confiée par le ministère à Jean-Pierre Obin, ex-inspecteur de l'Éducation nationale, suite à l'assassinat de Samuel Paty en octobre 2020, pourrait aboutir à l'annonce d'autres mesures. ■

- « Laïcité et religion au sein de l'école et dans la société : évaluation des attitudes civiques des collégiens et des lycéens »
  Nathalie Mons *et al.*, rapport du Cnesco, 2020.
- Double défi pour l'école laïque : enseigner la morale et les faits religieux
  Isabelle Saint-Martin et Philippe Gaudin, Riveneuve, 2014
- « L'éducation, matrice de la citoyenneté »
  Marion Rousset, *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 62, mars-avril-mai 2021.
- « Éduquer à la laïcité ? Généalogie d'une pédagogisation »
  Ismail Ferhat, *Éducation et sociétés*, vol. XLIV, n° 2, janvier 2019.

0 000 hours/Getty

L'école est-elle seule responsable de l'éducation à la citoyenneté ?

Les directives de l'Éducation nationale et notamment la loi de 2013 ainsi que beaucoup de discours sur l'école invitent à faire reposer l'apprentissage du sens civique sur l'institution scolaire tout entière, au-delà du cours d'EMC. La mise en place dans le secondaire des conseils de la vie lycéenne (CVL) depuis 1998 et des conseils de la vie collégienne depuis 2012, tout comme l'animation de conseils d'élèves au sein du premier degré, participent à cet objectif. L'efficacité dépend aussi du climat de l'établissement et de l'engagement des personnels de direction. Contribuer à la construction des futurs citoyens dépasse donc le cadre des enseignements à proprement parler.

Les études sociologiques montrent cependant que le développement du sens civique, et la politisation progressive des jeunes, ne repose pas sur l'école uniquement. Soulignant que *« la période qui précède la majorité électorale »* est *« très importante »* dans l'insertion civique de la jeunesse, Vincent Tournier, maître de conférences en science politique, a analysé en 2009, en interrogeant 1 400 collégiens d'Isère, les facteurs qui favorisent précocement une idée positive du vote, que ce soit à l'école, dans la famille et plus globalement dans le rapport des jeunes vis-à-vis des institutions. Il constate un rôle non négligeable de la famille, sans pour autant dépendre du statut social des parents. *« L'influence des parents sur la vision du vote existe, mais celle-ci se fait exclusivement par l'intermédiaire des discussions politiques ainsi que par la connaissance du vote parental. »*

L'impact des normes culturelles

Le spécialiste pointe d'autres facteurs, comme le rapport global des jeunes aux institutions. Les réponses des collégiens montrent notamment que *« la perte de confiance dans la capacité des élites à résoudre les problèmes de société pèse sur le développement du civisme »*. Il souligne également l'impact des normes culturelles d'une époque : *« La valorisation du vote chez les adolescents trouve sa source dans des principes qui souffrent aujourd'hui d'un certain discrédit : la fierté nationale, le sens du devoir, le respect scrupuleux des lois, bref un ensemble de croyances qui sont difficilement compatibles avec les références culturelles actuellement dominantes, lesquelles s'attachent au contraire à désacraliser l'autorité, à mettre en cause la capacité d'action du pouvoir politique et à considérer que le respect des lois est subordonné à des principes supérieurs. »* Une conclusion à réinterroger au fil du temps. ■

- L'École face à la violence. Décrire, expliquer, agir
  Éric Debarbieux, Armand Colin, 2016.
- « Comment le vote vient aux jeunes. L'apprentissage de la norme électorale »,
  Vincent Tournier, *Agora débats/jeunesses*, n° 51, 2009./1.

Sébastien Salom-Gomis/AFP
Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Frédéric Keck

Penser comme un virus

Depuis plus d'une dizaine d'années, Frédéric Keck piste les chasseurs de virus et observe, à travers leurs pratiques, les rapports originaux qui se nouent entre humains et non-humains. La pandémie de covid-19 éclaire d'un nouveau jour l'actualité de ses recherches.

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, anthropologue, médaillé de bronze du CNRS, directeur de recherche au Laboratoire d'anthropologie sociale (CNRS/Collège de France/EHESS)… Le parcours de Frédéric Keck a de quoi impressionner! Mais l'homme, d'une grande affabilité, nous reçoit en toute simplicité autour d'un café à son domicile, en lisière de la forêt de Fontainebleau. Depuis le début de la pandémie de covid-19, il n'a pas cessé d'être sollicité par les médias. Il n'en perd pourtant pas sa joie d'échanger sur ses recherches passées, actuelles et à venir. Il raconte avoir commencé par des travaux sur l'histoire de l'anthropologie française dans ses relations avec la philosophie (Lévy-Bruhl, Durkheim, Bergson, Lévi-Strauss). Puis rapidement, à la suite de son entrée au CNRS en 2005, il se lance dans des enquêtes ethnographiques en Asie sur les crises sanitaires liées aux maladies animales. C'est là qu'il élabore le concept de «sentinelle» pour décrire ces animaux qui signalent l'alerte d'un risque de contagion virale. *«Tout l'intérêt de passer de la philosophie à l'anthropologie,* confie-t-il un brin facétieux, *est qu'on trouve des concepts dans les pratiques qu'on observe!»* Son travail intéresse pourtant aussi la philosophie. Dans le sillon de l'anthropologue Philippe Descola, F. Keck fait partie d'une nouvelle génération de l'anthropologie française qui s'efforce de penser les sociétés *«par-delà nature et culture»*. L'intérêt qu'il porte aux rapports entre humains et virus par l'intermédiaire des animaux le conduit à raconter une histoire globale de l'humanité à partir de ses frontières avec les autres espèces. C'est d'ailleurs le titre de l'ouvrage collectif qu'il fait paraître ce mois de mars: *Les Chauve-souris. Aux frontières entre les espèces.* Tout un programme…

Comment avez-vous réagi quand votre objet d'étude, la pandémie, est devenu un cas pratique «en train de se faire»?

Pendant plusieurs années, on m'a dit *«vous travaillez sur les pandémies, c'est très intéressant!»* et je répondais *«je ne travaille pas sur les pandémies mais sur les zoonoses»*, c'est-à-dire sur les franchissements de barrières d'espèces par les pathogènes. Ces zoonoses peuvent produire des pandémies parce que nous n'avons pas d'immunité complète à l'égard des pathogènes qui passent des animaux aux humains. Nous bénéficions de deux siècles d'immunisation artificielle grâce à Pasteur et à la santé publique. Mais du fait des transformations des conditions de vie des animaux sauvages et domestiques, les zoonoses se multiplient et produisent un risque pandémique. J'ai longtemps considéré la pandémie comme un horizon virtuel, une façon de généraliser une cause locale qui m'intéressait. En 2009, la pandémie de H1N1 a constitué la première réalisation du scénario, sans grand bouleversement mondial. Dans *Un monde grippé*, j'ai alors proposé l'hypothèse selon laquelle la pandémie était un mythe, au sens d'un récit catastrophiste qui oblige à porter l'attention sur les conditions de passage de pathogènes des animaux aux humains. En 2020, le mythe est devenu réalité, le scénario catastrophe a

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Jérôme Bonnet

Frédéric Keck

Né en 1974, Frédéric Keck est historien de la philosophie et anthropologue. Depuis 2018, il est directeur de recherche au CNRS, et directeur du Laboratoire d'anthropologie sociale au Collège de France/EHESS, à la suite de Philippe Descola.

Il a publié notamment : *Un monde grippé*, Flammarion, 2010, *Les Sentinelles des andémies*, Zones sensibles, 2020 ; *Signaux d'alerte. Contagion virale, justice sociale, crises environnementales*, Desclée De Brouwer, 2020 ; *Les Chauve-souris. Aux frontières entre les espèces.* CNRS, 2021.en collaboration avec **Arnaud Morvan.**

bien eu lieu ! Comme tout le monde, j'ai été très surpris. La pandémie surprend toujours par sa capacité à tout bouleverser. Cela faisait pourtant quinze ans que je travaillais avec des virologues qui prenaient au sérieux ce scénario.

Peut-on se préparer à un tel « risque » pandémique ?

À Hong Kong, Taïwan, Singapour, j'ai pu observer certaines pratiques qui m'ont conduit à insister sur la préparation comme technique stratégique. Ce genre de préparation mène à des simulations de pandémies dans des hôpitaux, ou des décisions de santé publique comme le stockage de vaccins et de masques. À la différence du principe de précaution, la préparation ne calcule pas un risque mais imagine que la catastrophe est déjà là et dessine un horizon d'action en conséquence. Elle permet de faire face à des menaces comme les menaces d'attaques nucléaire ou terroriste, de maladie infectieuse émergente ou les bouleversements du changement climatique. Mon hypothèse est que la précaution telle qu'elle a été théorisée en Europe repose sur un équilibre fragile entre l'évaluation et la gestion des risques, le pouvoir des experts et des décideurs. D'un côté, on ouvre l'espace de discussion en disant qu'il y a un nouveau risque à identifier en partageant les savoirs. De l'autre, on le ferme en exigeant par exemple l'abattage massif d'animaux contaminés. C'est une phase de transition entre la prévention, où l'État assure son emprise sur la population par le pouvoir des experts, et la préparation, qui remet en question les capacités de l'État. La préparation se fonde plutôt sur un partage des savoirs à partir de la scénarisation de la catastrophe qu'on cherche à éviter. ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

▶ *Dans* Les Sentinelles des pandémies, *vous proposez une* « généalogie parallèle de l'anthropologie sociale et de la médecine vétérinaire ». *Que découvre-t-on à travers cette histoire parallèle des disciplines ?*

J'ai écrit cette généalogie car l'anthropologie sociale* est convoquée par la médecine vétérinaire et la santé publique pour rendre compte des comportements des éleveurs lorsque des maladies nouvelles émergent chez les animaux. L'idée est de comprendre les obstacles cognitifs afin d'identifier les comportements qu'on peut changer. On retrouve dès le 19e siècle cette demande adressée à l'anthropologie « évolutionniste »*. Mais celle-ci fait primer les règles théoriques sur les comportements « primitifs » et populaires. L'histoire de l'anthropologie sociale a consisté à critiquer cette idée que les éleveurs ne savent pas comment gérer les maladies. En pratique, les éleveurs construisent leurs propres savoirs des maladies. Il faut donc essayer de les comparer avec les savoirs scientifiques. L'anthropologie sociale permet de construire un espace plus large de traduction entre les savoirs experts et populaires à travers les animaux qui sont à la frontière entre le domestique et le sauvage. Ce sont ces animaux que j'appelle « sentinelles » et qui, dans toutes les sociétés, permettent de percevoir à l'avance des signes d'alerte. L'anthropologie sociale cherche alors à comparer la façon dont ces signes que partagent humains et non-humains sont distribués selon les sociétés.

> *Dans « Un monde grippé », j'ai proposé l'hypothèse selon laquelle la pandémie était un mythe… En 2020, le mythe est devenu réalité, le scénario catastrophe a bien eu lieu !*

En interne, mon travail consiste à dresser la carte des différentes façons de percevoir les signaux d'alerte. En externe, j'essaye d'expliquer que dans ces franchissements de barrières d'espèces se jouent des phénomènes anthropologiques majeurs. Ce qui m'intéresse est de voir comment le franchissement de barrières d'espèces dans différents environnements conduit à lancer l'alerte sur des menaces globales en fonction de conditions locales. C'est ce que je fais avec des associations de lutte contre la violence faite aux animaux, ou des éleveurs qui veulent qu'on explique au grand public l'importance des zoonoses pour l'espèce humaine dans son environnement.

Comment vous est venue cette notion de « sentinelle » des pandémies ?

En faisant des enquêtes à Hong Kong à partir de questions sur la gestion des maladies animales, j'ai découvert ces pratiques de sentinelles dans des fermes où l'on détecte à l'avance des maladies susceptibles de devenir épidémiques, voire pandémiques. Par exemple, certains poulets non vaccinés sont disposés dans un lieu spécial de la ferme et l'éleveur y porte une attention particulière pour y déchiffrer les signaux. Puis j'ai découvert que c'est tout un territoire qui était alors défini comme sentinelle par rapport à la Chine. On trouve même, dans la conception du système immunitaire, des « cellules sentinelles » qui captent les pathogènes pour transmettre leur information au reste du système immunitaire. À partir de là, j'ai généralisé l'ensemble de ces traits en soutenant que la sentinelle est un vivant qui se porte à une frontière où il perçoit des signes de menaces qu'il va rapporter au reste du collectif (un organisme, un territoire, un groupe, voire un monde). C'est comparable au soldat qui va sur la ligne de front et rapporte les signaux de l'ennemi. Le terme de sentinelle se situe ainsi au carrefour des techniques d'éleveurs, des mesures de santé publique et des préoccupations militaires, qui s'inscrivent toutes au cœur des dispositifs de biosécurité. Mais j'ai cherché à démilitariser ce concept pour en faire plutôt la base d'une forme de solidarité entre humains et non-humains confrontés à des menaces communes.

Mais la sentinelle ne semble vivre que pour nous informer en étant exposée aux menaces dont on veut se protéger…

Il faut distinguer le cobaye de la sentinelle. Le cobaye fait partie d'un protocole où l'on a une question pour laquelle on a d'avance une réponse. La sentinelle fait partie d'un collectif et est à ce titre enrôlée dans une surveillance où l'on sait qu'il y a des menaces sans savoir lesquelles. La mort n'est pas le seul signal qu'elle envoie. On peut déchiffrer le signal à partir de simples prélèvements comme on le fait dans le cas du West Nile virus*. Il y a aussi des oiseaux sentinelles qu'on observe pour voir s'ils captent des bactéries résistantes aux antibiotiques qui circulent aussi chez les humains, comme on le fait dans les îles Australes.

Mais la sentinelle reste une notion périlleuse. Il y a des populations humaines auxquelles on pourrait demander d'être sentinelles. On peut imaginer une biopolitique cauchemardesque : une organisation stratégique avec des populations protégées au centre et, aux marges, des populations sentinelles exposées au risque dont le rôle serait de rapporter les informations au centre.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Pour donner du sens à la pandémie, certains ont spontanément mobilisé un imaginaire punitif de vengeance de la nature ou un imaginaire policier du complot. Qu'est-ce que cela dit du rapport de nos sociétés à la nature ?

Dans le cas du récit type « vengeance de la nature », celle-ci est présentée comme une force que l'on a cherché à domestiquer mais qui, à la faveur de mutations aléatoires, se révolte. C'est sans doute un message écologique fort, mais qui a l'inconvénient de proposer une explication unilatérale impliquant seulement la « nature ». Dans le cas du récit du complot, on soutient que la pandémie a été inventée pour les besoins des industries pharmaceutiques, des États policiers, etc. C'est peut-être un message politique fort, mais il a cette fois l'inconvénient de se situer du seul côté de la « culture ». Je crois que l'on peut se situer, avec les écologues, les virologues, les ornithologues, sur le seuil entre humains et non-humains, pour voir les pratiques qui s'y jouent. L'imaginaire risque de nous rendre fous si on le réduit à de larges domaines comme la nature ou l'État ! Mais il peut devenir une forme d'action si on le place aux frontières de ces domaines, à partir de perceptions précises qui nous en donnent une meilleure connaissance.

Cette importance de l'imaginaire, c'est aussi ce qui explique dans votre dernier livre,* Signaux d'alerte*, votre attention portée à différents travaux d'artistes ?

J'ai en effet été frappé par le travail d'artistes qui utilisent l'imagination de façon non stratégique, comme l'artiste de rue Invader, qui produit des images virales, ou Lena Bui, qui s'imagine être un oiseau quand elle voit les habitants d'un village vietnamien manipuler des plumes. Au lieu de traquer le virus, ils renversent le point de vue en faisant du virus une perspective sur le monde humain. Ils jouent avec l'imaginaire de vengeance de la nature, mais de façon à susciter un effet de décentrement en adoptant le point de vue du virus ou de l'animal. Il est tentant de chercher à adopter le point de vue du virus parce qu'il renferme une forte charge subversive en déjouant les frontières entre vivants et non-vivants. Le virus est un ennemi qui cherche pourtant à cohabiter avec nous. J'essaye de faire une opération semblable de manière plus conceptuelle : voir une pandémie du point de vue du virus, d'un oiseau ou d'une chauve-souris. C'est d'ailleurs la démarche des sociétés chamaniques à travers leurs rituels : le chasseur doit anticiper le résultat de la chasse en prenant le point de vue de l'animal chassé, tout en évitant que l'animal chassé se venge.

L'État peut-il devenir chasseur de virus ?

On voit bien que les États sont embarrassés par la pandémie. Elle exige de leur part de faire preuve d'anticipation, par exemple avec le problème du stock de masques. Et cela va à l'encontre de la logique néolibérale qui favorise la circulation plutôt que le stockage. L'État moderne s'est construit sur la prévention, en évaluant la distribution des risques dans une population. Le besoin de préparation subvertit ces logiques puisqu'il faut être extrêmement souple pour réagir aux mutations des virus, au fait qu'ils puissent passer chez un animal et nous revenir sous une autre forme. Cela n'est pas intégré dans la démarche des États modernes. C'est pourquoi il faut l'ouvrir à une dimension historique beaucoup plus longue. Le passage des sociétés de chasseurs aux sociétés pastorales a conduit à une certaine forme de gestion des risques de maladies. Mais du fait que les nouvelles maladies viennent des transformations du monde animal, il faut retrouver quelque chose du pouvoir cynégétique, des capacités cognitives et donc politiques des sociétés de chasseurs pour y faire face.

Mon espoir est qu'on ait quelque chose à apprendre des expériences des sociétés comme Taïwan, Singapour, Hong Kong, et sans doute beaucoup d'autres. Ces sociétés constituent des territoires sentinelles parce qu'ils ont dû inventer des formes politiques, de manière à s'adapter aux changements de l'environnement qu'ils subissaient. Taïwan est par exemple un modèle de gouvernance : une société multiculturelle et démocratique. ■

Propos recueillis par Léo Fabius

Mots-clés

▪ Virus West Nile

Depuis 1998-1999, en Israël puis aux États-Unis, une mortalité liée à l'infection par le **virus West Nile** est observée chez certaines espèces d'oiseaux dont les corbeaux. Les moustiques s'infectent lors d'une piqûre sur ces oiseaux et perpétuent localement le cycle moustiques/oiseaux.

▪ Anthropologie sociale

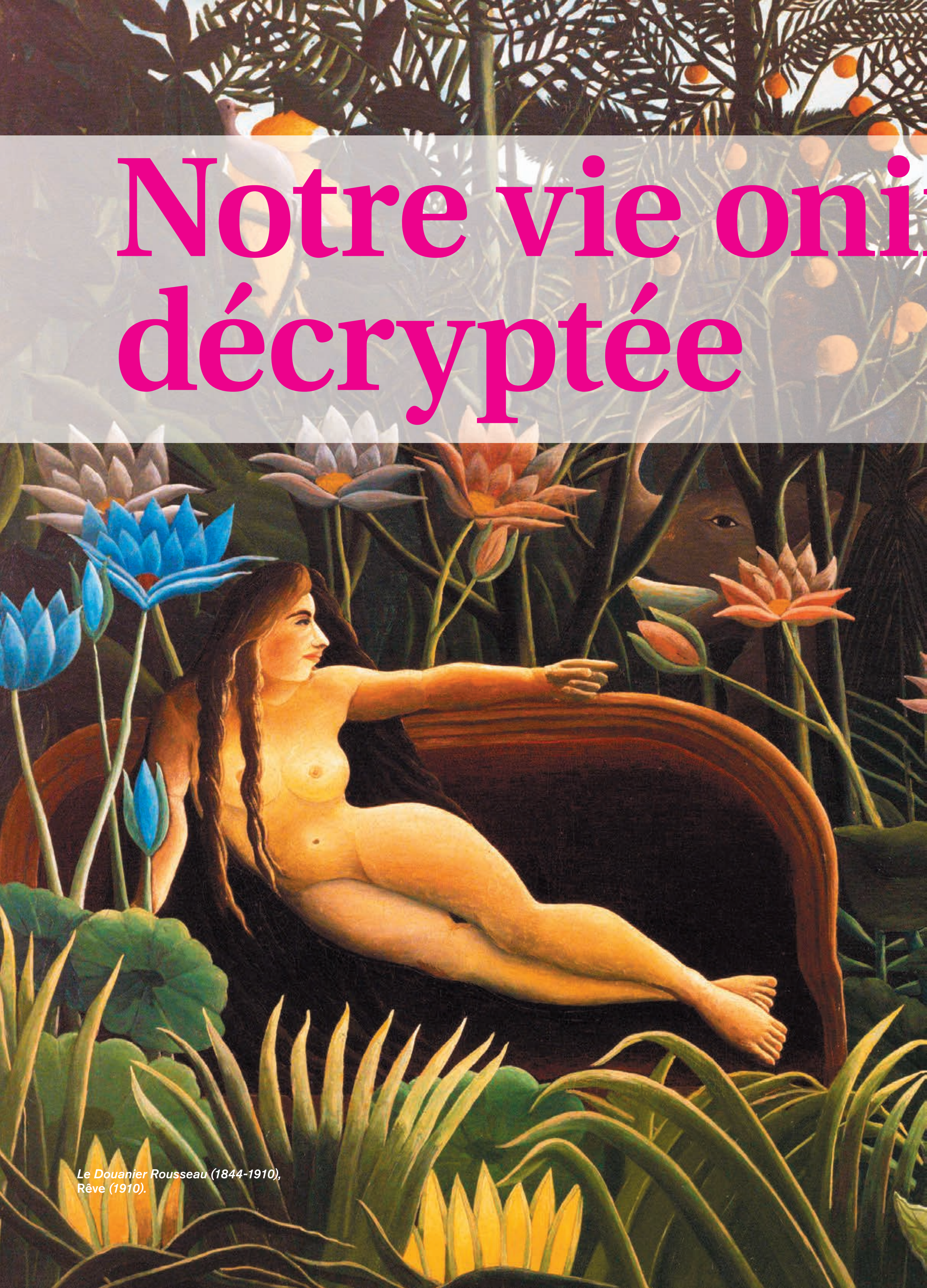
L'anthropologie sociale, appelée aussi ethnologie, étudie la variabilité des différents groupes humains et des formes de vie sociale.

▪ Anthropologie évolutionniste

Ce champ de l'anthropologie s'appuie sur les lois de l'évolution pour expliquer les différences entre les groupes sociaux et les sociétés.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Notre vie oni
décryptée



Le Douanier Rousseau (1844-1910),
Rêve (1910).

rique

Dossier coordonné par Hélène Frouard

Vous avez rêvé d'un âne ? C'est signe de courage. S'il est gris, un bonheur est à venir. Noir, et il devient le présage d'une infidélité conjugale. Voilà en tout cas ce qu'assure le professeur James Worthington dans une publication de 1891. Jusqu'au 19e siècle, les lecteurs étaient friands de ces « clés des songes ». Elles permettaient de donner sens aux hallucinations nocturnes qui peuplent notre sommeil.

Comment comprendre en effet ce monde parallèle qui échappe aux normes du réel ? Tuer un ennemi avec un pistolet en plastique, ne pas arriver à ouvrir une porte ou bavarder avec un défunt : nos rêves semblent échapper à toute logique. Psychologues, psychanalystes et neuroscientifiques ont, depuis, proposé de nombreuses hypothèses sur le fonctionnement de notre activité nocturne.

Mais les rêves appartiennent aussi à notre vie sociale . Historiens, anthropologues ou sociologues font le pari que ces images sont un matériau inédit pour décrypter nos imaginaires, reconstituer les mondes du passé et explorer nos liens sociaux. ■

FineArt/Alamy

Des scientifiques au chevet des rêveurs

Depuis l'Antiquité, les rêves sont considérés comme des messages prémonitoires qu'il s'agit de décrypter. À partir du 19e siècle, les savants tentent d'en faire un objet d'étude scientifique. Ils ouvrent ainsi la voie aussi bien aux psychanalystes qu'aux spécialistes du sommeil.

Jacqueline Carroy

Directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, membre du centre Koyré, auteure de *Nuits savantes. Une histoire des rêves (1800-1945)*, EHESS, 2012.

Au cours du 19e siècle s'accrédite en Occident le projet d'édifier une science des rêves. Des médecins, des philosophes, des psychologues, des médecins et des « amateurs cultivés » analysent leurs propres productions nocturnes et collectent celles d'autrui, en cherchant à dégager les rêves des « superstitions ». Loin d'avoir un caractère prémonitoire, ceux-ci sont, selon eux, des phénomènes psychologiques ou physiologiques naturels susceptibles d'être étudiés objectivement comme des faits. Collectionner et analyser ses rêves dans un but scientifique renvoie à une pratique bien établie, à laquelle Sigmund Freud obéit lorsqu'il publie en 1899 *L'Interprétation du rêve*.

Cependant, beaucoup d'Européens de l'époque achètent des « onirocritiques » ou clefs des songes. Ces petits dictionnaires regroupent par ordre alphabétique des thèmes oniriques indiquant le sens à leur donner.

Ces publications renvoient à une tradition très ancienne, remontant notamment au Grec Artémidore d'Éphèse (2e siècle). Son *Onirocritique*, traduite, adaptée et largement diffusée depuis la Renaissance, distingue les rêves naturels ne requérant aucune interprétation de ceux qui sont prémonitoires de deux manières : à côté des visions qui annonceraient clairement l'avenir, il y aurait en effet des visions dites allégoriques, dans lesquelles un contenu apparent renverrait à un sens caché, symbolique, analogique, antithétique, etc. Et c'est dans ce cas que des clefs des songes seraient requises pour les interpréter.

Avez-vous rêvez de chiens

Beaucoup de ces publications se vendent dans les campagnes mais aussi dans les villes. Alfred Maury, érudit et historien du 19e siècle, professeur au Collège de France, rapporte qu'à son époque, des marchands ambulants se déplacent dans les rues de Paris et font de la publicité auprès des badauds en criant : « *Avez-vous rêvé de chien ? Avez-vous rêvé de chat ?* » Généralement, selon ces brochures, rêver de chat est en effet de mauvais augure, à l'inverse de rêver de chien. Les clefs des songes ciblent un public plutôt féminin et populaire, mais d'autres, plus chères et mieux imprimées, s'adressent sans doute à un lectorat plus bourgeois et plus cultivé. Des acheteurs semblent être fermement persuadés de la véracité de leurs visions nocturnes, mais d'autres peuvent croire à demi, de façon amusée, comme en témoignent certaines publications adoptant un ton divertissant, voire grivois.

Il faut rappeler que si au 19e siècle les clefs des songes sont reléguées aux marges de la science, une forme d'interprétation onirique conserve, depuis la médecine antique, sa légitimité. Dans le cadre de ce que l'on appelle une sémiologie ou science des signes, les rêves sont perçus comme des signes de maladie. Il ne s'agit pas là de prémonitions surnaturelles mais tout se passe comme si, pour reprendre les mots d'un médecin de l'époque, le corps se plaignait en suscitant des visions nocturnes jouant le rôle de symptômes ou de signes avant-coureurs que le praticien peut décrypter. Freud d'ailleurs s'inscrira en partie dans cette tradition en assignant aux rêves un rôle de symptôme.

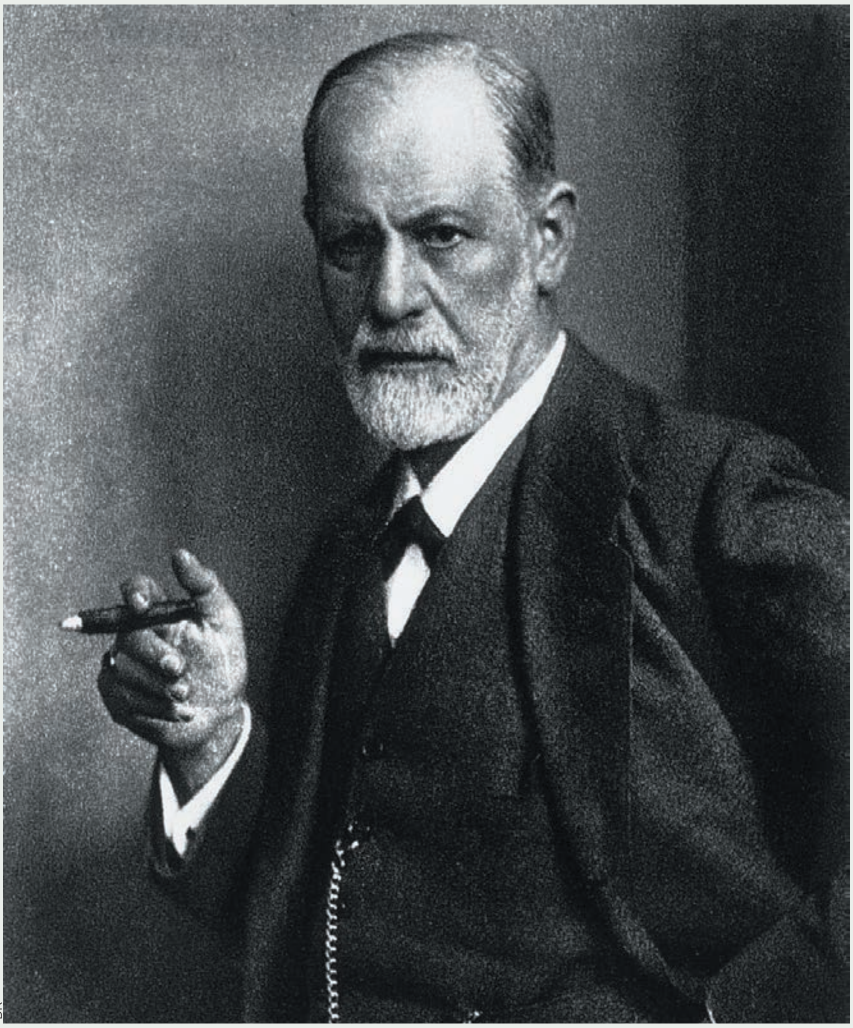
« Nocturnaux »

Au 19e siècle, la science des rêves qu'appellent de leurs vœux les savants s'appuie sur des nocturnaux. Le terme est forgé par Antoine Charma, professeur de philosophie à la faculté de Caen. Il raconte dans *Du sommeil*, en 1851, ce qu'il propose de désigner par le néologisme de « nocturnal », un journal nocturne de ses rêves au sein duquel il puise des exemples. De son côté, A. Maury tient des « cahiers » pendant plus de trente ans. Sans être médecin, il ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Collection Bourgeron/Leemage

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021


DR

Freud et l'interprétation des rêves

En 1899, le neurologue viennois publie *L'Interprétation du rêve*, un ouvrage à la fois original pour son époque et fondateur. Les publications scientifiques ou populaires sur les rêves ne manquaient pas, mais peu d'intellectuels s'étaient frottés à leur interprétation. Le rêve était considéré comme un objet trop incertain pour la recherche, dépendant des souvenirs du sujet. Mais Freud postule que tout ce que rapporte le rêveur est bon à analyser. *«Il entreprend de croiser la tradition médicale et des procédés non reconnus comme scientifiques»*, explique Andreas Mayer, historien des sciences. S'appuyant uniquement sur ses propres rêves, Freud explique comment, par association d'idées, il est possible de déceler leur sens profond. *«Le rêve est la satisfaction déguisée d'un désir refoulé»*, écrit-il. Le titre original, *Traumdeutung*, est provocateur: il désigne l'interprétation populaire des rêves par les diseuses de bonne aventure. L'ouvrage ne reçoit pas l'accueil espéré: les collègues de Freud critiquent les prétentions universalistes de sa méthode. Ce qui ne l'empêche pas, un an plus tard, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, de faire du rêve un moyen d'accéder à l'inconscient. ■

Hugo Albandea

noue des relations avec des aliénistes et devient un collaborateur de leur revue professionnelle, les *Annales médico-psychologiques*, où il publie entre 1848 et 1857 trois articles reposant essentiellement sur l'exemple de ses propres productions nocturnes. Ces textes sont le point de départ d'un livre, publié en 1861 et réédité trois fois, qui rencontre un grand succès en France et en Europe, et devient un classique: *Le Sommeil et les Rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent*. À côté d'A. Maury, son collègue au Collège de France, le sinologue Léon d'Hervey de Saint-Denys tient, lui aussi, depuis son adolescence, des albums où il note et dessine ses rêves et il publie en 1867 *Les Rêves et les moyens de les diriger. Observations pratiques*. A. Charma, A. Maury, L. d'Hervey de Saint-Denys et d'autres auteurs accréditent un corpus d'observations qu'ils estiment fiables et censées détrôner les récits de rêves prémonitoires merveilleux racontés par les clefs des songes.

Automatisme ou art de bien rêver ?

Le Sommeil et les Rêves a fait autorité en son temps, *mutatis mutandis*, comme *L'Interprétation du rêve* de Freud plus tard. À ceci près, et ce point est important, que l'ouvrage d'A. Maury n'a pas un caractère systématique et qu'il souligne plutôt que le rêve est *« le théâtre de contradictions »*. Les lecteurs ont pu puiser chez lui des exemples autant que des théories.

A. Maury met en avant le rôle joué par le corps du dormeur. Il souligne ainsi que ses rêves sont suscités par des sensations internes, maux d'estomac ou érections, n'hésitant pas à évoquer parfois certains de ses rêves érotiques. Il note aussi que beaucoup de rêves naissent de sensations extérieures transformées. Ainsi, dans un rêve qui rappelle un épisode analogue du roman contemporain de Balzac, *La Cousine Bette* (1846), la barre au-dessus de son lit tombe sur son cou à la façon d'un couperet, et il se voit,

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

avec une vitesse vertigineuse, jugé sous la Terreur puis guillotiné avant de se réveiller en sursaut. Ce modèle explicatif se retrouve en 1901 chez un célèbre lecteur d'A. Maury, le philosophe Henri Bergson, qui rapporte comment les aboiements d'un chien entendus dehors deviennent dans son sommeil des huées lors d'une séquence au cours de laquelle il prononce une conférence.

Selon ces savants, le rêve renvoie à un fonctionnement non volontaire de l'esprit dont on peut retrouver au réveil certains mécanismes de formation, par associations d'idées, assonances et jeux de mots. Après avoir rêvé successivement d'un kilomètre et d'un kilogramme, puis de l'île de Gilolo, de la fleur de lobélia et du général Lopez, A. Maury note que ces différentes scènes renvoient à des associations d'idées autour de la syllabe « lo ». La nuit est le règne des automatismes qui libèrent nos « instincts » et nos « passions » peu recommandables qui sont, selon son propre terme, *« refoulés »*. Cet état machinal peut aussi, à l'inverse, activer une mémoire confinant au merveilleux et faire reparaître un passé récent ou parfois très ancien. A. Maury raconte qu'il se trouve *« en rêve transporté aux jours de son enfance et jouant »* à Trilport, au bord de la Marne, et qu'il aperçoit un homme qui lui donne son nom. Il se réveille avec ce nom inconnu en tête. Interrogeant une vieille domestique, il lui demande si elle se souvient de cet individu et elle lui répond aussitôt que c'était un garde du port de Trilport. *« Très certainement je l'avais su comme elle, mais le souvenir s'en était effacé. Le rêve, en l'évoquant, m'avait comme révélé ce que j'ignorais. »* A. Maury n'emploie pas le substantif « inconscient », terme qui s'accréditera plutôt à la fin du siècle. Affirmer que ce rêve renvoie à des souvenirs permet de mener un combat contre les superstitions : après analyse, des visions qui semblaient relever du prodige ne renvoient jamais qu'à des phénomènes psychologiques, certes étonnants mais banals.

Hallucinations ou délires

Loin de valoriser de façon romantique le monde du sommeil, A. Maury, se référant à ses amis aliénistes, présente les rêves comme des hallucinations ou des délires. Il compare souvent le rêveur à un aliéné ou à un vieillard revenu en enfance.

Il faut souligner enfin que, pas plus que les savants contemporains, A. Maury ne cherche à interpréter les rêves à la manière d'Artémidore, qui joue plutôt un rôle de repoussoir jugé plus ou moins superstitieux. Comme dans l'exemple de Gilolo, il s'agit de comprendre un mécanisme de formation plus que de découvrir un sens caché sous-jacent à des associations bizarres. Ce qui ne veut pas dire qu'A. Maury ne laisse pas transparaître des éléments autobiographiques chargés d'émotion dans certains de ses récits oniriques. Ainsi au détour de l'un de ceux-ci évoque-t-il un frère qu'il a *« tant regretté »*. Cette incise intrigante s'éclaire lorsqu'on lit les *Mémoires* d'A. Maury et qu'on apprend que ce frère s'est suicidé.

Pour sa part, L. d'Hervey de Saint-Denys s'abstient de se référer à des explications physiologiques, selon lui hypothétiques, et il déclare s'en tenir à une perspective purement psychologique. Il souligne, comme A. Maury, l'importance du retour du passé dans les rêves et celle des associations d'idées dans leurs formations. Mais il refuse de réduire les songes à de purs automatismes et valorise un type de vision nocturne accompagnée de la conscience de rêver et de la capacité partielle de s'exercer à les diriger : on qualifiera ensuite ces phénomènes de « rêves lucides ». Lorsque certains chercheurs et thérapeutes du 20e siècle étudieront et valoriseront le rêve lucide ou encore le rêve éveillé, à tort ou à raison, ils verront en L. d'Hervey de Saint-Denys un précurseur.

Ces travaux ont formé le socle des recherches ultérieures sur les mécanismes du rêve, de la psychanalyse aux neurosciences. Mais les clefs des songes n'ont jamais disparu. On en trouve d'innombrables sur Internet, à cette différence que les interprétations qui y sont proposées se réfèrent non plus au savoir antique mais à la psychanalyse, Freud et Jung principalement. L'histoire occidentale des rêves ne se raconte donc pas seulement en termes de progrès, mais aussi de sédimentations et d'empilements temporels. ■

J'ai rêvé…

« Une réunion à table ou à table d'hôte. On sert des épinards. Mme E. L. est assise auprès de moi et toute tournée de mon côté. Elle me passe familièrement la main sur le genou. Je fais un geste pour écarter sa main. Alors elle me dit : "Vous avez toujours eu de si beaux yeux !" Et je distingue confusément quelque chose qui ressemble à un dessin représentant deux yeux, ou bien aux verres d'une paire de lunettes. » ■

Sigmund Freud, récit d'un rêve personnel, *L'Interprétation des rêves*, 1899.

Pour aller plus loin…

- **Nuits savantes. Une histoire des rêves (1800-1945)**
  Jacqueline Carroy, EHESS, 2012.
- **Clés des songes et sciences des rêves. De l'Antiquité à Freud**
  Jacqueline Carroy et Juliette Lancel, Juliette (dir.), Belles Lettres, 2016.
- **Clef des songes**
  Michel Delaporte, 1836, rééd. Prairial, 2020.
- **Une histoire du rêve. Les faces nocturnes de l'âme (Allemagne, 1500-1800)**
  Claire Gantet, Presses universitaires de Rennes, 2021.
- **«La circulation des rêves»**
  Jacqueline Carroy (coord.), *Communications*, n° 108, printemps 2021.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

La mécanique des rêves

Comment les rêves se forment-ils ? À quoi servent-ils ? Un point sur nos connaissances actuelles.

Ladybirdanna/Adobe

« Je suis à un buffet. Des personnes me rejoignent pendant que je finis mon assiette. Je vais à la cuisine pour trouver un dessert, mais il n'y a plus rien sauf de drôles de pains. J'en prends trois tranches. Je ne trouve pas d'assiette propre. Je trouve un vase en forme bizarre mais je le repose et je cherche jusqu'à ce que je trouve un bol. »

Un mécanisme universel

Comme Dorothea, qui enregistre ce rêve en 1957 (1), nous avons vécu tous ces moments étranges : les sensations, les émotions, les actions que nous ressentons sont réelles, et pourtant notre corps gît, immobile. Ces hallucinations nocturnes intriguent depuis longtemps les savants. Depuis plus d'un siècle, les travaux de recherche se sont multipliés grâce à la mise au point d'outils exploratoires comme l'électroencéphalographe, mis au point dans les années 1920, ou l'imagerie à résonance magnétique (IRM), inventée en 1980. S'y ajoutent l'observation de dormeurs accueillis en laboratoire et réveillés périodiquement dans leur sommeil, l'analyse des rêves de patients atypiques (victimes de lésions cérébrales ou de handicaps divers) ou encore les expériences animales, sans oublier les analyses des récits collectés dans les banques de rêve. Grâce à ces explorations, nous commençons à mieux comprendre le comment du rêve, à défaut d'en élucider le pourquoi.
Nous rêvons tous, mais seuls certains d'entre nous se souviennent de leurs rêves. C'est le cas si on est jeune ou si

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

on est une femme. De même, les dormeurs des grandes villes rêvent plus que les ruraux ou les habitants de petites bourgades, peut-être parce que le souvenir de nos rêves est lié aux microréveils qui ponctuent naturellement nos nuits. Enfin et surtout, plus on s'intéresse à ses rêves, plus on s'en souvient. Tenir un carnet de rêves au réveil contribue jour après jour à prendre conscience de notre activité onirique. En revanche, il n'y a pas de corrélation entre le souvenir du rêve et les capacités cognitives : une bonne mémoire dans la vie éveillée ne vous garantit pas que vous vous souviendrez du moment où votre patron s'est transformé en dinosaure. Dommage…

4 à 5 heures de nos nuits

Dans les années 1950, l'observation de l'activité cérébrale, motrice et oculaire a permis de distinguer deux types de sommeil, qui alternent au cours de la nuit. Le sommeil paradoxal se caractérise par des mouvements oculaires (d'où son autre nom de sommeil REM : *rapid eye movement sleep*) et une activité électrique du cerveau proche de celle observée durant l'éveil. Il alterne au cours de la nuit avec le sommeil, au cours duquel l'activité cérébrale est plus réduite et le cerveau émet des ondes lentes. On a longtemps cru que les rêves se produisaient uniquement lors du sommeil paradoxal. Mais des travaux plus récents ont permis de constater qu'en réalité, la moitié des rêves environ se produit durant le sommeil lent, même si les rêves du sommeil paradoxal sont plus riches, plus intenses et plus bizarres. En pratique, nous passons donc la majeure partie de la nuit à rêver – probablement 4 à 5 heures.

Rêver en noir et blanc

Bien sûr, nous adorons entendre les rêves les plus étonnants. Ainsi de ce dormeur qui sauve la vie de Donald Trump dans un cinéma en tant qu'agent des services secrets, ou cet autre qui combat aux côtés de son père les fantômes venus hanter sa maison (2). Mais soucoupes volantes, éléphants ailés ou rencontres du troisième type sont en réalité bien rares. Les rêves les plus typiques dans nos sociétés sont : être poursuivi, être habillé de façon inappropriée, tomber, rater un examen, chercher des toilettes, être tué, voler dans les airs ou faire un rêve érotique. Typiques mais pas nécessairement fréquents. Ainsi, les rêves érotiques ne représentent que 2 % des rêves des hommes, et 0,5 % des rêves des femmes. De même, le rêve d'être nu en public est rare mais si marquant qu'on s'en souvient particulièrement. Le plus souvent, nos rêves reprennent des éléments vécus dans les jours passés, les souvenirs de la veille représentant plus de 80 % des éléments incorporés dans notre songe. Le rêve peut aussi intégrer des éléments sensoriels venus de notre environnement réel : c'est ce mécanisme qui fait qu'on rêve d'une sonnerie lorsque notre réveille-matin est en train de véritablement sonner. Par ailleurs, nos rêves sont avant tout visuels. La moitié seulement contient des sensations sonores, et les odeurs et les goûts y sont rares – ce qui correspond à la hiérarchie de nos sens dans la vie éveillée. Enfin nos rêves sont façonnés par notre univers culturel et social. Ainsi, les gens qui ont connu la télévision en noir et blanc rêvent moins souvent en couleur que les autres. C'est d'ailleurs parce qu'ils sont en prise avec notre vie courante que les rêves, témoins de notre univers quotidien, intéressent les historiens et sociologues.

HÉLÈNE FROUARD

J'ai rêvé

…

« Je suis dans un bureau, dans une ville voisine de celle où j'ai grandi. Tout le monde se repose. J'ai besoin d'aller aux toilettes, mais il n'y en a pas, donc j'utilise une canette vide. Je la vide dans les toilettes qui maintenant sont là. » ■

Arlie, femme d'âge moyen, *Dreambank*,1992.

L'onirisme lucide

Certains dormeurs parviennent à rêver tout en ayant conscience. On estime qu'environ 50 % de la population a déjà fait de tels rêves dits « lucides », et que 10 % en font fréquemment. Détail amusant : ces rêveurs, qui peuvent influer le cours de leur songe, choisissent non pas de se livrer à des prouesses sexuelles, comme on aurait pu le penser, mais de voler dans les airs…

Les « rêveurs lucides » sont très recherchés par les spécialistes du sommeil. Grâce à des codes fixés par avance (par exemple des mouvements des yeux ou des contractions du visage), ils peuvent communiquer avec les expérimentateurs tout en continuant leur songe. Quatre équipes ont même récemment réussi à « dialoguer » avec ces rêveurs en leur soumettant des opérations mathématiques simples : certains dormeurs parvenaient à y répondre correctement – sans se réveiller. Ces étonnants résultats sont parus récemment dans la revue *Current Biology*.

Grâce aux rêveurs lucides, les chercheurs approfondissent leur connaissance de l'activité onirique. On sait par exemple aujourd'hui que le songe ne se déroule pas en quelques secondes, comme on l'a longtemps pensé, mais peut prendre jusqu'à une dizaine de minutes. L'utilisation des codes permet aussi d'observer avec précision les transformations de l'activité cérébrale durant le rêve et hors du rêve.

Les lézards aussi

Évidemment, il y a peu de chances que votre chien vous raconte ses nuits. Mais diverses expériences ont permis de démontrer que les animaux rêvaient. En 1979, Jean-Pierre Sastre et Michel Jouvet publiaient dans la revue *Physiology & Behavior* un article fondateur sur le comportement onirique du chat. Les deux spécialistes avaient réussi à supprimer le mécanisme qui inhibe les mouvements musculaires durant le sommeil paradoxal. Résultat, le félin exécutait des mouvements correspon- ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

dant à certaines de ses activités habituelles : toilettage, coups de dent, prise d'une posture de peur. On le voyait aussi donner des coups de patte à un ennemi imaginaire, ou tenter de capturer un objet en réalité inexistant. Et pourtant l'animal était bien endormi, comme en témoignait son absence de réaction aux *stimuli* extérieurs. On a aussi réussi à observer chez le rat l'activation de certaines cellules du cerveau, usuellement actives durant la veille : cette observation a conduit à penser que le rongeur rêvait. Les autres animaux rêvent-ils aussi ? À défaut d'en avoir la preuve, les chercheurs ont pu constater par des observations physiologiques conduites en laboratoire que les mammifères et les oiseaux connaissaient, comme l'homme, des alternances de sommeil paradoxal et de sommeil lent. En 2018, une équipe lyonnaise a ajouté le lézard à cette liste. Ce type de sommeil remonterait donc à l'ancêtre commun aux mammifères et aux reptiles, il y a 350 millions d'années. Or qui dit sommeil paradoxal laisse supposer des rêves associés…

Le rêve : utile ou non ?

Cette question est probablement l'une des plus complexes et a donné lieu à des nombreuses hypothèses au cours de l'histoire. Nos ancêtres y ont longtemps vu un signe prémonitoire permettant d'éclairer l'avenir. La psychanalyse a représenté un premier effort pour décrypter le songe comme production psychologique : pour Freud, le rêve est un réemploi des éléments et affects de la vie diurne du dormeur, transformés et réinterprétés. Pour leur part, les neurosciences proposent diverses hypothèses.

• **La première** consiste à penser… que le rêve ne sert à rien. Allan Hobson et Robert McCarley ont proposé cette hypothèse dès 1977. Selon eux, le rêve ne serait qu'une façon d'intégrer et de donner sens à des signaux émis durant le sommeil, par exemple des sensations ou des émotions liées au fonctionnement de l'hippocampe ou des amygdales. De même, rêver que l'on vole pourrait être une façon de rendre cohérent les moments du sommeil où le cerveau oublie le reste du corps et ne perçoit donc plus la pesanteur. Ces hypothèses sont toutefois loin de satisfaire les spécialistes actuels. Une autre piste consiste à voir dans le rêve un outil pour aider à la mémorisation des événements et apprentissages de la veille. Le rêve pourrait aussi être un protecteur du sommeil, en incorporant les *stimuli* extérieurs afin de protéger le dormeur de l'éveil. C'est le cas par exemple lorsqu'on rêve que l'on est sur un pont de bateau, face au vent, alors qu'en réalité nos couvertures sont tombées et qu'on a froid.

> *Les gens qui ont connu la télévision en noir et blanc rêvent moins souvent en couleur que les autres.*

• **En 2000,** le chercheur Antti Revonsuo a proposé une autre explication : le rêve serait le fruit d'une évolution adaptative – une hypothèse confortée par le fait que le rêve existe chez de nombreux animaux. Il nous aurait permis au cours du temps de nous entraîner – sans danger – à réagir aux situations dangereuses ou menaçantes. En 2007, son collègue Tore Nielsen a mené une étude auprès de 200 mères qui venaient d'accoucher. 86 % de leurs songes concernaient leur bébé, dont trois quarts le présentaient en danger. De fait, le sommeil a une action bénéfique sur les émotions négatives : il permet de les digérer, c'est-à-dire de nous rendre moins émotionnel le lendemain matin, après avoir dormi sur un événement désagréable ou stressant. Le rêve, très riche en émotions, pourrait ainsi être le théâtre mental nocturne permettant de revivre mentalement les émotions de la veille sans que notre corps les ressente (sans adrénaline) et de les associer à d'autres souvenirs pour se désensibiliser. L'échec de ce mécanisme conduirait au cauchemar, c'est-à-dire au mauvais rêve qui nous réveille. Ce lien entre rêve et émotion a même conduit quelques chercheurs comme Mark Solms ou Perrine Ruby à faire le lien entre neurosciences et psychanalyse.

• **L'entraînement en rêve** pourrait aussi servir à mieux gérer nos interactions sociales : en nous mettant en rêve à la place d'autrui, nous développerions notre empathie et nos émotions. Enfin, le rêve pourrait également permettre de développer notre créativité grâce à une pensée plus imagée et plus associative : Albert Einstein dit avoir découvert la théorie de la relativité pendant un rêve qui comportait trois vaches.

Aucune de ces hypothèses, cependant, ne peut être facilement testée. Peut-être d'ailleurs les raisons se combinent-elles entre elles, ou alternent-elles selon les rêves ? En la matière, les chercheurs ont encore du travail.

On le voit, le rêve est donc loin d'être un simple divertissement ou prétexte de discussion entre collègues. À l'articulation entre notre vie intime et nos actions extérieures, il peut offrir aux sciences humaines un angle de vue inédit pour explorer notre vie sociale. ■

(1) **Dorothea,** rêve 256, *Dreambank*, 24 août 1957.
(2) **Rêveur td2017,** Sleep and Dream Database, 7 avril 2017, et **Reveur recent_dreams_2015,** 16 octobre 2015

Pour aller plus loin…

- **« Les aveugles voient-ils en rêve ? »** Isabelle Arnulf, *Cerveau & Psycho*, n° 119, mars 2020.
- **« Pourquoi rêvons nous ? Les réponses inattendues des neurosciences »** Isabelle Arnulf, *Pour la science*, n° 459, janvier 2016.
- **« La science des rêves »** Cité des sciences et de l'industrie, cycle de conférences de la saison 2015-2016, vidéos accessibles sur la chaîne Universcience.
- **« Le mystère des rêves lucides »** Arte, 8 novembre 2016 (52 minutes).

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Songes d'ailleurs

Si tous les peuples du monde rêvent, la lecture qu'ils font de leurs visions nocturnes varie. Certains leur attribuent de multiples pouvoirs et en font un usage intensif pour la conduite individuelle et collective de leur vie.

Nicolas Journet

L'anthropologue américain Robert Lowie était, selon ses propres mots, un *« rêveur chronique et obstiné »* qui ne manquait pas de noter les visions que chacune de ses nuits lui apportait. Il en fit un recueil de morceaux choisis, publié en 1966, dans lequel il soulignait que ses propres habitudes l'avaient grandement aidé à comprendre les rêves des Crows et des Inuits, avec lesquels il travaillait. La seule différence, notait-il, est que *« je ne considère pas ces expériences comme des révélations mystiques, alors qu'eux le font »*.

J'ai rêvé…

En 1976 l'ethnologue Dennis Tedlock a eu l'idée de soumettre son rêve de la veille à un guérisseur maya. Il raconte : « J'ai vu paraître un geai, et j'ai tendu la main pour l'inviter à s'approcher. L'oiseau est venu et a frotté son poitrail contre mes doigts serrés. Un instant plus tard, il était sur une couverture, mais sur le dos, comme s'il était malade, et je lui ai tendu un petit morceau de pain. Puis il a disparu. » Et voici la prédiction du shaman : « L'oiseau signifie que tu vas avoir un descendant. Mais il semble que l'enfant pourrait être souffrant à la naissance. Ici, quand nous rêvons que nous attrapons un oiseau, quelle que soit l'espèce, et que nous le glissons dans la poche ou dans la chemise, nous sommes assurés qu'un enfant va nous venir. » ■

R. Lowie n'était pas le premier de sa profession à s'intéresser à la vie onirique des peuples du monde. Universelle mais utilisée de manières très différentes, l'activité onirique fut précocement considérée comme un objet idéal de comparaison entre les cultures. L'anthropologie moderne naquit en effet en même temps que se développait en Occident une science du rêve comme phénomène purement intrapsychique *(p. 32)*. Les ethnographes du début du 20e siècle auront souvent pour souci de vérifier ses thèses. Ainsi Bronislaw Malinowski, en 1927, arriva à la conclusion que si les habitants des îles Trobriand n'étaient pas troublés par leurs rêves, c'était que leur sexualité était libre et leur esprit exempt de contenus refoulés. Il tenait pour peu important que les Trobriandais par ailleurs fassent un usage prémonitoire de certains songes et se prétendent capables d'« envoyer » des rêves amoureux à autrui par des moyens magiques. Son approche des rêves mélanésiens souffrait du fait qu'elle n'avait pas d'autre objectif que de tester la théorie alors montante dans l'onirologie occidentale, la psychanalyse.

À chaque civilisation son rêve ?

Des anthropologues culturalistes américains se posèrent néanmoins la question de savoir s'il existait, au-delà des fantasmes personnels, des modèles de rêves partagés par les membres d'une même culture. La réponse exigeait le recueil de contenus de rêves aussi nombreux que possible et leur classement en motifs et genres différents. Typique de cette démarche, l'œuvre de Jackson Steward Lincoln (1935) affirme que de nombreuses sociétés distinguent les songes « ordinaires » ou « individuels » de ceux qui présentent un contenu intéressant, et peuvent être recherchés à des fins divinatoires, initiatiques ou thérapeutiques. Même si son travail sur les Amérindiens n'aboutit qu'à une typologie, il montre que la spécificité des rêves dans une culture donnée ne tient pas seulement à leur contenu mais à l'idée et la pratique qu'en font les intéressés. Car si le contenu des rêves des individus peut se retrouver un peu partout dans le monde, l'interprétation qui en est donnée, les effets qui leur sont attribués, les usages qui peuvent en être faits relèvent de savoirs collectifs variés et de traditions incompatibles avec la psychologie moderne.

Alors que la psychologie conçoit le rêve comme un message brouillon que le rêveur s'envoie à lui-même, les théories traditionnelles imputent ces images involontaires et incontrôlables à des agents, des entités, des forces ou des processus extérieurs au cerveau du rêveur. Dans les textes grecs archaïques, les rêves des héros sont des messages envoyés par les dieux. En Afrique traditionnelle, ce ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Pour de nombreux groupes aborigènes d'Australie les rêves, comme les mythes, parlent du «temps des origines». Aussi le rêve est -il la source de leurs arts graphiques et musicaux.
Ici l'artiste aborigène Roderick Maralngurra et son écorce peinte représentant Naworro, l'esprit ancestral de son clan Ngalngbali, sis en terre d'Arnhem (Australie).

Ben Tweedie/Corbis/Getty

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

▶ sont les ancêtres qui s'adressent ainsi aux vivants, ou bien encore des sorciers qui les agressent. Dans les cultures natives amérindiennes, ce sont souvent des esprits de la nature qui peuplent les songes. Quant au rêveur, il n'est pas passif. Ainsi, Thomas Gregor expose, en 1981, la théorie onirologique des Mehinaku, une communauté amérindienne du Brésil: durant le sommeil, c'est, disent-ils, *«l'âme de l'œil»* du rêveur qui s'échappe et erre dans la forêt, aux alentours du village, où il fait des rencontres – esprits animaux, êtres humains connus ou inconnus –, et entre en interaction avec eux. Mais, disent les Mehinaku, ces visions ne sont possibles que si la personne rencontrée est elle-même endormie, et que l'«âme» de son œil divague aussi.

Autrement dit, le rêveur vit une expérience qui a effectivement lieu, quelque part en dehors de lui. Certains Mehinaku, note T. Gregor, expliquent qu'ils n'aiment pas rêver, car ils craignent d'accomplir la nuit des actes inconsidérés. Ils prennent donc leurs songes au sérieux, et se réveillent souvent pour essayer immédiatement d'en extraire le message. Leur cas n'est pas du tout isolé, et d'innombrables traditions professent une approche «réaliste» des rêves, considérant que les images oniriques correspondent à des événements qui se déroulent dans un monde parallèle. D'où le trouble vécu à l'occasion par des observateurs étrangers. Un missionnaire en Mélanésie raconte que, de retour après plusieurs jours en voyage, il tombe sur un villageois qui lui réclame de payer le prix de deux courges qu'on lui a subtilisées la veille dans son jardin. Le missionnaire s'étonne, et fait valoir qu'il était absent. Le villageois n'est pas convaincu, s'en va, puis revient et déclare: *«Cette nuit, j'ai fait un rêve, et je t'ai vu entrer dans mon jardin. Peu importe que tu aies été absent: c'est quand même toi qui l'as fait.»* Perplexe, le missionnaire n'a pas d'autre solution que de payer. De telles conceptions donnent au rêve une valeur de vérité comparable à celle, par exemple, des visions délibérément provoquées par les shamans ou les devins, à l'aide ou non de substances psychotropes, et qui ont valeur de révélation, de prédiction, ou de diagnostic.

Des messages à décoder

Un point pourtant permet au psychanalyste et à l'onirologue «natif» de tomber d'accord: les rêves ne sont pas transparents. Même mis en forme de récits, leur sens est caché. En psychanalyse, on dira qu'ils présentent deux faces: un contenu «manifeste» (le récit) et un contenu «latent», qui ne peut être atteint qu'après interprétation. Dans de nombreuses pratiques traditionnelles, occidentales ou non, les rêves sont lus à l'aide de «clés» (les «clés des songes») qui concernent bien autre chose que le psychisme du rêveur. Le parallèle s'arrête donc là car en psychanalyse freudienne, le décodage est obtenu par l'application à des éléments biographiques propres au rêveur de règles de «condensation» et «déplacement». Les anthropologues, eux, rapportent plutôt des pratiques d'interprétation fondées sur des analogies objectives. Les Mehinaku, par exemple, disent qu'un rêve de chemin bien dégagé

prédit la survenue d'une calvitie, qu'un rêve d'incendie annonce une crise de fièvre, et qu'un rêve d'envol de fourmi annonce la mort d'un proche (car les fourmis volantes vivent très peu de temps). Philippe Descola, spécialiste des Jivaros, a décrit en détail le système oniromancique des Achuars d'Équateur. Ces derniers ont une théorie du rêve proche de celle des Mehinaku: la nuit, l'«âme» du dormeur divague hors de son corps et fait des rencontres. Ils distinguent trois sortes de visions oniriques: annonciatrices pour la chasse, mauvais augures, contacts avec des esprits ou des proches défunts. Les prophéties de chasse et les mauvais augures sont analysés dès le réveil à l'aide d'homologies: voir en rêve le visage d'une femme en pleurs annonce une rencontre avec des singes hurleurs, rêver que l'on tire une pirogue hors de l'eau prédit que l'on va tuer un tapir (un animal qui souvent se jette à l'eau pour échapper au chasseur). Ces lectures procèdent parfois par inversion et symétrie: rêver à une troupe d'hommes menaçants annonce une rencontre avec des porcs sauvages, tandis qu'apercevoir en rêve un troupeau de porcs annonce un combat avec des ennemis. La lecture des rêves ne repose pas sur un catalogue fixe de clés, mais sur la mise en œuvre de correspondances disponibles sur l'axe homme-animal, ou nature-culture, que les rêveurs mobilisent au fil de l'analyse. L'auteur conclut que ce système *«fonctionne en combinant un nombre limité de codes avec un nombre limité de règles: il sélectionne dans l'infinie diversité du matériau onirique des images puisées dans les registres zoologiques, technologiques et sociologiques pour les soumettre aux règles simples de conversion (inversion et homologie) qui les doteront d'une signification auspicieuse ou funeste.»* Puis il ajoute que ce mode de lecture des rêves rappelle fortement l'analyse structurale des mythes. De là à penser, comme le suggérait Edward Tylor plus d'un siècle plus tôt, que ces derniers sont des transformations des premiers, il n'y a qu'un pas à franchir. Certains groupes aborigènes d'Australie n'ont qu'un unique mot pour désigner rêves et mythes.

Les effets sociaux des songes

Mais l'étude des oniromancies traditionnelles ne serait peut-être qu'une curiosité intellectuelle si dans les sociétés qui les pratiquent, leurs énoncés n'avaient pas une importance et des effets bien différents de ceux que la science leur accorde. Nos rêves n'affectent que nous-mêmes, et au mieux finissent dans notre journal intime ou dans le cabinet d'un analyste. Les songes ont eu, dans le passé de la plupart des cultures, et dans des traditions encore vivantes, des usages cruciaux, qui affectent non seulement les individus, mais la collectivité. Ces usages sont très couramment prédictifs, explicatifs, divinatoires, thérapeutiques. On a vu comment les Achuars «rêvent» la chasse du jour à venir, prédisent les accidents et mauvaises rencontres. Ils dialoguent aussi avec leurs morts, qui leur font part de leurs griefs. Les habitants des îles Andaman attribuent souvent à leurs mauvais rêves la responsabilité de causer les maladies, et à de bons rêves le pouvoir de les guérir: chez eux, les guérisseurs s'appellent des «rêveurs». Certains peuples attribuent des conséquences encore plus durables aux rêves. Benjamin Kilborne rapporte que chez les Sioux, on redoute que les garçons fassent des «rêves de lune»: la lune leur apparaît et leur propose de choisir entre un arc et un bandeau de portage. S'ils prennent l'arc, ils seront des hommes, mais le choix du bandeau fera d'eux des «berdaches», c'est-à-dire des travestis. Les rêves peuvent être initiatiques: très couramment, chez les Indiens des plaines, l'accession à l'âge adulte est conditionnée à l'obtention, en rêve, d'un esprit protecteur. Leslie Spier cite un informateur yuman de l'Arizona: *«Tout individu qui est riche et a du succès a dû rêver à quelque chose. Ce n'est pas parce qu'il est travailleur qu'il devient prospère, mais parce qu'il a rêvé.»* Les chants, les naissances, les guérisons, la sorcellerie, les pouvoirs du shaman, les exploits guerriers, les qualités de *leadership*: toutes ces capacités ne s'obtiennent que par le rêve.

Les usages du rêve peuvent être ouvertement collectifs: c'est par le rêve que le shaman omaha désigne le totem du groupe, et chez les Shoshones ou chez les Paviotsos (Nevada), c'est par le rêve que le chef est désigné. L'importance prophétique du rêve peut être telle qu'il affecte un peuple entier: c'est à la suite d'un rêve qu'Abraham se met en marche vers le pays de Canaan. C'est aussi en rêve que Mohammed reçoit le message du Coran, et le rêve est resté en islam une manifestation du sacré, mobilisée jusque dans les combats des jihadistes d'aujourd'hui.

Se limiter à considérer le rêve comme un phénomène intime et subjectif est le propre de la psychologie moderne. Dans de nombreuses cultures, c'est un objet de communication et un levier pour l'action, inaccessible en soi, mais capable de façonner une culture, d'instituer des pouvoirs et d'agir sur le destin de tous. ■

Pour aller plus loin…

- **The Dream in Native American and Other Primitive People**
  Jackson Steward Lincoln, 1935, rééd. Dover Books, 2003.
- **Théorie des pouvoirs et idéologie. Étude de cas en Côte d'Ivoire**
  Marc Augé, Hermann, 1975.
- **«Pattern, structure, and style in anthropological study of dreams»**
  Benjamin Kilborne, *Ethos*, vol. IX, n° 2., été 1981.
- **«"Far, far away my shadow wandered…": The dream symbolism and dream theories of the Mehinaku Indians of Brazil»**
  Thomas Gregor, *American Ethnologist*, vol. VIII, n° 4, octobre 2009.
- **«Head-shrinkers versus shrinks: Jivaroan dream analysis»**
  Philippe Descola, *Man*, vol. XXIV, n° 3, septembre 1989.
- **«The new anthropology of dreaming»**
  Barbara Tedlock, *Dreaming*, vol. I, n° 2, 1991.
- **«The dreams of Islamic State»**
  Iain R. Edgar, *Perspectives on Terrorism* , vol. IX, n° 4, août 2015.

Mot-clé

▪ ORINOMANCIE

Du grec *oneiros* (songe) et *manteia* (prédiction), l'orinomancie désigne la pratique de la divination à partir des rêves.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Les cauchemars source d'histoire

Les rêves en temps de guerre permettent aux historiens de mieux comprendre ces passés douloureux.

Adèle Cailleteau
Journaliste scientifique.

Une nuit de 1934, un médecin vivant à Berlin rêve : alors qu'il s'apprête à s'allonger pour lire un ouvrage sur le peintre Matthias Grünewald, les murs de son appartement disparaissent, *« conformément au décret sur la suppression des murs du 17 de ce mois »*, entend-il au même moment hurler au haut-parleur. Ce songe est l'un de ceux qu'a collectés Charlotte Beradt auprès de Berlinois entre 1933 et 1939. Persuadée que *« le IIIe Reich a condamné un grand nombre de personnes à faire des rêves très semblables »*, cette militante communiste entame une collecte de ces récits.

Oncle Jean

Sa démarche est politique, mais elle est aussi historique : C. Beradt veut que ces rêves puissent rendre compte *a posteriori* de la période nazie. *« Ils pourraient être retenus le jour où l'on ferait le procès de ce régime en tant que phénomène historique,* écrit-elle, *car ils semblaient pleins d'enseignements sur les affects et les motifs des êtres qu'on insérait comme des petites roues dans le mécanisme totalitaire. »* Avec l'aide d'amis et en particulier d'un médecin qui note les songes de ses patients, elle récolte les rêves de plus de 300 Allemands. Elle y remplace les noms de Hitler, Goebbels et Goering par « oncle Jean, Gérard, Gustave » et « arrestation » par « grippe », puis les envoie en Angleterre. Juive elle-même, C. Beradt fuit l'Allemagne en 1939 et fait paraître quelques-uns des rêves recueillis dans la revue *Free World* en 1943, alors qu'elle est exilée aux États-Unis. Prise par l'obligation de gagner sa vie, elle oublie sa collecte, se la remémore vingt ans plus tard et publie *Rêver sous le IIIe Reich* (*Das Dritte Reich des Traums*) en 1966. Son but : montrer ce que savent les sujets d'un régime totalitaire en cours d'installation.

Au moment de la sortie du livre, la dictature nazie fait déjà l'objet de travaux historiques. Mais ce recueil apporte ce qu'aucune autre source ne fournit aux historiens du IIIe Reich, estime Reinhart Koselleck, célèbre spécialiste de l'Allemagne moderne et contemporaine. Les rêves *« nous font rentrer de façon exemplaire dans les niches de la vie apparemment privée où pénètrent les ondes de la propagande et de la terreur*, explique-t-il dans la postface du recueil qu'il signe en 1981. *Ce ne sont pas seulement des rêves de terreur, ce sont aussi et surtout des rêves sous la terreur, qui poursuit les gens jusque dans leur sommeil. »* En témoignent par exemple les références à l'incendie du Reichstag ou l'apparition, dans la moitié des récits, d'organisations du parti nazi comme les Jeunesses hitlériennes, les SS, les SA. R. Koselleck souligne l'intérêt de la documentation onirique pour accéder à l'inaccessible : le régime de terreur et les camps de la mort nazis.

Une expérience onirique collective

Pour comprendre ce que la Shoah a fait à ses victimes, pour comprendre cette expérience *« de la mort quand on est encore en vie »*, Barbara Engelking propose aussi de se pencher sur les rêves. Cette source, qui relève du très intime, vient compléter des documents « objectifs » pour éclairer le processus de persécution au prisme de l'émotion des victimes.

L'historienne de la Shoah s'appuie sur 137 rêves relatés par 61 personnes. Ici aussi, la terreur poursuit les rêveurs jusque dans leur sommeil : les scènes du jour sont revécues la nuit et les récits oniriques offrent un accès direct à la violence subie, sans euphémisme ni censure. Mais inversement aussi, l'activité onirique influence celui qui ne rêve plus. L'incertitude et le danger étant à leur paroxysme, les rêveurs observent avec d'autant plus d'attention tout signe éventuel révélé la nuit. Rosa, une prostituée vivant dans le quartier aryen de Varsovie, abrite le docteur Reicher, juif. Une nuit, elle rêve que sa mère vient la voir pour la prévenir d'un grand danger. *« C'est un avertissement »*, dit-elle au docteur à son réveil, elle lui demande de partir. Trois jours plus tard, en pleine nuit, la Gestapo pénètre chez elle à la recherche d'un Juif, raconte-t-il dans ses mémoires. Dans la moitié des rêves du corpus, les rêveurs rencontrent des morts, qui souvent apportent du réconfort aux vivants. Et c'est justement dans les similitudes que les rêves d'une même période entretiennent les uns avec les autres que B. Engelking voit leur intérêt historique. Bien sûr, chaque rêve dépend de la personnalité du dormeur, de sa vie person-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Carl Mydans/The Life Picture Collection/Getty

Un soldat américain dormant pendant l'avancée sur Rome lors de la Seconde Guerre mondiale.

nelle, familiale. Mais la présence récurrente de figures identiques offre aussi des éléments sur le contexte de l'époque : *« Un plus grand nombre de rêves de la même époque historique peut être la preuve que nous sommes en présence d'une sorte d'expérience onirique collective. »*
Barbara Hahn fait le même constat : auteure d'un essai sur les songes au 20e siècle (1), elle note des similitudes entre des récits de rêves de personnes qui ne se connaissent pourtant pas. L'extrême violence atteinte à plusieurs périodes au cours de ce siècle est d'après elle à l'origine de nouveaux types de rêves : *« Comment rêve-t-on quand la vie est un cauchemar ? »*, interroge-t-elle. Des rêveurs se voient par exemple morts dans leurs songes, comme Jorge Semprun, enfermé dans le camp de Buchenwald en raison de son engagement politique, ou le philosophe Theodor Adorno, qui s'était exilé pour échapper à la déportation. Le rêve *« est un savoir qui ne trouve pas d'autre forme d'expression »* et c'est à ce titre qu'il est riche d'enseignements sur le passé.

J'ai rêvé
...

« Je suis dans une grande maison vide. Mon frère et moi sommes habillés en soldats ; nous nous pourchassons. Je le vois avant qu'il me repère et tire d'un coup de 16. Curieusement, les balles font le bruit d'un pistolet à air comprimé. Il y a peu d'impact, pas du tout la force de frappe attendue. Quoi qu'il en soit, il tombe à terre et je me précipite immédiatement à son secours. J'ai beaucoup de peine pour lui et pour ce que j'ai fait. » ■

Dreambank, rêve d'un vétéran du Vietnam, 1980.

Une source pas comme les autres

Mais comment traiter ce savoir d'un genre si particulier, à la frontière de la fiction ? C'est pour B. Engelking un *« exercice historiographique »* d'un nouveau genre, tandis que R. Koselleck écrivait sobrement que les rêves *« ne font pas partie du canon des sources historiques »*. Ils invitent tous les deux à les utiliser, mais avec prudence.
L'accès aux sources constitue une première difficulté pour les historiens : ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

TROIS QUESTIONS À JEAN-CLAUDE SCHMITT

Une fenêtre sur le Moyen Âge

Les rêves traversent le temps en s'imprégnant de leur époque. Au Moyen Âge, ils sont baignés dans la culture chrétienne du temps.

Vous vous intéressez aux rêves des hommes et femmes du Moyen Âge. Comment avez-vous accès à ces songes ?

J'ai travaillé sur l'iconographie des rêves, et en même temps sur les récits de rêves à la première personne : ils se multiplient dans les écrits de nature autobiographique, à partir des 11e, 12e et 13e siècles, dans les milieux cléricaux et monastiques, puis laïcs. Cette époque est l'âge d'or de l'introspection : le sujet se cherche, le péché se traque dans une démarche pénitentielle où visions et songes jouent un grand rôle. Bien sûr, ces récits sont des reconstructions *a posteriori* : le rêve est toujours inatteignable, même lorsque nous nous le racontons à nous-même ; nous assemblons des bribes de souvenirs en cherchant à leur donner une logique narrative. De plus, les rêves que j'étudie sont généralement en latin : soit un filtre de plus, puisque ce n'est pas la langue maternelle des clercs qui ont transcrit leurs rêves. Enfin, ces récits s'inscrivent dans une culture spécifique, le christianisme, qui influe sur la façon de les présenter, de même qu'aujourd'hui, quand nous réfléchissons à nos rêves, nous nous référons au moins implicitement à la psychanalyse et aux notions d'inconscient et de refoulement. Et pourtant, je ne doute pas de l'authenticité des récits médiévaux de rêves que j'étudie.

EHESS

Directeur d'études à l'EHESS, Jean-Claude Schmitt a publié Rêves de soi au Moyen Âge *(avec Gisèle Besson, Anacharsis, 2017) et* Le Cloître des ombres *(Gallimard, 2021).*

Quelle est le sens qu'on donne alors aux rêves ?

Chez les Grecs et les Romains, les rêves (*somnia*) étaient classés selon leur signification. Dans l'Antiquité tardive, on intègre les rêves décrits par la Bible – ceux de Jacob ou de Daniel par exemple. Et peu à peu, la classification des rêves évolue. Ils sont désormais distingués en fonction de leur origine : il existe des rêves envoyés par Dieu et d'autres par le diable – les femmes sont censées en être les proies faciles. Enfin, il y a des rêves produits par le corps de l'homme, qui sont plus ambigus. Distinguer si le rêve est d'origine divine ou diabolique est crucial, car on y cherche des indices pour connaître son destin vis-à-vis de Dieu, savoir si on est bien préparé à la mort, si on sera sauvé dans l'au-delà. Les rêves sont prémonitoires, mais leur sens est incertain. Leur interprétation requiert donc un savoir critique et une expérience. D'où la science des rêves, qui se développe au Moyen Âge et à la Renaissance : on fait appel aux clercs, jugés les plus à même de différencier les bons des mauvais rêves ; mais on trouve aussi des personnes ordinaires capables de telles interprétations, comme par exemple la mère de Guibert de Nogent, connue par l'autobiographie rédigée par ce moine du 12e siècle.

Quel type d'informations vous apportent ces récits ?

Ils nous offrent accès à la subjectivité du rêveur. Par exemple, Giovanni Morelli, marchand florentin du début du 15e siècle, raconte lui-même, en italien, comment il a perdu son fils Alberto, âgé de 9 ans. Ne pouvant admettre que l'enfant, malade, allait mourir, il ne lui a pas fait donner les derniers sacrements. Pendant un an, il se sent coupable et fait de terribles cauchemars. Puis le jour anniversaire de la mort d'Alberto, il entre pour la première fois dans sa chambre, qu'il avait condamnée, se couche sur le lit et rêve d'un oiseau blanc qui s'élève au ciel. Il comprend alors que l'âme de son enfant est sauvée, ce qui l'apaise. À travers les récits de rêves, on a aussi accès à des informations sur la société de l'époque, et les deux plans s'entremêlent. C'est le cas dans les visions et les rêves de Richalm de Schöntal, à qui je viens de consacrer un ouvrage. Ses rêves permettent de comprendre la communauté monastique dans laquelle il vit, sa sociologie, ses conflits interpersonnels, etc., mais aussi le rapport que l'auteur entretient avec les démons, les esprits et les revenants qui peuplent ce monastère. À l'échelle individuelle comme à l'échelle collective, les rêves ouvrent donc une fenêtre sur toutes les réalités imaginaires et sociales du Moyen Âge. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLÈNE FROUARD

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

B. Engelking a peiné à constituer son corpus de rêves sur la Shoah, malgré *« les centaines de témoignages, mémoires publiés ou journaux intimes qui nous sont parvenus »*. Pour qu'un rêve nous parvienne, il faut en effet qu'il soit remémoré, retranscrit et rapporté. D'autre part, l'historien n'a pas accès aux rêves eux-mêmes, mais seulement à leur remémoration par le rêveur, parfois des années plus tard, avec le risque que le souvenir en ait été modifié. Enfin, comment les interpréter ? Faut-il tenter de les décrypter à l'aune des affects du rêveur ? Ou en analyser le contenu en en restant aux faits explicites tels qu'ils sont rapportés ?

B. Engelking choisit de se concentrer sur le contenu du rêve. *« M'importent également les interprétations de leurs propres rêves par les rêveurs eux-mêmes »*, précise-t-elle. C. Beradt, quant à elle, construit son livre autour de l'idée que les rêves révèlent l'impact du totalitarisme sur les psychismes. Mais partant du principe qu'il peut y avoir des « rêves politiques », elle écarte toute interprétation psychanalytique. Pour l'historien britannique Peter Burke aussi, la théorie psychanalytique d'interprétation des rêves interdit d'envisager les rêves comme des sources historiques. En effet, pour Sigmund Freud, les rêves n'ont qu'une signification individuelle et universelle exprimant les désirs inconscients du rêveur ou recèlent des représentations valables partout et tout le temps. *« C'est pour sa négligence d'un troisième niveau de signification, le niveau social, que la théorie classique peut être, à juste titre, critiquée »*, écrit P. Burke dans son plaidoyer « L'histoire sociale des rêves », publié dans les *Annales* en 1973.

Sexe ou politique?

Il s'attache dans cet article à *« prouver que les rêves ont une histoire, qu'il sera un jour possible d'écrire une histoire sociale des rêves »*. Il s'y attelle en étudiant 120 rêves retranscrits par quatre hommes ayant vécu en Angleterre ou en Amérique au 17e siècle. Il compare les thèmes récurrents de ces rêves avec les 10 000 rêves recueillis par le psychologue Calvin Hall auprès d'Américains dans les années 1940. Dans son corpus du 17e siècle, P. Burke relève par exemple seize rêves de guerre ou de politique, dont onze sont en lien avec la guerre civile de 1642-1655. À l'inverse, C. Hall trouve que les rêves faits 300 ans plus tard – aux États-Unis et juste après les horreurs de la Seconde Guerre mondiale – n'ont que *« peu ou rien à dire des événements actuels »*. Le constat est d'autant plus frappant qu'il a recueilli ces rêves au moment où la bombe atomique était lâchée sur le Japon.

« Si les rêveurs du 17e siècle sont plus portés à symboliser leurs inquiétudes personnelles en termes politiques, ce fait nous dit déjà quelque chose sur la valeur émotionnelle de la politique au 17e siècle », en conclut P. Burke. Il émet l'hypothèse que l'évolution des principaux thèmes abordés dans les rêves correspond à des changements sociétaux. Peu des rêves du 17e siècle analysés sont relatifs à la sexualité mais beaucoup aux problèmes publics, religieux ou politiques. Ce constat conduit P. Burke à penser que la répression exercée au 17e siècle touchait davantage les tentatives politiques et religieuses, alors que les tentatives d'ordre sexuel étaient à l'époque moins réprimées qu'aujourd'hui.

Revenant en 2018 à son plaidoyer pour une histoire sociale des rêves, P. Burke note un accroissement des travaux sur les rêves depuis les années 1990. Certains portent sur l'influence de la culture sur les rêves, d'autres sur les rêves comme une source pour l'histoire culturelle. Mais, à sa grande surprise, peu abordent un aspect fondamental : *« La manière dont les rêves, comme les plaisanteries, donnent des éléments de compréhension sur ce qui est réprimé ou refoulé de la conscience à une époque donnée. »* ■

(1) **Barbara Hahn,** *Endlose Nacht. Träume im Jahrhundert der Gewalt*, Suhrkamp, 2016 (*Nuit sans fin, les rêves dans le siècle de la violence*).

Des banques pour tous les rêves

Pour étudier les rêves, les historiens disposent de récits collectés au cours du temps : récits de vie, souvenirs, carnets de rêves de savants du 19e siècle, ou encore disques ; comme cet étonnant album intitulé *The Dream World of Dion McGregor* (*Le Monde rêvé de Dion McGregor*). Édité en 1964, il permet d'entendre la voix d'un musicien new-yorkais, Dion McGregor, qui racontait ses rêves en dormant. Bien heureux s'est trouvé son colocataire de l'avoir enregistré toutes les nuits pour en garder une trace. Plus récemment se sont développées des banques de rêves interrogeables en ligne. De la Dreambank à la Sleep and Dream Database, elles rassemblent plusieurs dizaines de milliers de rêves recueillis auprès du grand public, des cauchemars de vétérans de la guerre du Vietnam aux rêves de covid.

Les rêves semblent en dire tant sur celui qui les produit qu'ils ont même été collectés dans un but de contrôle. Alors que la psychanalyse était en vogue au début du 20e siècle, les fonctionnaires de l'Empire britannique se mirent à collecter les rêves des indigènes d'Asie, d'Afrique et du Pacifique pour mieux comprendre leurs sujets. L'administration coloniale obtint-elle ce qu'elle voulait ? Pas vraiment, d'après l'historien Erik Linstrum dans son ouvrage *Ruling Minds Psychology in the British Empire* (2016). Les études qui faisaient état d'une pathologie indigène à partir des rêves étaient forcées, aussi, de souligner les dégâts causés par l'autorité britannique… ■ A.C.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Sociologie de nos nuits

Depuis plusieurs décennies, des sociologues tentent de donner du sens à nos rêves. Un pari difficile.

Gaétane Poissonnier
Journaliste indépendante.

Au début du 20e siècle, en plein essor des théories freudiennes, le rêve est vu comme l'expression des tourments intimes, produit du fonctionnement psychologique. Mais en exportant l'étude des rêves à des populations considérées comme primitives, les anthropologues ouvrent la voie à une interprétation collective de ceux-ci *(p. 39)*.

Cette voie sera timidement reprise dans les sociétés contemporaines. C'est le car par exemple du travail de l'anthropologue et sociologue Roger Bastide. Le chercheur étudie deux groupes de Noirs au Brésil : la classe moyenne et les pauvres. Du fait de leur ascension sociale, les premiers se retrouvent en concurrence avec des Blancs. Leurs rêves expriment la honte de leur couleur de peau et le désir d'en changer – désir qui se heurte au sentiment d'infidélité et de trahison vis-à-vis de leurs parents et ancêtres. Les rêves des seconds sont marqués par la peur des patrons et par la persistance du régime esclavagiste.

Pour R. Bastide, les rêves sont le moyen d'approfondir la connaissance du social : par leur analyse, il « vérifie » que ses conclusions tirées de l'observation des comportements sont correctes. S'il montre ainsi qu'au sein d'une même société, les rêves diffèrent selon les groupes sociaux, le chercheur échoue, selon son propre aveu, à construire une méthode satisfaisante d'analyse des rêves en sociologie.

Dans la lignée de R. Bastide, trois sociologues français publient *La Banque des rêves* dans les années 1970. Ils recueillent 2 000 rêves de Français de tous milieux et y observent des régularités en fonction de la stratification sociale. Les rêves des employés sont empreints d'ennui, ceux des agriculteurs marqués par des grands paysages, ceux des commerçants et artisans hantés par la peur du pillage. Les

Malte Mueller/Getty

ouvriers rêvent de *farniente* et les cadres, quant à eux, regardent le monde d'en haut : dans leurs rêves, ils survolent des paysages ou sont perchés en haut d'une tour…

La peur du déclassement dans les rêves transcende les milieux. Pour les classes moyennes ou populaires, ce sont des rêves d'insécurité : la peur de perdre son travail et de manquer. Dans les classes supérieures, ce sont surtout les femmes qui rêvent de déclassement, prenant la forme d'une perte de certains privilèges – un loisir devenant inaccessible par exemple.

Les rêves peuvent guider nos comportements

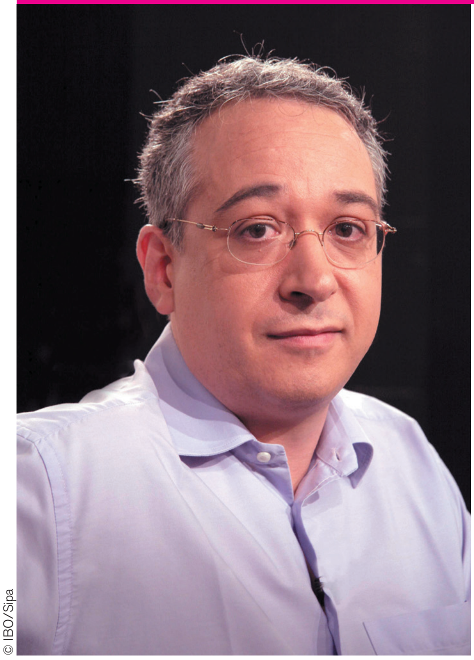
Depuis, les travaux sociologiques sur les rêves restent rares et dispersés. On trouve d'une part des études menées à partir des récits collectés dans les banques de rêves, qui se sont d'ailleurs multipliés à l'occasion de la crise de la covid *(p. 49)*. D'autre part, certains chercheurs privilégient l'analyse détaillée de corpus restreints, dans lesquels les rêveurs sont invités à reconstituer le contenu latent de leurs rêves. C'est le cas par exemple du travail de Bernard Lahire *(p. 47)*.

De trop rares travaux, enfin, portent sur les usages sociaux des rêves : à qui les raconte-t-on ? Quelle signification leur donne-t-on ? Les sociétés occidentales aiment s'imaginer rationnelles, dénuées de toute superstition : les études sur les significations surnaturelles données aux rêves sont réservées à l'anthropologie et aux sociétés lointaines. Pourtant, nous en avons aussi : certains rêves sont jugés prémonitoires, d'autres supposés contenir des indications sur les chiffres à choisir en jouant au Loto ; des croyants pensent également que certains rêves sont des messages envoyés par Dieu. Bref, comme le montre le sociologue Werner Nell (*South African Review of Sociology*, 2014), les rêves peuvent aussi guider nos comportements. Même en Occident. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

« Dans le rêve, vous vous parlez à vous-même »

RENCONTRE AVEC BERNARD LAHIRE


© IBO/Sipa

Depuis 2018, le sociologue Bernard Lahire se penche sur nos rêves, un matériau qui lui permet d'explorer autrement les problématiques sociales des individus.

BERNARD LAHIRE

Professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon. Après *L'Interprétation sociologique des rêves* (La Découverte, 2018), il vient de faire paraître le volume 2 sous le titre *La Part rêvée* (La Découverte, 2021).

Comment vous est venue l'idée de travailler sur les rêves ?

Lorsque j'écrivais *L'Homme pluriel* (1998), j'ai découvert Anselm Strauss, un sociologue états-unien, qui avait étudié les rêveries éveillées. À la même époque, je travaillais aux États-Unis, et j'ai découvert qu'un groupe de sociologues américains interactionnistes se lançait dans la sociologie des rêves, autour de Gary Alan Fine. J'étais fasciné !

Mais le rêve ne les intéressait qu'à partir du moment où il était raconté, confié à autrui. Ils analysaient la circulation et les usages sociaux du rêve, qui diffèrent selon les sociétés et les milieux. Par exemple, dans les sociétés animistes, les rêves sont partagés collectivement, il y a des lectures et des interprétations de rêves en groupe. Dans notre société, confier ses rêves est plus intime. Pour cela, on a nos proches ou la psychanalyse…

Pour ma part, les questions qui m'intéressent sont les mêmes que celles que se posait Freud, c'est-à-dire comment fonctionnent les rêves, comment ils se fabriquent et s'interprètent.

Quel rapport avez-vous avec l'approche proposée par Freud ?

Quand Freud publie *L'Interprétation des rêves* (1899), c'est une sorte de mainmise sur l'objet rêve. Difficile d'arriver après lui ! La psychanalyse est impressionnante, surtout en France. Les États-Unis ont davantage de liberté par rapport à cette tradition. En ce qui me concerne, il m'a fallu apprendre à maîtriser les théories psychanalytiques, lire non seulement Freud, mais ses disciples et ses critiques, pour m'autoriser à travailler sur le rêve. Parce que je pense que Freud a accompli à son époque quelque chose de scientifiquement très important, notamment dans sa prise en compte de l'inconscient.

Mais si le rêve renvoie à l'individuel, au singulier, à l'intime, il est aussi traversé par des problématiques sociales, comme le montre mon travail d'enquête auprès de rêveurs et de rêveuses.

Quels corpus de rêves avez-vous utilisés ?

J'ai travaillé sur une dizaine de corpus, très fournis (jusqu'à mille rêves pour Gérard). Il m'a semblé plus intéressant de procéder ainsi, plutôt que d'étudier un grand nombre de personnes avec peu de rêves chacun, comme dans ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

les rêves collectés par les banques de rêves. Je n'ai publié que huit études de cas, pour des raisons de format.

Avoir des corpus étendus est long et fastidieux, mais cela permet, au fur et à mesure, d'observer des régularités et de trouver peu à peu des clés de lecture, donc de gagner en efficacité interprétative. N'interpréter qu'un seul rêve, ce que faisait souvent Freud, est acrobatique et risqué. On peut facilement s'embarquer vers de fausses pistes, parce que les rêves sont remplis d'implicites. Dans la vie éveillée, plus vous êtes en connivence avec les personnes avec qui vous parlez – grâce au contexte, ou à des expériences, savoirs et souvenirs en commun –, moins vous avez besoin d'être explicite. Dans les rêves, vous vous parlez à vous-même : la logique de l'implicite est poussée à l'extrême. Ils sont donc remplis de condensations, de raccourcis, de coq-à-l'âne et d'images qui ne prennent sens qu'une fois raccrochés à l'histoire de l'individu, à ses expériences passées et aux émotions qui y sont liées.

Les entretiens approfondis que j'ai menés avec mes rêveurs permettent de lever les implicites et de comprendre ce qui se cache derrière chaque élément du rêve : lieux, personnages, objets, couleurs. Si le rêveur me dit : *« Et là, je vois une voiture bleue »*, je demande : *« Cette voiture vous rappelle-t-elle quelque chose ? Ressemble-t-elle à la voiture de quelqu'un que vous connaissez ? »* Il y a une systématicité dans ma démarche, pour demander aux gens de raconter les expériences qui sont en lien avec les différents composants du rêve.

Le sociologue Gilles Bastin, chroniqueur au* Monde*, reproche à votre échantillon une trop faible diversité sociale. Que répondez-vous ?

Je n'ai jamais prétendu vouloir étudier les structures sociales et encore moins analyser un échantillon représentatif de la population française. Mon ouvrage est expérimental : il s'agit de montrer comment mettre en œuvre le cadre théorico-méthodologique élaboré dans le premier volume (*L'Interprétation sociologique des rêves*, 2018) et prouver sa fécondité heuristique à travers des études de cas fournies. La diversité sociale n'est pas l'objectif principal, mais j'ai malgré tout des femmes et des hommes, des enfants d'ouvriers, de cadres techniques, d'agents immobiliers, de chirurgiens, de protestants rigoristes, etc.

Vous dites que les rêves donnent accès à la « problématique existentielle » de l'individu, mais rejoignent aussi des questions que la sociologie a étudiées par ailleurs…

Tous les problèmes dits « personnels » sont familiaux, scolaires, professionnels ou sentimentaux, donc liés à des rapports sociaux, et notamment à des rapports de pouvoir. Un rêve, c'est à la fois très intime, et révélateur des tensions et problèmes engendrés par les groupes et institutions que nous fréquentons. Ces problèmes sont largement partagés. Ce qui est singulier et propre au rêveur, c'est leur combinaison particulière.

L'une de mes enquêtées, Laura, vient d'un milieu ouvrier et prépare l'agrégation de lettres modernes. Elle fait des rêves de transfuges de classe, marqués par le sentiment de ne jamais être à sa place : ni dans son milieu d'études (où elle vit régulièrement la violence symbolique) ni dans son milieu d'origine. Dans ses rêves, Laura se retrouve par exemple dans des lieux (par exemple des amphithéâtres) où il n'y a pas de place pour elle.

Par ailleurs, les rêves de plusieurs de mes enquêtés transfuges de classe sont structurés par des oppositions binaires entre le haut et le bas, la richesse et la pauvreté, le pur et l'impur, la minceur et le surpoids, le distingué et le vulgaire, le propre et le sale… soit les caractéristiques attribuées aux deux extrémités de notre hiérarchie sociale.

Pour autant, les rêves de Laura sont singuliers : aux tensions liées à sa mobilité sociale se greffent d'autres problématiques, notamment sentimentales. Une ancienne relation malsaine avec un garçon d'un milieu socialement plus élevé continue de la tourmenter. C'est le croisement de ces problématiques qui rend ses rêves *in fine* personnels.

Outre la hiérarchie sociale et les transfuges de classe, quelles autres thématiques sociologiques sont apparues dans les rêves de vos enquêtés ?

La compétition scolaire, l'abandon d'un parent, l'inceste, la domination masculine… Lydie, par exemple, rêve d'un supérieur hiérarchique immense, qui la regarde d'en haut, là où elle est petite, placée en position d'objet. Les rêves de mes enquêtées sont aussi marqués par la peur des agressions (notamment sexuelles), ou encore le poids des normes esthétiques, notamment de minceur. Elles rêvent d'être devenues obèses, d'être jugées sur leur appétit…

Les nuits de Tom, un autre enquêté, sont hantées par la compétition scolaire. Il a échoué par deux fois au concours de l'École normale supérieure et reste marqué, plusieurs années après, par la violence des concours. Il rêve de compétitions et d'éliminations, d'une sorte de parcours du combattant, parfois sous forme de guerre. Certains en sortent victorieux, d'autres meurent renversés par des voitures.

Que peut apporter l'étude des rêves à la sociologie ?

Freud pensait que les complexités et incongruités du rêve étaient un moyen de contourner la censure. J'estime à l'inverse que les rêves présentent l'avantage d'être peu censurés, de donner accès à ce que les gens ne savent pas dire, ou n'osent pas dire à l'état éveillé. Le rêve est imagé, évocateur et incohérent en apparence parce que c'est l'implicite qui le gouverne. C'est pourquoi il s'agit d'un matériau très riche pour le sociologue. ■

Propos recueillis par Gaétane Poissonnier

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Elizabeth Fernandez/Getty

Rêver par temps de pandémie

Dans quelle mesure la pandémie de covid-19 s'infiltre-t-elle dans nos nuits ? Des travaux livrent de premiers éléments de réponse.

Justine Canonne

Journaliste scientifique.

« J'*ai rêvé que j'étais positif au coronavirus, suis-je immunisé ?* » Né du crayon du dessinateur de presse Denis Pessin et diffusé sur le média *Slate* en février dernier, le gag peut faire sourire. Il n'en soulève pas moins une question : comment l'épidémie de covid-19 affecte-t-elle nos rêves ? À l'instar d'autres crises – attentats, guerres, totalitarismes… *(p. 42)* –, la pandémie s'est invitée dans notre vie onirique. Une étude menée auprès d'une centaine de soignants de Wuhan, épicentre de l'épidémie en Chine, a ainsi montré que 45 % d'entre eux avaient des cauchemars depuis la survenue de la crise (1). Mais l'impact est aussi visible dans la population générale : d'après une étude finno-américaine, pour laquelle plus de 800 personnes ont rapporté leurs rêves durant une semaine au printemps 2020, 26 % déclaraient faire davantage de mauvais rêves qu'auparavant (2).

Menace virale et distanciation sociale

Pour Tore Nielsen, directeur du Dream and Nightmare Laboratory et professeur de psychiatrie à l'université de Montréal, qui s'est penché sur ces travaux (3), la pandémie de covid est inédite en ce qu'elle est la première crise à influencer les rêves des individus à l'échelle planétaire et qu'elle survient à l'ère des réseaux sociaux, offrant une riche matière immédiatement accessible. Sur le compte Twitter @CovidDreams, ouvert en mars 2020, les internautes peuvent ainsi poster le contenu de leurs rêves, tandis que des artistes de San Francisco ont lancé le site Web IDreamofCovid.com, qui archive et illustre des songes en lien avec l'épidémie. À la fois influencé par la menace virale et les mesures de distanciation, le contenu de ces rêves est volontiers métaphorique : invasions de zombies ou d'extraterrestres, mutants transmettant le virus… Certains rêveurs font aussi état de songes les ayant tirés de leur sommeil tant le scénario était incompatible avec les restrictions imposées dans le contexte sanitaire. Ainsi de cet internaute rapportant ce rêve sur Twitter : *« Nous étions en train de célébrer quelque chose. Mais je me suis réveillé car quelque chose clochait parce qu'avec la distanciation sociale, nous n'étions pas censés nous rassembler pour faire la fête. »*

Des rêves plus nombreux

Au-delà de la nature même de ces rêves, les mesures de restriction sociale ont eu un effet sur leur nombre. En raison des confinements, nombre d'individus ont effectué moins de trajets pour se rendre sur leur lieu de travail et ainsi gagné du temps de sommeil… dont de sommeil paradoxal, phase au cours de laquelle se manifestent les rêves les plus riches.

Le souvenir de ces rêves est aussi plus vif. Selon une recherche menée aux États-Unis au printemps 2020, 29 % des quelque 3 000 sondés disaient ainsi se souvenir davantage de leurs rêves qu'à l'accoutumée (4). Foisonnants, les travaux autour du monde des songes sous covid-19 livrent pour beaucoup des résultats encore préliminaires et se poursuivent d'ailleurs, suivant en cela les évolutions de la crise sanitaire. En France, une équipe du Centre de recherche en neurosciences de Lyon continue ainsi de recueillir en ligne (5) des rêves liés aux confinements et couvre-feux successifs. ■

(1) **Zhi-hao Tu, Jing-wen He et Na Zhou,** « Sleep quality and mood symptoms in conscripted frontline nurse in Wuhan, China during covid-19 outbreak. A cross-sectional study », *Medicine*, vol. XCIX, n° 26, juin 2020.

(2) **Anu-Katriina Pesonen *et al.*,** « Pandemic dreams. Network analysis of dream content during the covid-19 lockdown », *Frontiers in Psychology*, octobre 2020

(3) **Tore Nielsen,** « Infectious Dreams. How the covid-19 pandemic is changing our sleeping lives », *Scientific American*, n° 323, octobre 2020.

(4) **Kelly Bulkeley et Michael Schredl,** « Dreaming and the covid-19 pandemic. A survey in a U.S. sample », *Dreaming*, vol. XXX, n° 3, septembre 2020

(5) **Questionnaire** « Confinement, Sommeil et Rêves » accessible en ligne.

J'ai rêvé…

« J'ai rêvé que je devais me raser mais que j'avais oublié de le faire. Puis j'ai touché mon visage et je ne sais comment j'ai su que j'avais un coronavirus sur les poils de ma barbe près de ma bouche. J'essayais désespérément de trouver un moyen de me nettoyer le visage et de garder la bouche fermée. Je n'y arrivais pas et, malgré tous mes efforts, je devais continuer à ouvrir la bouche. C'était un rêve très stressant et il m'a réveillé. » ■

Rêveur 2250, *SleepAndDreamDatabase*, 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

DR

Personnel et patients de l'hôpital François-Tosquelles à Saint-Alban-sur-Limagnole (Lozère).

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

L'aventure de la psychothérapie institutionnelle

La psychothérapie institutionnelle a révolutionné le soin psychiatrique dans l'après-guerre et a changé le regard sur la folie. Pour ce mouvement, la folie repose sur une aliénation à la fois mentale et sociale.

Gaétane Poissonnier
Journaliste indépendante.

Paris, 1940. L'armée hitlérienne est aux portes de la ville. Il faut évacuer les asiles : quel sort le IIIe Reich pourrait-il réserver aux malades ? Alors qu'ils étaient, pour certains, alités ou nourris par sonde depuis des années, ils retrouvent leurs capacités motrices et nutritionnelles sur la route de l'exode, marchent en journée et se rassemblent le soir pour manger.

Un peu plus au sud, en Bourgogne, l'hôpital de La Charité-sur-Loire est bombardé. Des malades s'enfuient. Louis Le Guillant, le psychiatre qui dirige l'établissement, les retrouve quelques années plus tard et se rend compte qu'une partie d'entre eux s'est, dans le contexte de guerre, très bien réadaptée à la vie extérieure.

Ces phénomènes interrogent les cliniciens. La guerre comme déflagration dans les modes de vie provoque une modification des symptômes des malades : le contexte social influe donc sur la pathologie. Agir sur le cadre de vie, la structure et l'ambiance de l'hôpital pourrait-il avoir des effets thérapeutiques ? Ce sera le pari de la psychothérapie institutionnelle, qui repose sur une nouvelle conception de la folie : elle n'est pas seulement pathologique et mentale, elle a également une origine sociale.

À Saint-Alban, les malades travaillent dans les champs

Cette même année 1940, François Tosquelles, un psychiatre catalan fuyant l'Espagne de Franco, trouve refuge à Saint-Alban. Cette petite commune de Lozère est perchée à 1 000 mètres d'altitude et enneigée six mois de l'année. L'hôpital psychiatrique est dirigé par le médecin Paul Balvet, un catholique de gauche qui a déjà commencé à humaniser la structure, en intégrant notamment des ateliers d'ergothérapie.

La nourriture manque, F. Tosquelles met en place un système d'approvisionnement exceptionnel. À la guerre comme à la guerre : les malades sortent de l'établissement pour travailler aux côtés du personnel. Ils montent un potager (choux, poireaux, oignons), apprennent à reconnaître les champignons comestibles, travaillent dans les fermes environnantes en échange de nourriture, se lancent même dans le marché noir. Ces choix organisationnels sont d'abord dictés par la famine et la guerre. Mais pas seulement : pour F. Tosquelles, donner des responsabilités aux malades peut les soigner. Il s'inspire d'Eugen Bleuler (1857-1939), psychiatre suisse qui estime que seule une vie collective riche peut fournir la base d'une vraie thérapie. E. Bleuler juge crucial que les malades aient des responsabilités qui les maintiennent en mouvement, suscitent l'échange avec autrui, et leur permettent d'exister en tant que sujets.

La deuxième source d'inspiration de F. Tosquelles sera le psychanalyste Jacques Lacan (1901-1981). Dans sa thèse, Lacan développe l'idée que le discours du psychotique, en apparence destructuré, a un sens : il faut encourager la parole, et l'écouter. F. Tosquelles juge donc indispensable de doter l'hôpital de lieux de rencontre. L'ancienne buanderie se transforme en salle commune à destination du personnel et des patients ; s'y installent une buvette tenue par les malades, des expositions et conférences. F. Tosquelles et P. Balvet forment le personnel de l'hôpital (des paysans du coin, pour l'essentiel) afin que chacun, menuisier ou homme d'entretien, puisse accueillir la parole des malades et avoir un rôle thérapeutique.

Saint-Alban restera dans les esprits comme ayant été le berceau de la psychothérapie institutionnelle. Roger Gentis, Jean Ayme, Lucien Bonnafé, Jean Oury : la plupart des figures du mouvement passeront par cet établissement.

Pour J. Oury (1924-2014), la psychothérapie institutionnelle a *« de profondes racines dans tout ce qui s'est passé pendant l'Occupation »*. À Saint-Alban, mais pas que. Après-guerre, la psychiatrie est sonnée par *L'Hécatombe des fous*, titre de l'ouvrage de l'historienne Isabelle von Bueltzingsloewen. Pendant l'Occupation, la famine a décimé les asiles : 45 000 malades y sont morts – au début de la guerre, ils étaient un peu plus de 100 000. Cette hécatombe renforce l'image d'asiles-mouroirs, et impose l'idée d'humaniser la psychiatrie.

Par ailleurs, J. Oury rappelle que des soignants ont été déportés pendant la guerre. Avoir vécu les effets pathologiques de l'enfermement concentrationnaire a pu les rendre particulièrement volontaires pour transformer en profondeur la structure carcérale des asiles de l'époque. Ainsi, J. Oury décrit la psychothérapie institutionnelle comme *« l'ensemble de méthodes destinées à résister à tout ce qui est concentrationnaire ou ségrégatif »* dans un établissement.

L'arrivée des neuroleptiques (médicaments agissant sur les psychoses telles que la schizophrénie) en 1952 joue également un rôle dans la diffusion de la psychothérapie institutionnelle : ces traitements, parce qu'ils apaisent les malades, ouvrent la voie à leur socialisation.

Primum non nocere, d'abord ne pas nuire

La grande nouveauté de la psychothérapie institutionnelle tient à sa prise en compte de la dimension sociale de la folie, qui appelle donc un nouveau type de soin : le soin de l'hôpital. F. Tosquelles emprunte à la chirurgie le terme « asepsie » pour

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

désigner ce travail sur l'institution. Cette notion désigne les mesures préventives en salle d'opération visant à éviter toute entrée d'agent infectieux dans le corps du patient. F. Tosquelles transpose le concept à l'établissement psychiatrique, au sein duquel il s'agit avant tout, selon le premier des préceptes d'Hippocrate, de ne pas nuire (*primum non nocere*). C'est-à-dire d'éviter que l'organisation sociale de l'hôpital aliène le patient et produise ou renforce des comportements pathologiques. Ainsi, restreindre la liberté de mouvement peut augmenter l'angoisse du malade; la malveillance peut renforcer la paranoïa; l'infantilisation et l'absence de considération, renforcer le dégoût de soi. Il s'agit donc de travailler l'«ambiance» du lieu, selon le mot cher à J. Oury, jeune psychiatre qui deviendra la figure majeure du mouvement.

En 1949, J. Oury, alors interne à Saint-Alban, est envoyé par F. Tosquelles pour remplacer un confrère catalan à la clinique de Saumery (Loir-et-Cher). Saumery, c'est l'archétype de l'établissement asilaire, avec des barreaux aux fenêtres. J. Oury y met en place des ateliers d'ergothérapie et une formation permanente du personnel. Mais ces réformes sont mal acceptées par la direction de la clinique et J. Oury finit par poser sa démission en 1953. La rencontre avec son successeur tourne mal et lui fait craindre pour ses malades: il part de la clinique avec une trentaine de patients (ne laissant que les infirmes, incapables de faire le voyage) et une partie du personnel, qui lui est fidèle. Après quelques semaines d'errance, J. Oury tombe sur le château de La Borde, près de Blois, qui tombe en déshérence. Il le rachète et y installe ses patients.

À La Borde, la primauté du politique

La clinique de La Borde se définit d'emblée comme un lieu d'innovation politique. Si, pour J. Oury, les deux dimensions de la folie (mentale et sociale) sont d'importance égale, traiter la dimension sociale est prioritaire, car indispensable pour que les traitements de l'aliénation mentale (médicaments, électrochocs, psychanalyse) soient efficaces.

Avec le philosophe Félix Guattari (1930-1992) qui l'accompagnait déjà à Saumery, J. Oury rédige les statuts de la clinique, qui transforment la politique organisationnelle de façon radicale: «*soigner l'hôpital*», c'est s'attaquer à tous les potentiels problèmes hiérarchiques et économiques, afin de prévenir toute aliénation des soignants dont pâtiraient les malades. Il s'agit que les relations de travail soient saines, en évitant les rapports de domination.

Aux débuts de La Borde subsiste une ségrégation entre le personnel soignant et le personnel de service, qui est moins bien payé et s'occupe exclusivement du «sale boulot» (ménage, vaisselle). À la fin des années 1950, les salaires sont égalisés et une grille de roulement est mise en place: tout le monde passe au ménage et à la plonge. L'objectif est double: d'une part, libérer du temps au personnel de service pour participer aux ateliers. D'autre part, affirmer la dimension thérapeutique du sale boulot: faire le ménage d'une chambre avec un pensionnaire est un moment de soin. La mise en place de la grille est lente et difficile, les infirmiers ne veulent pas se retrouver au ménage et le personnel de service ne se sent au départ pas légitime pour le soin. Seuls les psychiatres ne sont pas concernés: ils conservent leur hégémonie.

© Marcello Mencarini/Leemage

Jean Oury (1924-2014). Fondateur de la clinique de La Borde qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

La hiérarchie entre soignants et soignés est elle aussi remise en question: J. Oury estime que les pensionnaires se soignent aussi les uns les autres, et que les soignants peuvent bénéficier de l'institution. À La Borde, on parle donc de «soignés-soignants» et de «soignants-soignés» pour atténuer la dimension ségrégative du lieu, et on développe des institutions paritaires, comme le club.

Au club, *«réapprendre les gestes de la vie»*

Le club thérapeutique est au cœur de la psychothérapie institutionnelle. Cette instance de décision, cogérée par le personnel et les pensionnaires, prend en charge un certain nombre d'aspects de la vie quotidienne: budget et horaires des ateliers, vente des œufs du poulailler, programme et menu des jours de fête, etc.

Ses objectifs thérapeutiques sont multiples. D'abord, rendre le quotidien plus agréable pour les malades. Ensuite, leur permettre de «faire société»: avoir des normes et des coutumes en commun, grâce à des projets qui s'inscrivent dans la durée. Le club étant conçu comme un espace d'autogestion, il participe aussi à la lutte contre une posture dominée des malades, qui animent les réunions, tiennent les permanences et gèrent la comptabilité du club.

C'est toutefois le médecin directeur – J. Oury à La Borde – qui a le dernier mot pour les décisions importantes. Puisque l'institution est lieu de soins, il faut un médecin pour la diriger et garder le contrôle sur ce qui s'y fait, notamment au club et dans les ateliers qui ne sont pas seulement là pour divertir, mais pour soigner. Enfin, le club est un espace où se libère la parole et qui offre d'innombrables possibilités de transfert aux pensionnaires. Le processus de transfert est au cœur de la cure psychanalytique, par lequel le patient revit et analyse ses conflits infantiles en projetant sur le thérapeute l'image de ses parents et les sentiments qu'il a éprouvés envers eux. D'après J. Oury, les personnes psychotiques, parce qu'elles sont dissociées, ne peuvent établir que des transferts multiples, d'où la nécessité de multiplier les occasions de rencontre et d'échange.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

L'impossible unification de la psychothérapie institutionnelle

Dans l'immédiat après-guerre, la psychanalyse ne faisait pas l'unanimité dans le mouvement. Certains, proches du Parti communiste, critiquaient sa dimension «bourgeoise». À la fin des années 1950, c'est encore sur la question psychanalytique que se divisent les tenants de la psychothérapie institutionnelle. Lors des dernières rencontres du groupe de Sèvres (1957-1959), J. Oury et F. Tosquelles défendent la formation des infirmiers à la psychanalyse, déclenchant l'opposition virulente des psychanalystes présents qui craignent une «psychanalyse au rabais». Ce à quoi J. Oury répond: *«Les infirmiers ne sont pas plus cons que les autres.»* Comme le résume Joseph Mornet, psychologue clinicien, auteur de plusieurs livres sur le sujet (1), les conflits internes à la psychothérapie institutionnelle tiennent toujours à la radicalisation d'un de ses deux pôles, politique ou psychanalytique.
À La Borde, J. Oury et F. Guattari tentent de trouver un équilibre en la matière. Militant de longue date, F. Guattari œuvre à la multiplication des ateliers et réunions. Pour lui, l'autonomie des pensionnaires est un principe, une nécessité politique, alors que pour J. Oury, elle est conditionnée à son efficacité thérapeutique.
Fief de F. Guattari, La Borde devient un repaire de militants d'extrême gauche. J. Oury l'accepte: il estime que ces allées et venues sont bénéfiques aux pensionnaires. Elles offrent de multiples possibilités de transfert et permettent de lutter contre l'ennui, la routine; de provoquer le hasard et la rencontre, s'assurer que l'institution reste en mouvement.

Une hétérogénéité de critiques

Par sa dimension politique et radicale, La Borde est souvent vue comme un haut lieu de l'antipsychiatrie. Il n'en est rien: la psychothérapie institutionnelle reconnaît l'existence d'une dimension biologique à la folie, et la soigne par des recours aux neuroleptiques. À La Borde, les soignants pratiquent également des électrochocs et des cures d'insuline (le patient est plongé dans un coma hypoglycémique, et un travail psychanalytique est mené au réveil). De ce fait, La Borde est vertement critiquée par les tenants de l'antipsychiatrie, qui estiment que la folie n'a qu'une origine sociale, et non biologique. *Garde-fous*, un journal antipsychiatrique, consacre régulièrement des articles à La Borde, jugeant qu'elle masque la *«violence inhérente à la psychiatrie»* par un discours progressiste. À l'inverse, la Sécurité sociale juge La Borde trop radicale. J. Oury est en conflit permanent avec l'Agence régionale de santé, et pour obtenir l'augmentation du prix à la journée, nécessaire pour assainir les finances de la clinique, accepte peu à peu de normaliser sa pratique.

> *La folie n'est pas seulement pathologique et mentale, elle a également une origine sociale.*

Que reste-t-il aujourd'hui de la psychothérapie institutionnelle? Elle a porté un changement de regard sur la folie et donné naissance à des lieux de soin alternatifs, qui conservent aujourd'hui encore des spécificités, comme La Borde, le plus connu d'entre eux. Mais le mouvement aura aussi accouché d'une réforme majeure dans les années 1960: la psychiatrie de secteur. C'est Lucien Bonnafé, poète, communiste, et psychiatre à Saint-Alban à partir de 1943, qui conçoit dans les années 1950 cette nouvelle organisation du soin. Elle repose sur un découpage géographique et sur l'idée de ne pas couper le malade de son environnement social, afin de limiter la stigmatisation provoquée par l'hospitalisation dans un lieu isolé. En 1960, une circulaire donne un cadre législatif au secteur; en 1972, il est généralisé. Mais aujourd'hui, estime J. Mornet, le secteur est davantage un découpage administratif qu'un outillage pour soutenir la socialisation du malade. ■

Un contexte particulier: la contre-culture des années 1960

Durant les années 1960-1970, tout un mouvement de contre-culture va procéder à une remise en question radicale des institutions (l'asile, l'école, le mariage, la prison…). Cette contre-culture est déjà en germe depuis les années 1940 à Saint-Alban et à La Borde, devenus des lieux d'initiatives alternatives où se croisent philosophes, poètes, et artistes, psychiatres et psychanalystes, pédagogues… Ami de Lucien Bonnafé (médecin de Saint-Alban, proche des surréalistes), le poète Paul Éluard y avait installé une édition clandestine pour les résistants. Parmi les pédagogues, on rencontrera Célestin Freinet, porte-drapeau du mouvement de l'Éducation Nouvelle, qui prêtera une imprimerie aux personnels de Saint-Alban. Dans les années 1960, Fernand Oury (frère de Jean) fonde avec Aïda Vásquez, psychologue vénézuelienne, le courant de la «pédagogie institutionnelle» pour lutter contre les «écoles casernes». L'instituteur Fernand Deligny installe des refuges dans les Cévennes pour jeunes autistes mutiques… Ce bouillonnement d'initiatives va de pair avec l'effervescence intellectuelle de l'époque, qui consacre le succès d'auteurs tels que Michel Foucault (*Histoire de la folie*, 1961) ou Ivan Illich dans les années 1970 (*Une société sans école*, 1971). ■ G.P.

(1) Joseph Mornet, *Psychothérapie institutionnelle. Histoire et actualités*, Champ social, 2007.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Une mondialisation en L'an mil

pour la première fois dans l'histoire, des échanges eurent lieu entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Selon Valerie Hansen, cette liaison transocéanique est le maillon crucial d'une mondialisation commerciale alors en cours, et qui en annonce bien d'autres.

Laurent Testot

L'AN 1000

Quand les explorateurs ont connecté l'humanité et que la mondialisation est née

Valerie Hansen

Quanto, 2021, 396 p., 24,50 €.

La mondialisation a-t-elle commencé sous les pas d'un criminel ? Peu avant l'an mil, le Norvégien Erik le Rouge, exilé pour meurtre, refit sa vie en Islande. De là, à nouveau frappé d'exil après avoir perpétré un second homicide, il navigua vers l'ouest avec ses gens, établissant une colonie dans le sud du Groenland, ou « verte terre ». Il aurait baptisé ainsi ce nouveau monde afin de convaincre ses compatriotes de venir s'y établir. Vers l'an mil, ses fils mirent le cap encore plus à l'ouest, et débarquèrent en Amérique du Nord. À en croire les sagas, ils y prélevèrent un peu de bois, car celui-ci manquait au Groenland et en Islande, chassant probablement des morses pour revendre leur ivoire en Europe, voire au Moyen-Orient, échangeant tantôt des textiles, tantôt des horions, avec les indigènes quand ils les rencontraient.

À ce récit, l'historienne Valerie Hansen ajoute un tour du monde des échanges commerciaux de l'époque, marquant, selon elle, les premiers pas d'une mondialisation à venir. Elle en veut pour preuve qu'à partir de l'an mil, pour la première fois dans l'histoire, un objet aurait pu faire le tour du monde, de main en main. On se prend à imaginer cet objet fabriqué en Chine, empruntant, d'achat en échange, les routes maritimes connectant Canton à l'Inde, acheminé comme cadeau jusqu'à Bagdad, ressurgissant entre les mains d'un Viking à Constantinople, et de là partant vers le nord, obliquant à l'ouest, transitant par l'Islande, troqué contre de l'ivoire de morse au Groenland, traversant l'actuel Canada et revenant en Asie par le biais des populations proto-inuits présentes des deux côtés du détroit de Béring.

La vraisemblance de l'événement importe peu. Après tout, V. Hansen n'est pas le premier auteur à faire naître la mondialisation avant le 20e siècle. Les économistes évoquent une « première mondialisation » des années 1870, quand la Grande-Bretagne créa un marché planétaire en obligeant les autres puissances à s'ouvrir au libre-échange. Les spécialistes d'histoire ibérique lorgnent le 16e siècle, quand l'Espagne et le Portugal furent en mesure d'envoyer des navires dans les ports du monde entier. Les antiquisants évoquent une mondialisation eurasiatique au début de notre ère, quand les empires de Rome et de la Chine échangèrent des biens de luxe sur 10 000 km de distance. Enfin, des spécialistes de l'âge du bronze défendent que la mondialisation commença en Mésopotamie il y a cinq millénaires, les réseaux commerciaux d'alors connectant imperceptiblement l'ensemble de l'Ancien Monde, de l'Irlande à la Corée.

Certes, admet V. Hansen, le monde de l'an mil était sillonné de routes commerciales, terrestres et maritimes, tissées depuis des siècles. Mais les continents étaient séparés, et les jungles de Panama rendaient difficiles les échanges entre les Andes et le Mexique. Pourtant, il est possible que des Vikings aient atteint des latitudes inattendues. Des peintures murales

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Yale University

VALERIE HANSEN

Historienne états-unienne, spécialiste de la Chine médiévale et des routes de la Soie, elle enseigne l'histoire mondiale à l'université de Yale.

de Chichen Itza, ville maya du Yucatan, au Mexique, montrent des scènes intrigantes : deux captifs aux cheveux blonds ; une embarcation de planches évoquant un drakkar, totalement différente des pirogues mayas. Un navire scandinave aurait-il dérivé jusqu'au golfe du Mexique ? Ces traces sont trop ténues pour valoir certitude.

Partons dans l'autre direction. L'acier des épées siglées Ulfberht en usage chez les Vikings de l'Est est mieux attesté. Or, il était fondu en Afghanistan, à partir d'un minerai de fer exceptionnel, grâce à des techniques indiennes conférant une résistance hors du commun à ces lames par adjonction massive de carbone. La présence de Vikings, ou Rus', commerçants et trafiquants d'esclaves, a permis la fondation des royaumes d'Ukraine et de Russie. Ils se sont insérés dans des réseaux denses, qui connectaient depuis plus d'un millénaire les mondes chinois, indien et moyen-oriental. L'an mil marque-t-il une intensification des échanges ? Oui, selon V. Hansen : « *Les échanges commerciaux entre les différentes régions se sont* (…) *développés en l'an 1000 grâce à un excédent agricole qui a entraîné une croissance démographique et permis à certains habitants du monde d'abandonner la culture à plein temps de leurs terres pour se consacrer à la production de marchandises et ainsi devenir commerçants.* »

Reste qu'à l'examen, ce constat de la spécialisation du travail vaut surtout pour la Chine des Songs, alors cœur prospère du monde. Là naît une économie prémoderne, très urbaine, connaissant le papier-monnaie, capable d'importer *via* l'océan Indien et les routes de la Soie des quantités phénoménales de biens de luxe – beaucoup d'aromates, de parfums et de meubles odorants. Cette première mondialisation à la chinoise semble avoir été un délice olfactif. Mais cette prospérité est minée par la faiblesse militaire des Songs, menacés et rackettés par le puissant empire Liao depuis les steppes du Nord de la Chine. Et cette intensification continentale et océanique des échanges est déjà obérée par le manque de numéraire. Les métaux précieux deviennent trop rares pour soutenir la croissance. Ce qui accroît la valeur de l'or disponible en Afrique. Les marchands arabes bientôt lorgneront le Ghana.

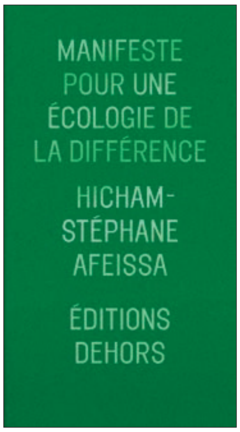
Cette époque marqua donc une amorce, une phase ténue mais, pour l'auteure, décisive de la mondialisation. V. Hansen souligne à maintes reprises des similitudes entre notre globalisation et celle de l'an mil. « *Alors que les marchands étrangers s'enrichissaient de plus en plus aux dépens des fournisseurs locaux, les toutes premières émeutes et attaques antimondialisation ont éclaté dans des villes telles que Le Caire, Constantinople et Canton* », écrit-elle. Des différences sont pourtant patentes. L'Europe était alors sous-développée, sauf dans sa partie musulmane, l'Espagne. Cordoue comptait 450 000 habitants quand Paris en abritait 40 000, et Bagdad, de même que Canton et plusieurs autres villes chinoises, excédait le million d'habitants. Il n'y avait pas d'université en Europe, quand plusieurs d'entre elles fonctionnaient déjà dans les mégapoles musulmanes de Bagdad ou du Caire – il s'y trouvait même des femmes pour y enseigner. Un fils d'esclaves, Mahmoud de Ghazni, régnait sur l'Afghanistan, alors puissance militaire de premier rang. C'est à Ghazni qu'en 1026, des émissaires des Liao, dynastie bouddhiste régnant sur les steppes du Nord de la Chine, purent discuter avec l'érudit perse Al-Biruni des mérites de l'ivoire de morse importé depuis les territoires vikings : on lui prêtait la vertu de combattre le poison.

De ce panorama, on retiendra que dans le monde entier, hormis l'Australie dont il ne sera pas question, le commerce des esclaves était omniprésent, et que cette économie justifiait des états de guerre permanents, qui entraînaient eux-mêmes des mouvements de conversion massifs. Car si une puissance razziait vos sujets au prétexte qu'ils ne partageaient pas sa religion, se convertir à une nouvelle foi valait extinction ou ralentissement des hostilités. Si le monde se structura alors en blocs chrétiens, musulmans et bouddhistes, c'est en partie parce que l'esclavagisme, côté obscur de la mondialisation, l'y poussa.

Ce livre est un essai d'histoire globale, un regard d'ensemble ultramarin. Il montre, selon l'auteure, que « *les Européens n'ont pas inventé la mondialisation* (aux 15e et 16e siècles). *Ils n'ont fait que retoucher et amplifier un phénomène préexistant. Si la mondialisation n'avait pas déjà commencé, ils n'auraient pas pu prendre pied aussi facilement sur autant de territoires.* » Une découverte récente semble aller dans le sens de sa thèse. Une étude de janvier 2021 rapporte en effet la découverte de trois perles vénitiennes de verre bleu (une monnaie très diffusée à partir de l'an mil) en Alaska, où elles seraient arrivées vers 1450, donc avant Colomb, traversant toute l'Eurasie puis le détroit de Béring. Et, chose inattendue, si cet objet européen a bien atteint les Amériques avant Colomb, même les Vikings n'y sont pour rien ! ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

PHILOSOPHIE



MANIFESTE POUR UNE ÉCOLOGIE DE LA DIFFÉRENCE

Hicham-Stépane Afeissa

Dehors, 2021, 144 p., 15 €.

L'humanité maltraite les animaux et la nature en général. Comment changer cet état de choses ? La solution souvent proposée de nos jours est de chercher à mieux prendre conscience de notre proximité avec le vivant et le monde. Ainsi, les défenseurs des animaux soulignent que ces derniers, étant proches de nous par leurs capacités à éprouver des émotions et à souffrir, devraient être davantage respectés. De la même manière, de nombreux écologistes soutiennent que nous devrions nous mettre à l'écoute de la nature et entrer en résonance avec elle pour mieux réaliser l'urgence d'en prendre soin. Dans les deux cas, c'est donc sur ce qui nous ressemble, nous relie et nous rapproche que nous devrions fonder notre relation au monde.

Ce n'est pas exactement l'avis de Hicham-Stéphane Afeissa. Selon ce philosophe, nous devrions au contraire être attentifs à ce qui nous différencie des animaux et de la nature. Ce serait même faire violence aux premiers que de ne pas les considérer dans leur altérité fondamentale. Quant à la nature, elle mériterait aussi d'être appréhendée dans son étrangeté. C'est son caractère imprévisible et incontrôlable qu'il nous faudrait donc préserver, car c'est dans sa « part sauvage » que résiderait son plus grand potentiel. D'où ce manifeste pour une « écologie de la différence ». On peut être d'accord avec l'auteur pour reconnaître qu'oublier l'altérité des animaux et l'étrangeté de la nature serait une erreur. En même temps, on peut douter de sa capacité à fonder un vivre-ensemble sans s'appuyer sur des ressemblances. Par exemple, comment justifier que les animaux soient protégés des actes de cruauté sans partir du fait qu'ils ont en commun avec nous autres humains une capacité à souffrir ? Aussi peut-on se demander si l'auteur, en cherchant à réhabiliter à juste titre l'altérité des animaux et l'étrangeté de la nature, n'a pas commis l'erreur d'aller trop loin, en voulant faire de leurs différences les éléments centraux d'une nouvelle éthique. ■

Thomas Lepeltier

FAUT-IL EN FINIR AVEC LA CIVILISATION ?

Primitivisme et effondrement

Pierre Madelin

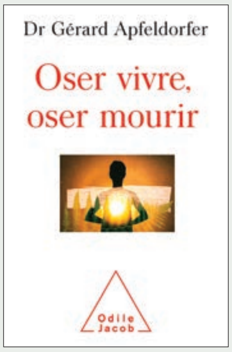
Écosociété, 2020, 184 p., 14 €.

Notre monde s'effondre, disent les collapsologues. Pour éviter la catastrophe, certains soutiennent même qu'il faut rompre avec la civilisation, qui porterait dans ses fondements les germes des destructions en cours. Cette idée rejoint ce que l'on appelle le « primitivisme », c'est-à-dire un courant de pensée pour lequel le développement de l'agriculture, des villes et des États, il y a plusieurs milliers d'années, a été néfaste pour les humains et la planète. Le primitivisme estime en effet que, avant cette transformation, dite du Néolithique, les chasseurs-cueilleurs auraient vécu dans une société égalitaire, sans forme d'oppression et respectueuse de la nature. Malheureusement, la domestication des plantes et des animaux serait venue briser leur égalitarisme, leur liberté et leur qualité de vie. Mais, pour le philosophe Pierre Madelin, cette conception est illusoire. Travaux d'anthropologues à l'appui, il rappelle que les sociétés de chasseurs-cueilleurs pouvaient être inégalitaires, notamment à l'encontre des femmes, violentes et en tout cas très rudes. Pas de quoi en faire un modèle.

Si le retour à un mode de vie proche de celui des chasseurs-cueilleurs semble économiquement très difficile vu la taille de la population actuelle, ce serait aussi, selon l'auteur, *« une impasse politique »*. En même temps, sceptique quant à l'avenir de notre civilisation, P. Madelin estime que tout n'est pas à jeter dans le primitivisme. Il y voit notamment trois mérites. D'abord, le primitivisme nous incite à interroger les visions progressistes de l'histoire. Ensuite, il montre que l'exploitation des humains et celle de la nature sont une seule et même chose. Enfin, le primitivisme encourage à préserver *« la part sauvage du monde »*. Toutefois, si l'intérêt de réfléchir en profondeur sur notre civilisation ne fait pas de doute, la viabilité économique du primitivisme est plus discutable et il est difficile de voir en quoi il permet de soutenir un projet politique précis. En ce sens, son utilité reste à démontrer. ■ **T.L.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

PSYCHOLOGIE



OSER VIVRE, OSER MOURIR

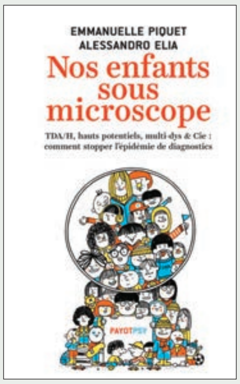
Guérir de la thanatophobie

Gérard Apfeldorfer

Odile Jacob, 2021, 336 p., 22,90 €.

La peur de mourir (ou thanatophobie), nous la connaissons tous. Si certains parviennent à s'en accommoder avec le temps, pour d'autres, elle reste source de souffrances au quotidien. Souvent, cette peur n'est pas consciente, note le psychiatre et psychothérapeute Gérard Apfeldorfer. Elle peut alors mener à des conduites phobiques (hypocondrie, peur d'être contaminé, attaques de panique) ou même à la dépression. Dans ce manuel d'autothérapie, le psychiatre donne des pistes pour tenter de venir à bout de cette peur. *« Dès lors qu'on parvient à faire la paix avec sa mort* (…)*, la vie peut se faire bonne »*, écrit-il. Il propose une série d'exercices pratiques inspirés des thérapies cognitives et comportementales (TCC), téléchargeables en audio sur le site de l'éditeur. L'un des fondamentaux de ces thérapies est la désensibilisation d'avec l'objet phobique. Mais comment apprivoiser la peur d'un objet impossible à approcher de manière progressive, comme on le ferait avec une araignée par exemple ? G. Apfeldorfer propose de lister tous les scénarios possibles qu'on imagine pour sa propre mort. Ensuite, de les laisser venir un à un à la conscience et d'appliquer des méthodes de relaxation pour faire diminuer l'anxiété qu'ils génèrent. Ce procédé est répété aussi souvent que nécessaire pour que le scénario en question soit accepté comme une réalité supportable. La thanatophobie n'a jamais été aussi présente qu'aujourd'hui, affirme le psychiatre. En cause, au-delà de l'épidémie de covid-19, la perte d'influence des religions et, avec elles, de l'espoir d'une vie après la mort. En cause également, les progrès de la médecine qui font que l'expérience de la mort arrive de plus en plus tardivement dans nos vies. *« La mort devient alors un impensé, un interdit et même une obscénité. »* L'auteur en termine avec un vibrant plaidoyer pour la liberté de choisir sa propre mort, comme c'est le cas dans les pays qui autorisent, de manière très encadrée, le suicide assisté. ■

Marc Olano



NOS ENFANTS SOUS MICROSCOPE

TDA/H, hauts potentiels, multidys & Cie : comment stopper l'épidémie de diagnostics

Emmanuelle Piquet et Alessandro Elia

Payot, 2021, 332 p., 20 €.

Les psychologues Emmanuelle Piquet et Alessandro Elia s'inquiètent du catalogage de plus en plus systématique des enfants atypiques. Qualifiés de « dys », « hyperactifs », « présentant des traits autistiques », les enfants reconnus comme handicapés par les maisons départementales des personnes handicapées (MDPH) ont vu leur nombre augmenter de 136 % en vingt ans. Le recours à l'étiquetage neuropsychologique des comportements des enfants se fait de plus en plus massif. Est-ce le gage d'une amélioration de leurs difficultés ? *« En voulant décrire et résumer un comportement problématique avec des étiquettes de type psychopathologique, on prend le risque de créer ou de maintenir un problème »*, affirment E. Piquet et A. Elia. Certes, dans un premier temps, le diagnostic peut soulager l'enfant car il donne une explication et un sens à ses comportements jugés problématiques. Il déculpabilise les parents en suggérant une cause biologique et non éducative au problème. Mais il peut aussi stigmatiser l'enfant, diminuer son estime de soi et le cantonner dans un rôle qui lui restera collé à la peau. Les auteurs suggèrent une autre manière de procéder. Partisans de la thérapie systémique, ils en appellent à une vision interactionnelle des problèmes et proposent des solutions relationnelles plutôt qu'individuelles, prenant en compte le contexte scolaire et familial. Ils invitent à un changement du regard, en cessant par exemple de voir les débordements d'un élève comme des symptômes d'hyperactivité, mais plutôt comme les signes d'une créativité bouillonnante. Ils s'interrogent : n'a-t-on pas affaire, le plus souvent, à des comportements transitoires qu'il suffirait de considérer sous un autre angle que celui de la psychiatrie ? En procédant ainsi, *« un grand nombre d'enfants n'auront alors pas besoin d'être considérés comme malades pour aller mieux. »* ■ **M.O.**

HISTOIRE

HISTOIRE DE L'ALIMENTATION
De la Préhistoire à nos jours
Florent Quellier (dir.)
Belin/Humensis, 2021, 800 p., 41 €.

Cette *Histoire de l'alimentation* offre une roborative synthèse, épicée de photos, de recettes et d'encadrés. En amuse-gueule, ces derniers permettent de corriger le mauvais goût des stéréotypes : les paysans n'ont pas attendu Parmentier pour consommer des patates en France ; Marco Polo n'a pas ramené les pâtes de Chine, il est probable qu'elles sont arrivées au préalable en Italie depuis la Chine *via* le monde musulman ; le régime dit paléolithique caricature les habitudes alimentaires de nos ancêtres ; Marie-Antoinette semble innocente de la bourde à la brioche qu'on lui prête si volontiers…

Le plus intéressant, dans cette longue dégustation des relations des sociétés à la nourriture, c'est la saveur persistante du pouvoir : de la Mésopotamie antique à nos jours, il est clair que manger est un acte politique. Les puissants nourrissent leurs dépendants pour manifester leur supériorité, consommant ostensiblement des aliments que d'autres ne peuvent s'offrir. Les femmes sont souvent rationnées, à tel point que l'on soupçonne qu'en Grèce antique, leur malnutrition aurait servi la puissance patriarcale. Et les premiers protestants, pour contester l'autorité catholique, s'empresseront de manger de la viande le vendredi. Il reste dommage que cette belle synthèse du fait social total par excellence qu'est l'alimentation soit limitée à un menu aussi eurocentré. On commence par la préhistoire, suivie des Antiquités mésopotamienne, égyptienne, grecque et romaine. Puis on reste en Europe occidentale. Moyen Âge, Renaissance, Temps modernes, mondialisation et industrialisation… Les goûts d'ailleurs ne seront évoqués qu'à deux reprises. D'abord avec le Moyen Âge, puisque deux chapitres sont consacrés à la cuisine du monde musulman, alors beaucoup plus raffinée que celle d'Europe, et on y boit d'ailleurs abondance de vin. Puis avec la découverte coloniale des multiples aliments exotiques dont on se nourrit hors d'Europe, tel ce singe aux arachides servi en Afrique équatoriale française. Rien sur la Chine ou l'Inde. La gourmandise pousse dès lors à réclamer un second tome, pour rassasier notre curiosité quant à l'histoire des aliments des autres. ■

Laurent Testot

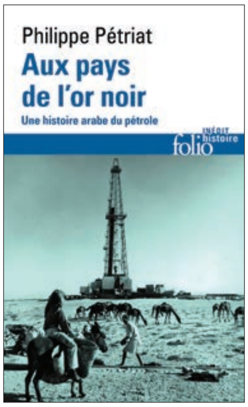
UTOPIE
Thomas Bouchet
Anamosa, 2021, 96 p., 9 €.

Utopie est un mot qui se prête particulièrement bien à une publication dans la petite collection « Le mot est faible » des éditions Anamosa, dont le principe est de soumettre un terme à un auteur et de lui laisser carte blanche pour développer ce qu'il lui inspire. Thomas Bouchet se sert brillamment de son parcours érudit. La promenade débute évidemment avec l'ouvrage éponyme de Thomas More (1516). Elle nous entraîne jusqu'à ses avatars contemporains, comme la zad de Notre-Dame-des-Landes, en passant par le naufrage de l'*Utopia* en 1891, durant lequel les 562 passagers de ce navire en partance pour le Nouveau Monde, essentiellement des Italiens fuyant la misère, trouvèrent la mort.

De ce survol, on retiendra qu'utopie est un terme singulièrement labile, instable, propre à se changer en autre chose, et à basculer dans la dystopie (là où on ne voudrait pas être), quand l'utopie, pour être un non-lieu, est en principe un objectif fantasmé en toute conscience. C'est un mot volatil, explosif, car il *« réagence sans cesse des passés, des présents et des avenirs »*.

L'utopie peut aussi s'effondrer sous ses contradictions. L'auteur évoque ainsi un gérant de galerie commerciale qui rêve de faire du site dont il a la charge un monde parfait. Un endroit où on se sentirait tellement bien qu'on en oublierait toute angoisse pécuniaire. Ce lieu qui transforme les visiteurs en clients désinhibés serait-il une utopie ? Ou une version dévitalisée de la notion d'utopie, qui lui enlèverait toute charge critique par le jeu d'une mise aux normes capitalistes ? Le socialisme institutionnel est quant à lui hors jeu. Il a depuis longtemps pris ses distances, s'écartant ostensiblement des visionnaires du 19e siècle, tournant prudemment le dos à leurs promesses d'avenir radieux quand les régimes communistes d'un Staline ou d'un Mao dévoilaient leurs aspects monstrueux. Mais l'utopie n'est pas morte. Car le récit utopique est une lutte polymorphe livrée aux dominants, sans cesse réinvestie, une façon d'inventer des futurs alternatifs afin de mobiliser la résistance aux maux présents. ■ **L.T.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021



AU PAYS DE L'OR NOIR
Une histoire arabe du pétrole
Philippe Pétriat
Gallimard, coll. «Folio», 2021, 464 p., 9,20 €.

Ce travail d'historien révèle les multiples manières dont le pétrole a façonné les États, les économies, les populations, l'environnement mondial, de même qu'il a façonné le rapport qu'entretient le monde arabe avec l'Occident. Il retrace l'histoire contemporaine du monde arabe non pas sous le prisme de l'islam politique mais sous celui du pétrole, de sa découverte à nos jours. Son autre originalité est de faire des Arabes des sujets à part entière de l'histoire, là où la littérature sur l'histoire de l'énergie fait la part belle à l'épopée des grandes compagnies pétrolières. En cela, il rompt avec une histoire occidentalo-centrée qui se satisfaisait de décrire les grandes alliances et rivalités géopolitiques nouées autour de l'or noir et de sa rente. L'auteur voit dans l'histoire du pétrole arabe le moteur de l'évolution des cultures politiques et économiques régionales, qui va de pair avec la construction à la fois hétérogène et progressive des appareils d'État. Ce processus s'accompagne d'une transformation accélérée du capitalisme et de l'environnement. Il s'attache à décrire le rôle fondamental joué par les jeunes élites arabes, qui accèdent très tôt à des postes de responsabilité dans leurs pays d'origine ou dans d'autres États arabes en construction. Initialement perçu comme un instrument au service de l'unité arabe et de l'émancipation contre l'impérialisme, le pétrole arabe est à l'origine des réflexions et des manifestations pour le nouvel ordre économique mondial prôné dans les années 1970, avant de devenir le substrat des politiques économiques néolibérales une décennie plus tard. L'auteur retrace les débats et les projets portés par ces élites ambitieuses et idéalistes, avant de constater leur échec. En 1953, Nasser qualifiait le pétrole de *«nerf de la civilisation et du progrès»*; quelques décennies plus tard, il n'était plus là pour décrier ses effets pervers sur les sociétés et les économies arabes. ■

TIGRANE YÉGAVIAN

“ Prenons souci de la démocratie, au double sens d'inquiétude et de soin

Actuellement chez votre marchand de journaux

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **www.scienceshumaines.com**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

HISTOIRE MONDIALE

Voyage en histoires décentralisées

ENCYCLOPÉDIE DES HISTORIOGRAPHIES, AFRIQUES, AMÉRIQUES, ASIES
Vol. I - Sources et genres historiques
Nathalie Kouamé, Éric Meyer et Anne Viguier (dir.)
Presses de l'Inalco, 2020, 2 000 p., 160 €.

En 1606, le moine zen japonais Bunshi Genshô publiait *La Chronique des armes à feu*, ou *Teppô-ki*. Le texte raconte le débarquement de marchands portugais sur l'île de Tanegashima en 1543. Le seigneur du lieu fut fasciné par les mousquets apportés par ces barbares venus du sud, et ses artisans apprirent vite à les dupliquer. Cinq décennies de guerre civile plus tard, le Japon était unifié, et Genshô pouvait écrire cette histoire. Pour autant, son récit, souvent pris au pied de la lettre, doit faire l'objet d'une mise en perspective critique, comme toute archive. Le rôle moteur qu'il accorde au clan Tanegashima dans la diffusion des armes à feu a peut-être plus à voir avec le fait qu'il écrivait sur commande de ce clan qu'à un exposé objectif des faits.

Cette notice sur le *Teppô-ki* est l'un des 216 textes qui constituent cette encyclopédie d'un genre nouveau. L'ouvrage se présente comme un monument muséographique exposant la manière dont les peuples non européens envisageaient l'histoire. À terme, le projet s'enrichira d'autres volumes, attendus d'ici à quelques années. Dans ce premier volet, 157 abordent les diverses manières dont des sociétés non européennes ont consigné leur passé.

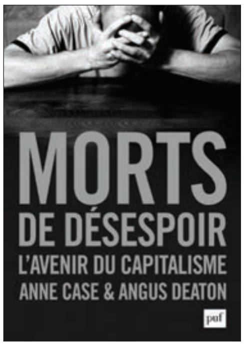
Le curieux peut s'attarder devant la mobilisation politique des graffitis et murs peints en Amérique latine, ou prêter attention à l'histoire des crucifix du Kongo, témoins indigènes de l'évangélisation précoce du Congo. Il découvrira les différentes chroniques de cours d'Asie du Sud-Est, tout comme la façon dont les édiles des peuples précolombiens inscrivirent leur pouvoir dans la pierre, du Machu Picchu inca au Templo Mayor aztèque.

Démonstration est ainsi faite que l'Europe n'a pas eu le monopole de la fabrique de l'histoire, et que celle-ci peut s'écrire sous de multiples formes. Les cours princières d'Asie ont eu leurs chroniqueurs, les Mayas rédigèrent des codex, et les peuples sans écriture ont conservé des histoires orales, gravé des pétroglyphes commémorant des événements, tissé des textiles codant des informations précises.

Pour saisir à quel point un tel travail de compilation innove, il faut se remémorer l'histoire de l'histoire, telle qu'on la présente à tout impétrant dans la discipline : au commencement, il y eut Thucydide et Hérodote, quelques auteurs romains puis des chroniqueurs médiévaux, pour couronner cette genèse avec Jules Michelet et ses contemporains. Or, en ce 19e siècle où l'Europe définit l'histoire comme discipline, deux processus sont à l'œuvre, qui vont considérablement en modeler la pratique : la constitution d'États-nations et l'expansion d'empires coloniaux. L'ombre européenne plane toujours sur l'histoire, et plane sur certaines notices de l'*Encyclopédie*. Ainsi, la collection Mackenzie, collecte sans égale de documents indiens réalisée par les contributeurs locaux pour le compte d'un colon britannique entre 1783 et 1821, ou l'extraordinaire carte de Tupaia, issue d'une collaboration en 1679 de l'explorateur britannique Cook et du *tahu'a* (maître navigateur polynésien) Tupaia, résultent de travaux d'équipe entre autochtones et Européens. Ce sont des hybrides entre historiographie occidentale et savoir-faire locaux. Il en a été de même lorsque les colonisés des 19e et 20e siècles ont repris les outils de leurs maîtres, tels les journaux imprimés ou la fabrique de récits nationaux, pour se donner des armes dans leurs combats émancipateurs. Genshô, le moine zen, fut aussi le témoin de cette emprise européenne sur l'histoire mondiale : sans l'expansion portugaise, aurait-il écrit sur le bouleversement sociopolitique que représentaient les armes à feu ? ■ L.T.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

SOCIOLOGIE



MORTS DE DÉSESPOIR
L'avenir du capitalisme
Anne Case et Angus Deaton
Puf, 2021, 396 p., 25 €.

À l'heure, où l'Amérique tente de tourner la page Trump, ce livre dresse un bilan bien sombre de l'état de détresse dans lequel est plongée une partie de la classe ouvrière américaine blanche, ces *poor white trash* qu'on voyait porter encore il y a quelques mois des casquettes «*Make America great again*». Dans cet ouvrage, le Prix Nobel d'économie Angus Deaton et l'économiste Anne Case s'attachent à dresser le portait de ces «*morts de désespoir*». L'expression désigne en particulier ces formes de surmortalité violente par suicide, *overdose* et alcoolisme qui s'observent surtout chez les Américains blancs peu instruits «non hispaniques» âgés de 45 à 54 ans. Dans un pays fortement structuré par les inégalités raciales, cette évolution marquerait la fin de ce qui peut être perçu comme un «privilège blanc». Selon les auteurs, la vie des Noirs s'améliore sur bien des points, alors que celle des Blancs les moins instruits se dégrade.

À l'origine de cette surmortalité, la souffrance physique mais aussi psychique, révélatrice des manques de régulation et d'intégration des individus au corps social. Défendant une vision assez normative des modes d'intégration sociale, ils voient dans la fragilisation de la famille et de la communauté religieuse des facteurs de déstabilisation de la classe ouvrière. Ils soulignent aussi des causes structurelles que partagent bien des sociétés occidentales, comme la concurrence mondialisée et la robotisation du travail. Mais ils pointent également des faits propres à la société américaine. Ils dénoncent les graves dysfonctionnements du système de santé et le *lobbying* des laboratoires pharmaceutiques en faveur des opioïdes, ces antidouleurs addictifs qui sont à l'origine de nombreux décès.

Selon les auteurs, ces «*morts du désespoir*» s'expliquent non pas tant par la société américaine inégalitaire que par le fait qu'elle est de plus en plus injuste: «*Le capitalisme s'est mis à ressembler à une forme de racket permettant la redistribution vers le haut, plutôt qu'à un moteur de prospérité générale.*» Dans cette perspective, le remède est à rechercher, selon eux, non pas dans une imposition générale des hauts revenus, mais dans une lutte contre les systèmes de rente, perçus comme iniques. Cela suffira-t-il à redonner à l'*American Dream* tout son sens? Le pari semble bien difficile à relever. ■

Frédérique Letourneux

CE QU'UN PATRON PEUT FAIRE
Une sociologie politique des patronats
Michel Offerlé
Gallimard, 2021, 528 p., 22 €.

Les patrons exercent une influence certaine sur la vie politique. C'est le constat auquel parvient le sociologue Michel Offerlé dans ce nouveau volet des études sur le patronat qu'il mène depuis une dizaine d'années. Il a rassemblé plus de 400 entretiens avec des dirigeants et tente de cerner la diversité de ce groupe social, des TPE et PME aux plus grandes entreprises.

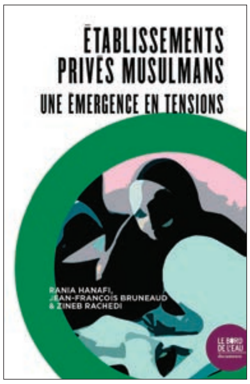
L'influence des patrons sur le terrain politique se déploie à travers de multiples canaux. Depuis la manifestation de rue jusqu'aux sollicitations directes d'élus, les patrons utilisent des ressources spécifiques. Lors des manifestations, par exemple, ils font plus souvent appel à des moyens onéreux (un service d'ordre assuré par une entreprise privée, des organisateurs d'événements embauchés pour l'occasion), là où d'autres acteurs sociaux sollicitent des bénévoles. En revanche, rares sont ceux qui s'engagent directement sur le terrain de la représentation politique. Ce sont surtout des cadres supérieurs ou des patrons propriétaires de leur entreprise qui franchissent le cap. Les dirigeants n'hésitent pas, cependant, à saisir directement les politiques, jusqu'aux plus hauts sommets de l'État, pour faire connaître leurs difficultés. Et quand ce n'est pas suffisant, ils prennent des initiatives directes. Ainsi, certains utilisent leur entreprise pour agir dans le domaine social ou environnemental, conformément à leurs valeurs, sans attendre que l'État les y contraigne.

Impactés par la crise sanitaire, ils auront leur mot à dire lorsqu'il faudra colmater les dégâts économiques de la covid. Rien ne garantit qu'ils accepteront passivement de rembourser la dette publique, indique M. Offerlé. Le sociologue n'exclut pas qu'ils forment des coalitions réformatrices pour adapter les pratiques économiques à la question environnementale, au digital, pour relocaliser les activités essentielles. L'attitude des patrons dépendra des leçons qu'ils tireront de la crise actuelle. ■

Maud Navarre

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

ÉDUCATION

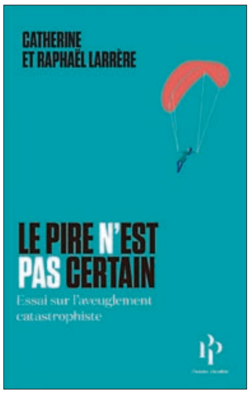


ÉTABLISSEMENTS PRIVÉS MUSULMANS
Une émergence en tension
Rania Hanafi, Jean-François Bruneaud et Zineb Rachedi
Le Bord de l'eau, 2021, 226 p., 18 €.

Sur le marché de l'enseignement privé français, l'offre musulmane connaît une forte croissance. Elle reste confidentielle au regard du privé catholique (deux millions d'élèves) ou juif (32 000 élèves), mais le nombre d'élèves scolarisés dans des établissements musulmans a doublé entre 2013 et 2016, pour grimper à environ 5 000. Deux chercheurs en sciences de l'éducation et une sociologue mènent ici une enquête dans dix de ces établissements sur les cinquante-neuf déclarés au ministère. Les premières ouvertures datent du début des années 2000, dans les banlieues de grandes villes. Elles répondent d'abord à des préoccupations religieuses, en particulier depuis l'interdiction du port du foulard dans les collèges et lycées publics. *«Le fait de devoir enlever son voile devant le collège, c'était humiliant pour* (mes nièces), explique une mère d'élève. *Je ne voulais pas que ma fille vive ça.»* Pour autant, le foulard n'est pas imposé. Depuis les attentats islamistes, les établissements tiennent à afficher une image d'ouverture, laissant de côté les aspects législatifs de l'islam, et mettant en garde les élèves contre les prédicateurs radicaux en ligne. L'objectif est avant tout de pratiquer librement la foi, de vaquer à la prière dans la journée et le vendredi après-midi. L'autre mission affichée est de tirer les enfants des quartiers populaires de l'échec auquel ils semblent voués. *«Tous les parents se rejoignent autour de l'expression de leur déception à l'égard de l'école publique»*, notent les chercheurs. Les établissements privés musulmans n'échappent toutefois pas aux écueils du privé : problèmes de financement, de formation des personnels, d'homogénéité des publics. *«Ce que je regrette, c'est qu'elle n'ait pas de copines françaises»*, affirme une mère d'élève. ■

Hugo Albandea

ENVIRONNEMENT



LE PIRE N'EST PAS CERTAIN
Essai sur l'aveuglement catastrophiste
Catherine et Raphaël Larrère
Premier parallèle, 2020, 196 p., 18 €.

En cinq ans, la science de l'effondrement, ou collapsologie, s'est imposée au sein de la pensée écologiste occidentale. Partant du constat qu'il est illusoire d'espérer une croissance infinie dans un monde aux ressources finies, la collapsologie affirme que l'effondrement de notre civilisation «thermo-industrielle» n'est plus un risque imminent à prévenir, mais une certitude à laquelle se préparer. Loin de susciter le rejet, cette thèse est parvenue à mobiliser l'opinion publique, là où scientifiques et militants échouaient depuis des décennies. Mais à quel prix ? Telle est la question que posent Catherine et Raphaël Larrère, tous deux spécialistes d'éthique environnementale. Retraçant l'histoire des mouvements écologistes, ils montrent comment la collapsologie est née d'un abandon dans les années 1990 du modèle du développement durable, professant l'optimisation des énergies fossiles, au profit d'une logique de décroissance qui vise à s'en passer. En outre, la collapsologie a réveillé un catastrophisme déjà présent dans la pensée politique verte dès la fin des années 1960, en parant des habits de la science. Pourtant, l'effondrement n'aurait rien de scientifiquement établi, affirment les deux universitaires. En effet, si l'avènement d'une crise énergétique reste peu contestable, rien ne permet d'en déduire que la société globalisée ne pourrait se montrer résiliente, y compris en s'appuyant sur l'innovation technique. Dénonçant une utilisation scientiste des données du Giec, les auteurs pointent les limites des thèses effondristes qui naturaliseraient le sens de l'histoire qu'aucune action humaine ne pourrait infléchir, renforceraient l'ethnocentrisme occidental en axant la réflexion sur les risques encourus par les pays riches, et encourageant un repli sur soi survivaliste. Finalement, la collapsologie ne ferait que penser notre angoisse de l'avenir, en nous offrant la certitude du pire et la jouissance de faire partie de ceux qui savent qu'il va advenir. ■

Béatrice Kammerer

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

CULTURE

L'ORDINAIRE DU CINÉMA

Arnaud Guigue

CNRS, 2021, 196 p., 22 €.

À quoi les écrits sur le cinéma sont-ils utiles ? Les critiques de films sont là pour donner envie (ou non) de voir un film. Elles peuvent aussi donner à voir ce qu'on n'a pas vu, ou encore préparer le spectateur à voir ce que probablement il n'allait pas voir. Mais les livres sur le cinéma, eux, s'adressent aux cinéphiles, car le plaisir du lecteur dépend largement de ce qu'il a déjà vu et reconnaît. L'auteur de cet essai a sélectionné un ensemble de scènes de films dites « ordinaires », qu'il a classées en quatre genres (« L'ordinaire à l'aune du progrès technique », par exemple) et douze thèmes qui sont autant de situations (« Au supermarché », « Au travail »…). Puis, en s'appuyant sur des exemples filmographiques, il observe ce que disent ces scènes de la vie courante. Cela commence avec « Partager un repas » : il y a ceux où les convives libèrent de l'ocytocine, ceux où la haine domine, et bien évidemment ceux, silencieux, du Japonais Yasujirō Ozu, ainsi que les étranges assiettes vides des convives d'Éric Rohmer. L'entrée « Scène de ménage » revient sur le merveilleux *New York-Miami* de Frank Capra (1934), où les protagonistes improvisent une scène de ménage pour faire croire aux représentants de l'ordre qu'ils sont mariés. Et ça marche, car bien qu'ignorant encore qu'ils s'aiment, ils se comportent déjà comme un vrai couple. L'inventaire de ces gestes et lieux communs servant de support et cadre aux aventures des personnages contient aussi « Cheminer en discutant », « Le téléphone en voiture » ou encore « Comment ouvrir et refermer une porte » et « Monter ou descendre un escalier », qui évoque la reprise par Brian de Palma (1987) du *Cuirassé Potemkine* de Sergueï Eisenstein. Cette collection raisonnée de scènes s'accompagne d'une intelligente et fine analyse observationnelle. Et voilà pourquoi on aime les livres sur le cinéma : la remémoration de ce moment que, comme une madeleine trempée dans le thé, on a dégusté un jour. Pourquoi est-il plus facile de se rappeler la scène d'un film que celles de sa propre vie ? Ne boudons pas notre plaisir, même s'il est très décevant que ce livre ne comporte aucun index, ni des films, ni des réalisateurs. ■

Gérald Gaillard

GENRE

NOS MÈRES

Huguette, Christiane et tant d'autres, une histoire de l'émancipation féminine

Christine Détrez et Karine Bastide

La Découverte, 2020, 352 p., 20 €.

Huguette et Christiane sont les mères des deux auteures et sont parvenues par différents chemins à se libérer des carcans sexistes au cours des années 1960-1970. Peu de points communs entre elles *a priori*. L'une est issue d'une famille bourgeoise. Elle tombe enceinte du fils d'un cantonnier, doit l'épouser et travailler pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle devient institutrice. L'autre, issue d'un milieu populaire, fait des études qui la conduisent jusqu'à l'École normale féminine, puis part en Afrique, en tant que coopérante. Elle meurt dans un accident de voiture à 27 ans.

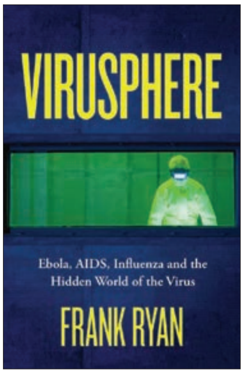
À quelles conditions l'émancipation leur fut-elle possible ? Les auteures, l'une sociologue et l'autre enseignante en géographie, empruntent la démarche à cheval entre histoire et littérature qu'affectionne aussi l'historien Ivan Jablonka. Elles prolongent ainsi des questionnements soulevés par les sociologues et les historiennes du féminisme qui, à l'instar de Catherine Achin, veulent mieux connaître et faire connaître la vie de femmes ordinaires.

Ces mères appartiennent à la génération du *baby-boom*. Jeunes femmes dans les années 1960, elles vivent la montée des cultures juvéniles et des nouvelles aspirations à l'amour libre, mais les cadres parentaux et institutionnels résistent. Les lectures subversives leur procurent des moyens de s'y opposer. Huguette écrit pour faire connaître et reconnaître ses difficultés vécues en tant que femme : elle entretient une correspondance avec Simone de Beauvoir pendant vingt années. Cette dernière lui propose même de publier ses écrits. Dans les années 1970, la question de la libre disposition de leur corps les incite à se mobiliser avec d'autres militantes féministes. Enfin, cette émancipation concerne aussi leurs maris, tantôt source d'appui car ouverts aux questions d'égalité entre les sexes, tantôt source de conflits car voyant leurs prérogatives masculines remises en question. Preuve que l'émancipation féminine n'a pas affecté que les femmes. ■ **M.N.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17

INTERNATIONAL

De l'importance des virus



VIRUSPHERE
From common colds to Ebola epidemics
Frank Ryan
Prometheus Books, 2019, 288 p., 23 €.

Les virus font peur. Il est vrai qu'ils sont responsables de millions de morts chaque année dans le monde. Grippe, rougeole, variole, hépatite B, sida, Ebola, etc. : la liste est longue de toutes les maladies plus ou moins mortelles qu'ils causent. L'actuelle épidémie de coronavirus illustre également leur capacité à déstabiliser l'économie mondiale. Pour cette raison, ils sont souvent dépeints comme des parasites à éviter. Parce qu'ils sont incapables de se reproduire par eux-mêmes, certains spécialistes hésitent également à les considérer comme des entités vivantes. Ce seraient donc des êtres à la frontière de l'inerte et du vivant, sans grande valeur. Mais pour le biologiste Frank Ryan, cette vision des virus ne tient pas compte des découvertes récentes qui montrent, au contraire, leur rôle fondamental dans l'évolution de la vie sur Terre.

L'auteur défend la thèse que les virus sont des êtres vivants. Certes, ils doivent pénétrer des cellules et utiliser leur machinerie génétique pour se reproduire. En ce sens, ils ne sont pas autonomes. Mais ne peut-on pas dire que, d'une certaine manière, la quasi-totalité des êtres vivants dépendent eux aussi d'autres organismes pour se reproduire ? Il existe ainsi des bactéries qui ont besoin d'être au sein d'un autre organisme pour se reproduire. Ensuite, une fois à l'intérieur de leur hôte, les virus luttent pour leur survie dans un environnement hostile et, une fois cette bataille gagnée, font tout pour se reproduire. Leur réplication suit les instructions codées dans leur propre génome et les nouveaux virus quittent l'hôte pour aller, pourrait-on dire, vivre leur vie. Quant à leur inaction avant qu'ils pénètrent une autre cellule, elle ne doit pas être vue comme identique à celle de la matière inerte, mais plutôt comme celle de graines dormantes qui attendent d'être dans un environnement propice pour déployer leurs potentialités. Enfin, n'oublions pas que les virus peuvent mourir. Ce qui suppose qu'ils sont vivants.

L'auteur montre également que les virus, loin d'être toujours des parasites, sont bien plus souvent en symbiose avec leur hôte. Cette situation est parfaitement illustrée dans le cas de certaines guêpes qui injectent leurs œufs dans une chenille vivante. Dans cette nurserie macabre, les œufs devraient être détruits par le système immunitaire de la chenille. Mais, avec ses œufs, la guêpe injecte aussi des virus qui les protègent et empêchent la chenille de se métamorphoser en papillon. Les virus forcent ainsi la chenille à servir d'incubateur aux œufs et de nourriture aux larves. Ce type de guêpe et ces virus sont donc des partenaires de vie. Heureusement, ce mutualisme n'est pas toujours aussi cruel. L'auteur s'attache en effet à expliquer comment les gènes des virus peuvent s'intégrer dans le génome de leurs hôtes et participer à l'évolution de ces derniers. Il montre ainsi comment les virus ont joué un rôle fondamental dans l'origine de la vie sur Terre et lors d'étapes marquantes de l'histoire de l'évolution, comme lors du développement du placenta chez les mammifères. Enfin, il souligne à quel point les virus sont omniprésents, que ce soit dans les océans, dans les sols ou dans nos intestins et que, sans eux, la machinerie du vivant ne fonctionnerait plus. Aussi, l'auteur en vient à considérer que, de la même manière que l'on parle de la biosphère, on pourrait faire référence à la virusphère. En somme, les virus nous font plus vivre qu'ils nous rendent malades. ■ T.L.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

>> Sommaires et commandes
sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES - MENSUELS

Prix unitaire hors frais de port

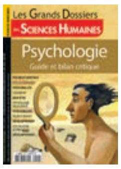
- 272 ❑ Le sport, une philosophie ? .... 5,50 €
- 273 ❑ Les pouvoirs de l'imaginaire .... 5,50 €
- 274 ❑ L'enfant et le langage .... 5,50 €
- 275 ❑ Liberté Jusqu'où sommes-nous libres ? .... 5,50 €
- 276 ❑ Aimer au 21e siècle .... 5,50 €
- 277S ❑ 25 ans Numéro anniversaire .... 5,50 €
- 278 ❑ Les lois de la réputation .... 5,50 €
- 279 ❑ Violence 15 questions pour comprendre .... 5,50 €
- 280 ❑ Passions quand la passion nous embarque .... 5,50 €
- 281S ❑ Nature culture la fin des frontières ? .... 5,50 €
- 282 ❑ Apprendre à coopérer .... 5,50 €
- 283 ❑ Les nouvelles psychothérapies .... 5,50 €
- 284 ❑ Le sexe en 69 questions .... 5,50 €
- 285S ❑ Qu'est-ce qu'une bonne école ? .... 5,50 €
- 286 ❑ Comment allons-nous travailler demain ? .... 5,50 €
- 287 ❑ La manipulation .... 5,50 €
- 288S ❑ Et si on changeait tout ? .... 5,50 €
- 289 ❑ Les nouveaux visages de la précarité .... 5,50 €
- 290 ❑ La mondialisation en questions .... 5,50 €
- 291S ❑ Les troubles de l'enfant .... 5,50 €
- 292 ❑ Qu'est-ce que le racisme ? .... 5,50 €
- 293 ❑ L'empathie .... 5,50 €
- 294 ❑ Nos vies intérieures .... 5,50 €
- 295 ❑ Les grands mythes de l'histoire de France .... 5,50 €
- 296S ❑ Comment apprend-on ? .... 5,50 €
- 297 ❑ La société française .... 5,50 €
- 298 ❑ Psychologie de l'attention .... 5,50 €
- 299 ❑ Les livres de l'année .... 5,50 €
- 300S ❑ Comment va le monde ? .... 6,90 €
- 301 ❑ Jusqu'où féminiser la langue française ? .... 5,50 €
- 302 ❑ Qu'est-ce qu'une belle vie ? .... 5,70 €
- 303S ❑ Les intelligences de l'enfant .... 6,70 €
- 304 ❑ Penser l'emprise... et s'en défaire .... 5,70 €
- 305 ❑ L'invention des vacances .... 5,70 €
- 306S ❑ Qu'est-ce que l'amour ? .... 6,70 €
- 307S ❑ Éduquer. Le conflit des modèles. .... 6,70 €
- 308 ❑ La motivation au travail .... 5,70 €
- 309 ❑ Humains. Nos origines repensées .... 5,70 €
- 310S ❑ Le cerveau en 12 questions .... 6,70 €
- 311 ❑ Abécédaire des idées d'aujourd'hui .... 5,70 €
- 312 ❑ L'art de parler .... 5,70 €
- 313 ❑ Etre un homme aujourd'hui .... 5,70 €
- 314S ❑ L'attachement, un lien vital .... 6,70 €
- 315 ❑ Radicalités .... 5,70 €
- 316 ❑ Que devient la famille ? .... 5,70 €
- 317S ❑ Corps et esprit .... 6,70 €
- 318S ❑ Réussir à l'école .... 6,70 €
- 319 ❑ Comment manager aujourd'hui ? .... 5,70 €
- 320 ❑ Quand les émotions déraillent .... 5,70 €
- 321S ❑ Le pouvoir des livres .... 6,70 €
- 322 ❑ Réparer la planète .... 5,70 €
- 323 ❑ Penser par soi-même .... 5,70 €
- 324 ❑ Croire en Dieu aujourdh'ui .... 5,70 €
- 325S ❑ L'autisne en 10 questions .... 6,70 €
- 326 ❑ Altruisme et solidarité .... 5,70 €
- 327 ❑ Les peuples premiers .... 5,70 €
- 328S ❑ La force de vivre .... 6,70 €
- 329S ❑ Grandir aujourd'hui .... 6,70 €
- 330 ❑ L'estime de soi .... 5,70 €
- 331 ❑ La connerie décryptée .... 5,70 €
- 333 ❑ Le langage .... 5,90 €
- 334 ❑ La France en révolutions .... 5,90 €
- 335S ❑ Peut-on réparer l'humain ? .... 6,90 €
- 336 ❑ Rêver .... 5,90 €

HORS-SÉRIE

SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
20 ❑ Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
21 ❑ Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
22 ❑ Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €
23 ❑ Comprendre le Moyen-Orient	8,90 €	4,50 €
24 ❑ Où va la France ? Enjeux de notre temps	8,90 €	4,50 €
25 ❑ 30 ans. Les grands entretiens	8,90 €	4,50 €



Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - TRIMESTRIELS

Prix unitaire hors frais de port

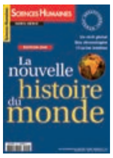
- 39 ❑ Élever ses enfants .... 7,50 €
- 40 ❑ Villes durables .... 7,50 €
- 41 ❑ De la formation au projet de vie .... 7,50 €
- 42 ❑ La psychologie aujourd'hui .... 7,50 €
- 43 ❑ La philosophie, un art de vivre .... 7,50 €
- 44 ❑ Les métamorphoses de la société française .... 7,50 €
- 45 ❑ Les grands penseurs de l'éducation .... 7,50 €
- 46 ❑ Les grands penseurs du langage .... 7,50 €
- 47 ❑ Les âges de la vie .... 7,50 €
- 48 ❑ Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes .... 7,50 €
- 49 ❑ Ces pionnières qui ont fait l'histoire .... 7,50 €
- 50 ❑ La psychologie en débats .... 7,50 €
- 51 ❑ Les sagesses orientales .... 7,90 €
- 52 ❑ Le pouvoir des images .... 7,90 €
- 53 ❑ Soigner. Une science humaine .... 7,90 €
- 54 ❑ Les grands psychologues... .... 7,90 €
- 55 ❑ Devenir soi-même .... 7,90 €
- 56 ❑ Les lumières .... 7,90 €
- 57 ❑ Les grandes controverses de la philosophie .... 7,90 €
- 58 ❑ Bonheur d'apprendre et d'enseigner .... 7,90 €
- 59 ❑ Psychologie .... 7,90 €
- 60 ❑ Magies et sorcelleries .... 7,90 €
- 61 ❑ La grande histoire de l'humanisme .... 7,90 €
- 62 ❑ Démocratie .... 7,90 €

HORS-SÉRIE

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
4 ❑ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5 ❑ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6 ❑ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la Chine	8,90 €	4,50 €
8 ❑ La grande histoire de l'Afrique	8,90 €	4,50 €
9 ❑ Rome, Athènes	8,90 €	4,50 €



NOS DIVERS

HORS-SÉRIES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
❑ Les grands enjeux du monde contemporain	12,00 €	8,00 €
❑ Les 100 penseurs des sciences humaines	12,50 €	8,00 €
❑ Les 100 penseurs de l'économie	12,50 €	8,00 €
❑ Psycho : comment se soigner ?	8,50 €	4,50 €
❑ La nouvelle histoire du monde	12,00 €	8,00 €
❑ Quelles villes pour demain ?	8,90 €	4,50 €
❑ La guerre des origines à nos jours	12,50 €	8,00 €
❑ Philo : auteurs et thèmes	12,50 €	8,00 €
❑ La psychologie de l'enfant en 30 questions	12,50 €	8,00 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

Sciences Humaines

BON DE COMMANDE

>> Sommaires et commandes
sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES MENSUELS

Inscrire les numéros commandés	Prix Unit.	Quant.	soit
	5,50 € x		=
	5,70 € x		=
	5,90 € x		=
	6,70 € x		=
	6,90 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés	Prix Unit.	Quant.	soit
	4,50 € x		=
	8,50 € x		=
	8,90 € x		=
Total			

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT - TRIMESTRIELS

Inscrire les numéros commandés	Prix Unit.	Quant.	soit
	7,50 € x		=
	7,90 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés	Prix Unit.	Quant.	soit
	4,50 € x		=
	8,50 € x		=
	8,90 € x		=
Total			

Retrouvez toutes nos publications et notre catalogue de livres
www.scienceshumaines.com/boutique

NOS DIVERS HORS-SÉRIES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés	Prix Unit.	Quant.	soit
	4,50 € x		=
	8,00 € x		=
	8,50 € x		=
	8,90 € x		=
	9,80 € x		=
	12,00 € x		=
	12,50 € x		=
Total			

TOTAL DES MAGAZINES €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT

France	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €

TOTAL FRAIS DE PORT €

TOTAL DE MA COMMANDE

Magazines + frais de port = €

5 magazines achetés, le 6e offert

GAGNEZ DU TEMPS !

Commandez par téléphone
03 86 72 07 00

PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code 336**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

ADRESSE DE LIVRAISON (écrire en lettres capitales)

☐ Mme ☐ M.

NOM ....

PRÉNOM ....

ADRESSE ....

....

CODE POSTAL .... VILLE ....

....

PAYS .... TÉL ....

PROFESSION ....

E-MAIL ....

☐ Je désire recevoir une facture acquitée

PAIEMENT

Ci-joint mon règlement de ______ € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »

☐ Virement La Banque Postale

IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

☐ C.B. n°

Expire le : Cryptogramme

(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

336

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 17-04-2021

ABONNEZ-VOUS À Papiers

La revue de France Culture

1 an d'abonnement - 4 numéros

49 € au lieu de ~~63,60 €~~*

PAPIERS décrypte chaque trimestre les enjeux du monde contemporain grâce à un grand dossier central (la démocratie, les religions, l'intelligence artificielle...) et trois grandes thématiques : Idées, Savoirs, Créations.

A chaque numéro, la revue illustre l'esprit d'ouverture de France Culture avec de grands moments issus de l'antenne.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner à : **ABONN'ESCIENT - PAPIERS SERVICE ABONNEMENT, 56 rue du Rocher, 75008 PARIS**

PASH21

❑ **OUI, je m'abonne à Papiers - 1 AN (soit 4 N°) à 49 € au lieu de ~~63,60~~ €***

Mes coordonnées :

❑ Mme ❑ M.

Nom / Prénom ....

Adresse ....

CP |_|_|_|_|_| Ville ....

E-mail : ....

J'accepte de recevoir par e-mail des offres de *Papiers* : oui ❑ non ❑

J'accepte de recevoir par e-mail des offres des partenaires de *Papiers* : oui ❑ non ❑

Je règle par :

❑ Chèque bancaire à l'ordre d'Exils

❑ Carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date de validité |_|_| |_|_| Cryptogramme |_|_|_|

(3 chiffres au dos de votre carte)

Date et signature obligatoires :

*Offre exclusivement réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine valable jusqu'au 30/06/2021. Après enregistrement de votre règlement, vous recevrez sous un mois environ votre premier numéro. Si vous n'êtes pas satisfait, nous vous remboursons les numéros restant à servir sur simple demande écrite En retournant ce formulaire, vous acceptez qu'Exils, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur ses produits et services. Les données collectées via ce formulaire sont indispensables à ces traitements et sont destinées aux services concernés d'Exils, de ses sous-traitants. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, le droit d'accès ; de rectification, de suppression et d'opposition aux informations vous concernant peut s'exercer auprès du Service Abonnements. Sauf demande formulée par écrit à l'adresse suivante, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs : Exils, 2 rue du Regard, 75006, Paris.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (gra

Université
Paris Nanterre

VENEZ FAIRE VOS HUMANITÉS À L'UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE!

2 diplômes d'université (DU)

DU
COMPÉTENCES EN LANGUES ANCIENNES

GREC ET/OU LATIN

4 niveaux

présentiel ou à distance

DU
ORATOR

ARGUMENTATION, EXPRESSION, ÉLOQUENCE

3 niveaux

présentiel ou à distance

Un Master « Humanités »

Master « Humanités classiques et Humanités numériques »
présentiel ou à distance

Une préparation à l'agrégation externe de Lettres Classiques

Diplôme d'université
présentiel ou à distance

Une Licence « Humanités »

Licence « Humanités »
à distance

DÉPÔT DES CANDIDATURES SUR

ecandidat.parisnanterre.fr

à partir d'avril 2021
ou Parcoursup pour L1 Humanités (janvier-mars 2021)

RENSEIGNEMENTS

www.parisnanterre.fr/offre-de-formation-/

DU Orator : p.duchene@parisnanterre.fr
Ducla et Licence Humanités : merlier@parisnanterre.fr
Master « Humanités classiques et Humanités numériques » et agrégation de Lettres Classiques
apiqueux@parisnanterre.fr